This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

42578
36. 30
WIDENER
HN SUBW C

ENGELHORN'S
allgemeine
ROMAN-BIBLIOTHEK.

Was der heilige Joseph vermag.

ENGELHORNS

Allgemeine

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

mäßig berücksichtigt.

Die bisher erschienenen, in dem nachfolgenden Verzeichnis aufgeführten Romane können fortwährend durch jede Buchhandlung zum Preise von 50 Pf. für den broschierten und 75 Pf. für den gebundenen Band bezogen werden.

Erster Jahrgang.

Der Hüttenbesitzer. Von Georges Ohnet. Aus dem Französ. 2 Bände.
Aus Nacht zum Licht. Von Hugh Conway. Aus dem Englischen.
Zéro. Eine Geschichte aus Monte Carlo. Von Mrs. Praed. Aus dem Englischen.
Wassiliffa. Von Henry Gréville. Aus dem Französischen. 2 Bände.
Vornehme Gesellschaft. Von H. Aldé. Aus dem Englischen.
Gräfin Sarah. Von G. Ohnet. Aus dem Französischen. 2 Bände.
Unter der roten Fahne. Von Miß M. E. Braddon. Aus d. Englischen.
Abbé Constantin. Von L. Halévy. Aus dem Französischen.
Ihr Gatte. Von G. Verga. Aus dem Italienischen.
Ein gefährliches Geheimnis. Von ...les Reade. Aus d. Engl. 2 Bde.
Gérards Heirat. Von André Theuriet. Aus dem Französischen.
Dosia. Von Henry Gréville. Aus dem Französischen.
Ein heroisches Weib. Von J. J. Kraszewski. Aus dem Polnischen.
Eheglück. Von W. E. Norris. Aus dem Englischen. 2 Bände.
Schiffer Worse. Von Alex. Kielland. Aus dem Norwegischen.
Ein Ideal. Von Marchesa Colombi. Aus dem Italienischen.
Dunkle Tage. Von Hugh Conway. Aus dem Englischen.
Novellen von Hjalmar Hjorth Boyesen. Glitzer-Brita. — Einer, der seinen Namen verlor. Deutsch von Friedrich Spielhagen. — Ein Ritter vom Danebrog. Aus dem Englischen.
Die Heimkehr der Prinzessin. Von Jacques Vincent. Aus d. Französ.
Ein Mutterherz. Von A. Delpit. Aus dem Französischen. 2 Bände.

Zweiter Jahrgang.

Der Steinbruch. Von G. Ohnet. Aus dem Französischen. 2 Bände.
Helene Jung. Von Paul Lindau.
Maruja. Von Bret Harte. Aus dem Englischen.
Die Sozialisten. Aus dem Englischen.
Criquette. Von L. Halévy. Aus dem Französischen.
Der Wille zum Leben. — Untrennbar. Von Adolf Wilbrandt.
Die Illusionen des Doktor Faustino. Von Valera. Aus d. Span.
Zu fein gesponnen. Von B. L. Farjeon. Aus dem Englischen. 2 Bände.
Gift. Von Alexander Kielland. Aus dem Norwegischen.
Fortuna. Von Alexander Kielland. Aus dem Norwegischen.
Lise Fleuron. Von G. Ohnet. Aus dem Französischen. 2 Bände.
Aus des Meeres Schaum. — Aus den Saiten einer Baßgeige. Von Salvatore Farina. Aus dem Italienischen.
Auf der Woge des Glücks. Von Bernhard Frey. (M. Bernhard.)
Die hübsche Miß Neville. Von B. M. Croker. Aus dem Engl. 2 Bde.
Die Verstorbene. Von Octave Feuillet. Aus dem Französischen.
Mein erstes Abenteuer und andere Geschichten. Von Hans Hopfen.
Ihr ärgster Feind. Von Mrs. Alexander. Aus d. Englischen. 2 Bde.
Ein Fürstensohn. — Zerline. Von Claire von Glümer.
Von der Grenze. Novellen von Bret Harte. Aus dem Englischen.
Eine Familiengeschichte. Von Hugh Conway. Aus d. Englischen. 2 Bde.

Dritter Jahrgang.

Die Versaillerin. Von Ernst Remin. 2 Bände.
In Acht und Bann. Von Miß M. E. Braddon. Aus dem Englischen.
Die Tochter des Meeres. Von Johanne Schjörring. Aus dem Dänischen.
Lieutenant Bonnet. Von Hector Malot. Aus d. Französ. 2 Bände.
Pariser Ehen. Von E. About. Aus dem Französischen.
Hanna Warners Herz. Von Florence Marryat. Aus d. Englischen.
Eine Tochter der Philister. Von Hjalmar Hjorth Boyesen. Aus dem Englischen. 2 Bände.
Savelis Büßung. Von Henry Gréville. Aus dem Französischen.
Die Damen von Croix-Mort. Von Georges Ohnet. Aus d. Französ. 2 Bände.
Die Glocken von Plurs. Von Ernst Pasqué.
Fromont junior und Risler senior. Von Alphonse Daudet. Aus dem Französischen. 2 Bände.

Der Genius und sein Erbe. Von Hans Hopfen.
Ein einfach Herz. Von Charles Reade. Aus dem Englischen.
Baccarat. Von Hector Malot. Aus dem Französischen. 2 Bände.
Mein Freund Jim. Von W. E. Norris. Aus dem Englischen.
Hanna. Von Heinr. Sienkiewicz. Aus dem Polnischen.
Das beste Teil. Von Léon de Tinseau. Aus dem Französischen.
Lebend oder tot. Von Hugh Conway. Aus dem Englischen. 2 Bände.
Die Familie Monach. Von Robert de Bonnières. Aus dem Französ.

Vierter Jahrgang.

Eine neue Judith. Von H. Rider Haggard. Aus d. Englischen. 2 Bde.
Schwarz und Rosig. Von Georges Ohnet. Aus dem Französischen.
Das Tagebuch einer Frau. Von Octave Feuillet. Aus dem Französ.
Jahre des Gärens. Von Ernst Remin. 2 Bände.
Gute Kameraden. Von H. Lafontaine. Aus dem Französischen.
Die Töchter des Commandeurs. Von Jonas Lie. Aus dem Norweg.
Zita. Von Hector Malot. Aus dem Französischen. 2 Bände.
Die Erbschaft Kenias. Von Henry Gréville. Aus dem Französischen.
Kinder des Südens. Von Rich. Voß.
Daniele Cortis. Von A. Fogazzaro. Aus dem Italienischen. 2 Bände.
Die Herz-Neune. Von B. L. Farjeon. Aus dem Englischen.
Sie will. Von Georges Ohnet. Aus dem Französischen. 2 Bände.
Die Kinder der Excellenz. Von Ernst v. Wolzogen.
Um den Glanz des Ruhmes. Von Salvatore Farina. Aus dem Ital.
Der Nabob. Von Alphonse Daudet. Aus dem Französischen. 3 Bände.
Der kleine Lord. Von F. H. Burnett. Aus dem Englischen.
Der Prozeß Froidebille. Von André Theuriet. Aus d. Französischen.
Stella. Von Miß M. E. Braddon. Aus dem Englischen. 2 Bände.

Fünfter Jahrgang.

Robert Leichtfuß. Von Hans Hopfen. 2 Bände.
Der Unsterbliche. Von Alphonse Daudet. Aus dem Französischen.
Lady Dorotheas Gäste. Von Ouida. Aus dem Englischen.
Marchesa d'Arcello. Von Memini. Aus dem Italienischen. 2 Bände.
Was der heilige Joseph vermag. Aus dem Französischen.
Alessa. — Keine Illusionen. Von Claire von Glümer.
Wie in einem Spiegel. Von F. C. Philips. Aus d. Englischen. 2 Bände.
Schnee. Von Alexander Kielland. Aus dem Norwegischen.
Jean Mornas. Von Jules Claretie. Aus dem Französischen.
Auf der Fährte. Von H. F. Wood. Aus dem Englischen. 2 Bände.
Satisfaction. — Das zersprungene Glück. — La Speranza. Von Alexander Baron von Roberts.
Die Scheinheilige. Von Karoline Gravière. Aus dem Französischen.
Doktor Rameau. Von Georges Ohnet. Aus dem Französ. 2 Bände.
Frau Regine. Von Emil Peschkau.
Zwei Brüder. Von Guy de Maupassant. Aus dem Französischen.
Mein Sohn. Von Salvatore Farina. Aus dem Italienischen. 2 Bände.
Dosias Tochter. Von Henry Gréville. Aus dem Französischen.
Der Lotse und sein Weib. Von Jonas Lie. Aus dem Norwegischen.
Numa Roumestan. Von Alphonse Daudet. Aus dem Französischen. 2 Bände.

Sechster Jahrgang.

Die tolle Komtess. Von Ernst v. Wolzogen. 2 Bände.
Eine Sirene. Von Léon de Tinseau. Aus dem Französischen.
Jack und seine drei Flammen. Von F. C. Philips. Aus dem Englischen.
Mr. Barnes von New-York. Von A. C. Gunter. Aus d. Engl. 2 Bde.
Gertruds Geheimnis. Von André Theuriet. Aus dem Französischen.
Wunderbare Gaben und andere Geschichten. Von Hugh Conway. Aus dem Englischen.
Letzte Liebe. Von Georges Ohnet. Aus dem Französischen. 2 Bände.
Die Sabinerin. — Felice Leste. — Die Mutter der Catonen. Von Richard Voß.
Mia. Von Memini. Aus dem Italienischen.

Fortsetzung siehe am Schluß dieses Bandes.

Eduard Kuhl

Engelhorns Allgemeine Romanbibliothek.
Eine Auswahl der besten modernen Romane aller Völker.
Fünfter Jahrgang. Band 7.

Was der heilige Joseph vermag.

(La Neuvaine de Colette.)

Autorisierte Uebersetzung aus dem Französischen

von

Emmy Becher.

Stuttgart.
Verlag von J. Engelhorn.
1888.

42578.36.30

Alle Rechte vorbehalten.

Druck der Union Deutsche Verlagsgesellschaft in Stuttgart.

1. März 18 . .

„Laß mich nicht sterben, Herr, an Verzweiflung oder Langeweile! Vergiß meiner nicht ganz unter dem Schnee, der täglich höher um mich wächst!"

Wie oft ich dies Stoßgebet schon gen Himmel gesandt — wie oft! Und immer keine Erwiderung. Nun habe ich es zur Abwechselung einmal niedergeschrieben, denn Geschriebenes, meine ich, hat viel mehr Gewicht und vor allem füllt Schreiben mehr Zeit aus als Sprechen, und das ist ein großer Vorzug. Wie ich mir angewöhnt habe, all' meine Gedanken laut auszusprechen, so laut und deutlich, daß meine Stimme vom Getäfel widerhallt, weil Sprechen länger dauert als Denken, gerade deshalb mache ich mich heute ans Schreiben ... was werde ich morgen beginnen?

Mein Handwerkszeug als Schriftstellerin ist nicht eben elegant, ja man könnte es sogar etwas ungenügend nennen, und von irgend einem niedlichen Schreibheft mit Geheimschloß ist nicht die Rede. Eine Tintenflasche hatte ich glücklich entdeckt, leider war aber die Tinte eingetrocknet; meine Federn sind spurlos abhanden gekommen, und Briefpapier habe ich in diesem Hause weder gesehen, noch besessen ... an wen sollte ich denn auch schreiben!

Ins Dorf hinunter zu gehen, wäre einfach unmöglich. Der Schnee liegt auf der Landstraße sechs Fuß hoch, von den Hohl- und Feldwegen gar nicht zu reden, wo der Wind die Flocken zu Bergen anstaut, daß ein Eilwagen vom Radschuh bis zum Kutschendach drin verschwände. In verschiedenen Büchern habe ich gelesen, daß Gefangene sich eine Ader aufritzen und mit Blut auf ihr Taschentuch schreiben — leider kann ich an diese interessante Geschichte von nun an nicht mehr glauben, denn die Leinwand schluckt alles an, die Schrift fließt und wird vollständig unleserlich. Ich bin

berechtigt, ein Urteil darüber abzugeben, denn ich hab's probiert.

Mit Hilfe von Wasser ist übrigens meine Tinte wieder zur Flüssigkeit geworden; zwei große Kiele hat man für mich dem Schwanze einer Gans entrissen, die sich in ihrer Herzensgüte den Raub ruhig gefallen ließ, und nachdem ich sämtliche Schränke, Schubladen und Fächer durchstöbert, habe ich dies dicke Heft mit dem harten, vergilbten, rauhen Papier entdeckt, in welchem zum größten Glück immer nur eine Seite des Blattes beschrieben ist. Die andre hat man mir übrig gelassen, und nebenbei habe ich noch das Vergnügen, die altmodischen Schnörkel meines Vorgängers zu studieren und mir seine Weisheit zu eigen zu machen.

Das ganze Heft handelt von Streitigkeiten und von geplanten Prozessen zwischen dem Sieur Jean Nicolas und einer Schloßherrin von Haut-Pignon, die Kaninchengehege hatte, deren Sprößlinge seinen Klee verwüsteten. O sende mir einen fehdelustigen Nachbar, mein Herr und Gott, und gib mir streitige Grenzen, um meine Einsamkeit zu beleben!

Ob es viele Menschen gibt, die wirklich wissen, was Einsamkeit heißt, und sich zuweilen diesen Begriff klar machen?

„Einsamkeit," sagt das Wörterbuch, „ist der Zustand einer Person, die allein ist," und ein bißchen weiter oben heißt es bei ‚einsam': „Einer der ohne Gesellschaft, nicht mit Geschöpfen seiner Art zusammen ist," womit die Sache äußerst scharfsinnig und erschöpfend erledigt zu sein scheint.

Kein Kommentar, keine Andeutung irgend welcher Art, daß hier von einer der entsetzlichsten Qualen des menschlichen Daseins die Rede ist; keine Spur davon, daß Einsamkeit und Einsamkeit zwei ganz verschiedene Dinge, und daß die selbstgewählte des Karthäusermönches in seiner lautlosen Zelle und die freiwillige des Trappisten, der Tag um Tag und Jahr um Jahr sein Grab gräbt und umgräbt, durchaus nicht so qualvoll ist, wie die keineswegs selbstgewählte einer Colette von Erlan, die sich ihr Leben freiwillig nie und nimmermehr so gestaltet hätte und die nahe daran ist, dasselbe nicht mehr ertragen zu können.

Einsam sein — allein mit achtzehn Jahren! Den ganzen Kopf voller Ideen und Einfälle haben und nicht im stande sein, einem fühlenden Wesen auch nur ein Sterbenswörtchen davon anzuvertrauen; allein lachen, allein weinen, allein in Zorn geraten — o, das ist, um den Verstand zu verlieren!

Im Sommer und auch im Herbst war's ja noch erträglich: Bäume und Blumen wissen und plaudern und begreifen mehr, als die Menschen in der Regel ahnen.

Wenn ich im weichen Moose lag, da wurden hundert Stimmen um mich laut, und über die kleinen Tierchen, die auf meinem Gesichte umherkrabbelten, konnt' ich, allein wie ich war, hellauf hinauslachen!

Oder aber ich setze mich auf die alte Franzel, unsre Stute, die das Brunnenrad treibt und mich willig trug, soweit ihre Kraft reichte, und, wenn es damit zu Ende, ließ mein großer Hund mich aufsitzen, mein guter ‚Einer' mit dem schönen, langhaarigen, schwarzen Fell, in dem meine Füße jetzt bis zum Knöchel versinken, während er mir beim Schreiben zusieht.

Abends, da hatte ich dann zuguterletzt die Sterne. Mit allen, die es der Mühe wert fanden, in unsern Winkel hineinzugucken, hatte ich mich in gutes Einvernehmen gesetzt, und wenn ich ihnen meine Kümmernisse erzählte, so blinzelte mich hin und wider einer so mitleidig und verständnisvoll an wie ein Freundesauge.

Aber jetzt, wo seit sechs Wochen ein eisiger Wind weht, der Schnee mich im Hause festhält und die Stimme meiner Tante gerade wie der Nordost draußen alle Tage schneidender und rauher wird, jetzt bin ich der Verzweiflung nahe.

Keine Einbildungskraft hält so lange vor; ich bin ganz und gar zu Ende mit allen Geschichten, die ich mir vorerzähle, und manchmal krieg' ich Angst, daß, wenn der Augenblick kommt, wo ich an meine Stirn anklopfen werde, um bei irgend einem außergewöhnlichen Ereignis Rat und Hilfe dahinter zu suchen, gar nichts mehr da sein wird als eine große leere Höhle. Und mein Abenteuer wird deshalb ja doch nicht ausbleiben, ich weiß ja sogar schon, wie es aussieht.

Mein Abenteuer oder, wenn man so will, mein Schicksal ist groß, mit schwarzen Haaren, strengen Brauen und ernsten Augen, dunkler Haut, gebieterischem Wesen und einem seltsamen Schimmer im Blick, einem Schimmer, der etwas orientalisch Weiches, Träumerisches hat, orientalisch aber auch in der kalten Starrheit ist, die an den blauen Stahl einer Damascenerklinge gemahnt, oder von Erinnerungen an ein entsetzliches Erlebnis der Vergangenheit zeugt, denn mein „Abenteuer" wird vielleicht seltsame Zickzackwege zurücklegen müssen, bis es zu mir gelangt.

Sein Schnurrbart wird schmal und dünn sein, nur eine feine schwarze, etwas geschweifte Linie über den fest geschlossenen Lippen, die für mich allein ein Lächeln haben werden, so anmutig und mild, wie es noch kein Mensch an ihnen gekannt hat.

Wird mein Abenteuer mir draußen im freien Felde, in der fröhlichen Morgensonne, oder im stillen Frieden des Abends begegnen? Wird es sich ganz einfach und natürlich einstellen, oder im Zusammenhange mit großen Umwälzungen? Das weiß ich nicht, aber daß es kommen wird, weiß ich.

Wahrscheinlicher und hübscher wäre es mir vorgekommen, wenn es sich den Mai oder Juni zu seinem Erscheinen ausgesucht hätte, und ich bin deshalb zu jener Zeit auch nie an einer Hecke vorübergegangen, ohne sie auseinander zu biegen und nachzusehen, ob sich nichts dahinter versteckt habe, aber auch jetzt hoffe ich immer, und jeden Morgen, wenn ich meinen Vorhang beiseite schiebe, spähe ich hinaus, ob seine Fußstapfen nicht in dem Schnee unter meinem Fenster zu erkennen sind.

Finde ich nichts, so nehme ich mein Abenteuer mir selbst gegenüber in Schutz. Das Wetter ist so rauh und Weg und Steg unzugänglich, und da ich einigen Wert darauf lege, es mit heilen Gliedern in Empfang zu nehmen, so billige ich seine Vorsicht, lieber einen Tag länger zu warten, als einen verstauchten Knöchel zu riskieren, und hoffe auf ein Morgen, das bis jetzt noch nie zum Heute hat werden wollen.

Wird aber mein Vertrauen in die Zukunft hin und wider doch schwankend, so schleppe ich mir aus der Bibliothek einen der großen Folianten herbei, die mich in all den Regentagen getröstet haben, und lese zum hundertstenmal, auf welche verschiedene, aber allezeit wundersame Art die Prinzessinnen früherer Tage aus den halbverfallenen Türmen, in denen sie hinter Schloß und Riegel gehalten wurden, herauskamen. Die Aehnlichkeit zwischen diesen Damen und mir ist überraschend, und wenn ich bedenke, wie übereinstimmend unsre Geschichte von vornherein lautet, so kann ich nur wünschen, daß auch der Schluß möglichst ähnlich sein werde.

Wenn je der Turm, den ich bewohne, noch nicht so nahe am Einfallen ist — der im Westen und der auf der Seite haben das schon besorgt, und der meinige kann ihrem Beispiel jeden Tag folgen — so habe ich doch in meinem

Getäfel eine Thür, die auf eine geheime Treppe geht, und in meinem Gesicht ein Paar Augen, die gut genug geschnitten und leuchtend genug sind, um einem Helden Lohn und Dank zu strahlen.

Ich sage das ohne besondren Eigendünkel und Uebermut, habe aber nie recht einsehen können, weshalb es vollkommen erlaubt sein soll, recht laut zu schreien: „Das ist ein schönes Pferd! Das ist eine prachtvolle Rose!“ ebenso streng aber verpönt, ein Gleiches von einem Gesicht zu bemerken, zu dessen Schön oder Häßlich man herzlich wenig beigetragen hat, aus dem einfachen Grunde, weil es einem selber gehört.

Es ist gebräuchlich und man findet es sogar ganz nett, wenn einer von seiner Nase Uebles redet oder versichert, daß er schiele; sagt man aber ganz einfach und unschuldig, daß der liebe Gott einem die Augen richtig eingesetzt hat — welches Entsetzen! Ueber so etwas muß ja ein jeder die allergrößte Unwissenheit bewahren, wie wenn nicht das kleinste Eckchen Spiegelglas oder eine helle Quelle im Walde uns ohne irgend eines Menschen Hilfe darüber aufklären könnten.

Man beugt sich darüber, sieht hin und findet's hübsch. Ist das etwa ein Verbrechen, und soll man vielleicht einen Stein ins Wasser werfen, um Runzeln in seinem Gesicht zu erblicken? Diesen Sommer, wenn ich im Moose lag und träumte, kamen die Hirsche und Rehe ganz leise herbei zur Quelle, um zu trinken. Wenn sie fertig waren, blieben sie noch eine Weile stehen, das Köpfchen tief heruntergebeugt, die sanften Augen fest auf das Bild im Wasserspiegel geheftet, und dann sprangen sie mit einem fröhlichen Satze davon, voll unschuldiger Freude, daß ihr braunes Fellchen so hübsch und ihr Geweih so gut aufgesetzt war. Nach den Rehen ging ich dann auch zur Quelle und beugte mich drüber und sah mich, ganz wie sie sich gesehen hatten, auf dem nämlichen blauen Grunde, mit den nämlichen weißen Wölkchen, die über das Bild huschten, und wenn ich dann, auch wie sie, in lustigen Sätzen davonsprang, so war mir's ebensowenig unangenehm, mir mein Fellchen vorzustellen.

Uebrigens ist mein Bild in kurzen Worten zu zeichnen: Ich sehe aus wie jede beliebige Zigeunerin mit schwarzen Augen und sonnverbrannten Wangen, glaube aber, daß meine Haut unter dem Sonnenbrande eigentlich weiß ist, was hier und da zum Vorschein kommt. Meine Nase ist ein wenig

kurz und macht mir immer den Eindruck eines Weſens, das ſo neugierig war, die Welt zu ſehen, daß es ſich gar nicht die Zeit nahm, vorher ordentlich ausgebrütet zu werden, eine Ueberſtürzung, die bei dem Tempo unſers Daſeins wahrhaftig nicht vonnöten war, und mein Mund nun, der iſt ungefähr wie andre auch, natürlich wie ſolche, die nicht häßlich ſind. Mein einziger Kummer iſt die Farbe meiner Haare — ſie ſind rotblond und zwar entſchieden mehr rot als blond und von ſo ungleicher Länge, daß meine Zöpfe immer Staffeln kriegen und ausſehen wie die Bäuerinnen, wenn ſie einen Unterrock über dem andern zeigen.

Wollte ich meiner Tante glauben, ſo wäre ich nicht groß, ja ſie hat die Gewohnheit, ſo oft ich in ihre Nähe komme, von Knirpſen zu ſprechen, in einer Art, die mich zum Däumling herunterdrückt, in Wahrheit reiche ich ihr jedoch bis an den Ellbogen, und da ich in der ganzen Umgegend keinen Mann kenne, der über ihre Schulter hinausragt, ſo ſcheint mir meine Größe ganz zweckentſprechend zu ſein.

So ſehe ich aus und ſo denke ich und ſo ſitze ich hier in meinem epheuumſponnenen Turm, deſſen Fuß im tiefen Schnee vergraben iſt, und harre meines Befreiers, meines Helden!

2. März.

Ein Ding, über das ich ſchon viel nachgedacht und worüber die Tante zu befragen, ich doch nie den Mut gehabt habe, iſt die Art unſrer beiderſeitigen Beziehungen: wohnt ſie bei mir, oder ich bei ihr? Hat ſie mich aufgenommen in ihre Burg, oder gewähre ich ihr das ſchützende Dach meiner Ruine? Gehören die beiden Türme und die vier Mauern, die noch die Kraft haben, ihren Namen „Schloß Erlan bei Fond de Vieux“ zu tragen, dem Fräulein von Dorn oder dem Fräulein von Erlan?

Soweit meine Erinnerungen zurückreichen, ſehe ich uns immer hier bei einander, Tante und Nichte, wie wir es heute noch ſind. Sie immer ſo ſteinern, ſo trocken und groß, ewig eingeriegelt in ihrer rieſigen, nach der Sonnenſeite gelegenen, vor Wind geſchützten Stube, und mich draußen und drinnen umherſtreichend in Wetter und Wind, ohne daß ſie im geringſten Notiz von mir zu nehmen ſchien. Zwiſchen uns beiden ſtand und ſteht Benedikta, die Köchin und Wirtſchafterin, Kellermeiſter und Gärtner in einer Perſon, und überdies noch

meine einzige Freundin. Alles ist, wie es gewesen war, nur daß Franzel vielleicht das Brunnenrad etwas langsamer und schwerfälliger in Bewegung setzt, als zu meinen Kinderzeiten.

Dazwischen liegen meine zwei Klosterjahre, die köstlichen, glückseligen Jahre, in denen man mich beim Namen nannte, mit mir sprach, wo mein Bett neben zwölf andern, ganz gleichen, schneeweißen Betten stand, unter deren Decken ein übermütiges Kichern ausbrach, so oft es mir nur in den Sinn kam, ein kleines Zeichen zu machen! Zwei Jahre, in denen ich so vieles gelernt habe, wenn auch nicht gerade alles, was man uns in den Schulstunden beizubringen beflissen war.

Mein Kloster, wo ich Freundschaften für die Ewigkeit geschlossen, wo man mich gelehrt hat, meine Haare aufzuwickeln und einen Fächer zu handhaben, wo ich zum erstenmal gehört habe, was man ein Ideal nennt und daß ein Mann notwendig dunkel, blaß, etwas ältlich, finster und sarkastisch sein muß, um ein Held zu heißen! Ach, wer gibt mir je die glückseligen Klosterstunden zurück!

So hoch auch die Mauern waren, die uns umgaben, ganz konnten sie doch das Geräusch von Paris nicht abhalten, und an jedem Besuchstage drang ein profaner Windstoß herein, der uns allerlei von der bunten Welt da draußen zutrug und den Gesprächsstoff für die ganze Woche lieferte. O, diese geheimnisvollen Plauderstündchen in dem dichten Gebüsche des Parkes, das uns wie ein undurchdringliches Dschungel schützte und abschied, und wo doch das Rauschen eines fallenden Blattes uns auseinanderschrecken machte; dies Versteckspielen hinter dem Sockel einer Statue, sobald eine der Nonnen in Sicht kam, die für so böse galten und doch so weiche, herzliebe Stimmen hatten; die tollen Zettelchen, die unter der Firma geographischer Fragen und Antworten von Pult zu Pult wanderten, ach, was kann es denn Schöneres geben! Das Mittelländische Meer bedeutet eine Person, das Baltische eine andre, und diese beiden Wasserflächen mußten einander Dinge anvertrauen, die alle wohlbestallten Naturgesetze in einem Nu über den Haufen warfen.

Nach den Zettelchen kamen die Geschenke: große blaue oder rote Liebesknoten mit einer Stecknadel auf ein Blatt weißes Papier befestigt, das alle möglichen Zeichnungen, Verse und Wahlsprüche enthielt, aus denen man eine Zuneigung und eine Zärtlichkeit erkannte, die einem Herzklopfen machte.

Und dann erschien eines Tages, urplötzlich, zum erstenmal, seit sie mich abgeliefert hatte, meine Tante wiederum, und ohne ein Wort der Vorbereitung sagte sie mir, daß sie mich mit sich nach Hause nehmen werde.

„Deine Erziehung ist beendigt," erklärte sie ohne lange Einleitung, „und da du es in den zwei Jahren nicht fertig gebracht hast, dir eine anständige Versorgung zu verschaffen, so mußt du wieder nach Erlan."

Nach Erlan. Ich war wie versteinert, es war mir, als ob man mich plötzlich in ein Grab stoßen und den Stein darauf setzen wollte, während ich noch atmete, lebte.

„Aber Tante," stieß ich verwirrt hervor, „glauben Sie doch nicht, daß ich etwas wisse, daß ich etwas gelernt habe, im Gegenteil, Orthographie, Rechnen, Geschichte —"

Ich blieb stecken, ich wußte nichts mehr zu sagen, ach, am liebsten hätte ich gar nicht mehr gesprochen, dann wäre sie vielleicht auf den Gedanken gekommen, mich da zu lassen, um b—a—ba buchstabieren zu lernen. Solche Kleinigkeiten, wie ich sie erwähnt habe, konnten sie nicht aus dem Concept bringen, und mir in ihrer gewohnten Art und Weise das Wort abschneidend, sagte sie ganz trocken: „Wenn du nichts gelernt hast, Nichte, so beweist das nur, daß du die zwei Jahre hier ganz nutzlos verbracht hast, und ich müßte mir ein Gewissen daraus machen, dich auch nur eine Stunde länger hier zu lassen. Ueberhaupt ist das ganz deine Sache und du fügst damit deiner Stellung als unbemitteltes Mädchen noch den weiteren Vorzug hinzu, ein ungebildetes zu sein, was dir deinen Weg im Leben nicht wesentlich erleichtern wird. Gott sei Dank, bin ich dafür nicht verantwortlich; ich habe das Meinige gethan, um dir behilflich zu sein und dich unabhängig zu machen."

Dabei stand sie mit einer Entschiedenheit auf, die dieser Unterredung ein für allemal ein Ziel setzte, was mich in solche Verzweiflung brachte, daß ich fast unwillkürlich ausrief: „Und wenn ich Beruf fürs Kloster hätte?"

„In dem Falle," erwiderte sie, sich mit einem eigentümlichen Lächeln rasch nach mir umwendend, „würde ich dich allerdings hier lassen."

Sie hielt einen Augenblick inne, dann sprach sie, indem sie, ohne mich anzusehen, auf die Thür zuging: „Ich gebe dir vierundzwanzig Stunden Zeit, dir das zu überlegen," und damit war sie wie ein beängstigender Traum entschwunden.

Vierundzwanzig Stunden gewonnen. Mir war, als hätte ich damit den Frieden für alle Ewigkeit, und Haube und Schleier der Schwestern kamen mir beinahe hübsch vor, wenn ich bedachte, daß sie mich vor der Verbannung retten konnten.

Obwohl es streng verboten war, schlüpfte ich im ersten unbewachten Augenblicke in den Schlafsaal hinauf und hatte mir im Handumdrehen mit Hilfe von zwei Taschentüchern und meiner schwarzen Schürze die ganze Kopfbedeckung der Nonnen zurecht gemacht.

Unstreitig sah ich ohne diesen Schmuck besser aus, allein abschreckend war der Anblick doch keineswegs, und ich fand sogar, daß die weiße Binde über den Augen dieselben noch dunkler und größer erscheinen ließ. Dies war natürlich vorläufig die Hauptsache, und mein Entschluß stand sofort unwiderruflich fest. Den ganzen übrigen Tag widmete ich alle meine Gedanken dem strengen Ernst, der nun mein Leben erfüllen sollte, und als man mich mit einem kleinen Auftrage in unser am andern Ende des Parkes gelegenes Krankenhaus schickte, gelang es mir, den Weg beidemal barfuß zurückzulegen, ohne daß jemand es bemerkt hätte.

Außer ein paar unbedeutenden Hautritzchen verspürte ich dabei keine besondern Uebel, und mehr und mehr von meinem inneren Berufe durchdrungen, verbrachte ich einen Teil jener Nacht vor meinem Bette knieend, wobei ich mir überdies ein Bund kleiner Schlüssel, ein elfenbeinernes Papier- und ein Federmesser umgehängt hatte und diesen etwas stachligen Halsschmuck fest an meine Brust drückte, was mir sehr weh that.

Zweimal mußte ich, als die Aufsichtsschwester durch den Saal ging, in mein Bett stürzen, bei welcher Gelegenheit mein eisernes Gehänge ein verdächtiges Klirren vollführte, was sie veranlaßte, sich längere Zeit über mich zu beugen; allein sie vernahm so gleichmäßige Atemzüge und erblickte so festgeschlossene Augen, daß sie ihren Irrtum zu erkennen glaubte und beruhigt weiterschritt.

Als ich am andern Morgen aufwachte, war das ganze Kloster in Bewegung. Der Erzbischof, welcher fünf Novizen einkleiden sollte und den man erst in einigen Tagen erwartet, hatte sich, einer unaufschiebbaren Reise wegen, plötzlich für heute angesagt, und die Vorbereitungen für den feierlichen Akt wurden nun in höchster Eile getroffen.

„Wie entzückend," sagte ich mir, während ich mich vergebens bemühte, meine widerspenstigen Haare zu flechten, die

trotz allen dabei verwendeten Wassers stets in die ihnen gemäßen Locken zurückzuringeln bestrebt waren, „wie entzückend, daß der Himmel selbst mir Gelegenheit gibt, mich durch und durch zu prüfen, und daß ich heute abend meiner Tante bestimmt und klar antworten kann.“ Es war mir jedoch unmöglich, an diesem Morgen eine Unterredung mit der Oberin zu erlangen, und meine Versuche, Schlichtheit und Demut in meiner Erscheinung zum Ausdruck zu bringen, trugen mir nur eine ziemlich scharfe Rüge ein.

„Wassertropfenfrisur! Reizend! Ganz neu!“ flüsterte mir eine meiner Gefährtinnen zu, als wir in Reih und Glied antraten.

„Fräulein von Erlan!“ erklang im selben Augenblick Schwester Agathens Stimme, weit weniger beifällig und sehr gebieterisch, „haben Sie etwa den Kopf in den Brunnen getaucht? Ich darf wohl bitten, daß Sie sofort hinaufgehen, Ihre Haare trocknen und sich noch einmal kämmen?“

Oben angelangt, wollte ich zuerst ins klare darüber kommen, wie ich denn eigentlich aussähe, und fand, daß meine Haare ganz fröhlich wieder pfropfenzieherten und daß sich am Ende jeder Locke und fast jedes einzelnen Härchens das Wasser in hellen Tropfen angesammelt hatte. Das war entschieden nicht häßlich, ebensowenig aber klösterlich, und ich wischte diesen unzeitig angebrachten Schmuck, welcher Diamanten so täuschend nachzuahmen wußte, energisch von meiner Mähne ab.

Während der heiligen Handlung stieg meine Begeisterung aufs höchste. Diese Blumen, diese Lichter und die fünf jungen Mädchen in den weißen Gewändern, deren lange Schleppen durch den Chor rauschten, steigerten meinen frommen Eifer bis zur glühendsten Sehnsucht, selbst an ihrer Stelle zu stehen.

Nur aus großer Entfernung konnte ich die Zuschauer erblicken, unterschied aber in der ersten Reihe einen hochgewachsenen jungen Mann in Uniform, und glaubte sogar zu bemerken, daß er rotgeweinte Augen habe. War es ein Verlobter, der hier die Braut zum letztenmal sah und stummen ewigen Abschied von ihr nahm? Es war ein derartiges Gerücht unter uns besprochen worden und die Sache erschien mir im höchsten Grade romantisch.

Als aber nun die fünf Särge hereingebracht wurden und die eben noch bräutlich geschmückten Mädchen umgekleidet, im Nonnengewande und mit langen, schwarzen Schleiern verhüllt, sich hineinlegten und die Totenklagen über sich singen hörten,

war mein Entschluß zerstoben wie Spreu vor dem Winde, ich riß hastig mein Büßerwerkzeug, das Schlüsselbund, aus meinem Kleide, und ohne auf irgend etwas zu hören, dem letzten Zank im Kloster Trotz bietend, flog ich in den Schlafsaal, um mich und mein bißchen Habe reisefertig zu machen.

Zur bezeichneten Stunde stand ich, meine Reisetasche in der Hand, thränenfeuchten Auges und ganz beladen mit Bildern und allerhand Schätzen, die mir im Sturme des Abschiedsschmerzes von allen Seiten zugeflogen waren, im Sprechzimmer, äußerst unglücklich, aber doch so fest zur Abreise entschlossen, daß Erlan in der Entfernung einen ordentlichen Nimbus gewann und ich sofort, nachdem meine Tante eingetreten war, der Thür zuschritt.

„Nun, nun," sagte sie mit ziemlich überraschter Miene, „was soll das heißen?"

„Ich bin bereit, fortzugehen," erwiderte ich einfach, ohne den leisen Anflug von Verachtung, der in ihrem Tone gelegen war, zu beachten.

Als ich die Oberin küßte, flossen die Thränen von neuem und mit einem feuchten Nebel vor den Augen überschritt ich die mir so liebgewordene Schwelle.

„Ostbahnhof!" rief meine Tante, in die Droschke steigend.

Zwei Stunden darauf saßen wir in der Eisenbahn und fuhren in einem Schweigen dahin, das der fünf neueingekleideten Schwestern, die mich unbewußt aus dem Hause des Herrn verscheucht hatten, würdig gewesen wäre.

Auf der Station, wo wir die Bahn verließen, wartete die gelbe Postkutsche, die uns der Heimat zuführen sollte, nur noch auf uns; mit einer Handbewegung hieß meine Tante mich einsteigen, und unwillkürlich von ihrer Wortkargheit angesteckt, deutete ich ihr ebenfalls nur durch eine Handbewegung meine Vorliebe für den luftigen Sitz auf dem Bänkchen über dem Kutscher an.

„Nein, nein!" sagte sie trocken. „Von jetzt an kommst du mir nicht mehr von der Seite."

Im Dorfe wartete Franzel mit unserm alten Rumpelkasten, und noch ganz verwirrt und betäubt von dieser plötzlichen Verwandlung, stand ich am selben Abend zwischen den vier Wänden meiner Stube, aus welcher sich zu meinem Erstaunen so ziemlich alle Möbel entfernt hatten.

Meine Kerze erschien mir in dieser Nacht wie eine Leichenfackel; meine Schritte hallten in dem leeren Raume wider

wie in einer Kirche, und als ich mich so mit einem Schlage verlassen und verloren fühlte, that ich das einzige, was ich vernünftigerweise thun konnte: ich setzte mich auf den Boden, schlang die Arme um mein ärmliches Kofferchen und weinte. Der Thränenquell, den ich am Morgen versiegt geglaubt, that seine Schleusen von neuem auf und all mein Herzweh ergoß sich darin. Als das besorgt war, stand ich auf, um mein Fenster einem Mondenstrahle zu öffnen, der leise an die Scheibe gepocht hatte, und zum erstenmal inne werdend, wie finster und tief das Thal ist, wie hoch die Berge, die uns von aller Welt abschneiden, konnte ich nicht umhin, laut zu seufzen: „Mein Gott, mein Gott, wer wird mich je aus dieser Wildnis erretten?“

Und eine sanfte, tröstliche Stimme, die ich von Zeit zu Zeit immer wieder vernehme, sprach in mir: „Er! Sei nur getrost.“

Seither erwarte ich ihn jeden Tag, entschuldige ihn jeden Tag und hoffe auf ihn ohne Unterlaß.

3. März.

Das Schreiben hat entschieden sein Gutes. Ich gewinne dem Hefte von Jean Nicolas mehr Geschmack ab, als ich für möglich gehalten hätte, und wenn ich mit der Feder in der Hand davor sitze, vergesse ich alles übrige und es kommt mir vor, als ob ich mein Herzeleid einer fühlenden, verständnisvollen Seele ausschütte. Ich stelle mir dann vor, daß ich einen Taubstummen bei mir habe, daß Schreibtafel und Griffel die unerläßlichen Hilfsmittel unsers Verkehrs seien, und ich kritzle, kritzle und kritzle.

Bin ich nicht bei ihm, so stapele ich alle Einfälle und Gedanken, die mir so zufällig kommen, für ihn auf, und wenn ich dann, kaum in mein Zimmer zurückgekehrt, mit ihm zu plaudern anfange, so zieht immer eins das andre nach sich; nun merke ich, daß ich ihm dies, und gleich darauf, daß ich ihm jenes sagen muß, damit er alles verstehen und meine Angelegenheiten in ihrer ganzen Tragweite erfassen kann.

Da muß ich dann immer tiefer in die Vergangenheit zurückgreifen, muß Blatt um Blatt umschlagen, meine Tinte anfeuchten, und wenn dies Wetter nur noch ein paar Tage anhält, so muß die großmütige Gans sich abermals zum Opferaltar führen lassen.

Ich bin also bei den ersten Tagen voll Verzweiflung

ſtehen geblieben. Von den kurzen Worten, mit denen mir meine Tante im Sprechzimmer des Kloſters mein Schickſal verkündet hatte, war mir eine Bemerkung als beſonders auffallend und befremdlich im Gedächtnis geblieben.

„Da du es nicht fertig gebracht haſt, dir in den zwei Jahren eine anſtändige Verſorgung zu ſchaffen," hatte ſie geſagt ...

Ja, war ich denn ins Kloſter geſchickt worden, um mir einen Mann zu ſuchen, und hatte ſie ſich etwa eingebildet, daß die frommen Schweſtern die Sorge für ihre Zöglinge ſo weit trieben, daß man uns am Donnerstag und Sonntag junge Herren aus guter Familie und in geeignetem Alter eingeladen hätte, um mit uns Ball und Reifen zu ſpielen und uns zu unterhalten?

Dies anzunehmen, hätte doch eine unerhörte Naivetät erfordert, und dieſer Charakterzug ſchien mir dem Weſen dieſer Frau wenig zu entſprechen. Allein die Sache war entſchieden einer Aufklärung wert und bedürftig, und wenn die Idee auch nur äußerſt langſam bei mir zum Durchbruch kam und ich große Schwierigkeiten hatte, die mir ſeit den Windeln anhaftende etwas feige Angſt vor meiner Tante zu überwinden, ſo habe ich doch vor zwei Monaten den Entſchluß, ſie über dieſen Punkt zu befragen, tapfer ausgeführt.

Von der ſehr kurzen Auseinanderſetzung, die wir über den Gegenſtand gehabt, ſchreibe ich meine vollſtändige Kenntnis ihres Charakters her, ſowie auch einige im Fluge erhaſchte Andeutungen über ihre Jugend, von der ſie nie ſpricht und die ihr entſchieden keine lieblichen Erinnerungen hinterlaſſen zu haben ſcheint. Bei dieſem Einblick durch die mir höchſt unfreiwillig aufgethane Thürſpalte ihres Herzens habe ich dann außerdem noch nette Dinge in Bezug auf die Zukunft, die ſie für mich plant und vorbereitet und die meinen perſönlichen Wünſchen vollſtändig entgegenläuft, zu ſehen bekommen, worüber ich mir jedoch keine grauen Haare wachſen laſſe, wie ich auch keinerlei Eingriffe in ihre Anſtalten unternehme; kommt die Zeit heran, ſo fühle ich mich ſehr wohl im ſtande, mit gleichen Füßen über alle dieſe aufgebauten Schranken hinwegzuſetzen.

Aurora Raymonda Edmée von Dorn iſt nicht nur jetzt gründlich häßlich, ſondern muß es auch in früheren Lebensepochen geweſen ſein; wenn ich ſie auch wieder und wieder anſehe, Falten, Schnurrbart, die Kupferfarbe der Naſe und

alles, was die Jahre mit sich gebracht haben, in Gedanken wegnehme, so sind die Züge eben doch derart, daß die allmächtige Herrscherin Zeit nicht im stande gewesen ist, viel daran zu ändern.

Ueberdies ist Benedikta eine glaubwürdige Zeugin, deren Aussage dahin lautet, daß diese kaum je dagewesene Häßlichkeit von der Wiege ab berühmt gewesen und daß dieses Wickelkind es schon im ersten Häubchen fertig gebracht hat, keinem andern seiner Art irgendwie zu gleichen. Das Traurigste an der Sache ist, daß die Mißbildung sich nicht auf den äußeren Menschen beschränkte, sondern daß Charakter und Temperament alles, was diese Züge verraten oder andeuten mochten, noch weit übertrafen.

Ob diese verdrießliche, mürrische Art vom Bewußtsein der Häßlichkeit herrührt, oder ob nicht im Gegenteil das weitaus Verletzendste an dieser Häßlichkeit der stehende Ausdruck von Verstimmung und Groll ist? Die Frage ist genau so schwierig zu lösen, wie die von den schlechten Zähnen und vom schlechten Magen, bei welchen man auch nie weiß, welcher Teil den andern geschädigt hat.

Schließlich kann man auch nicht alles und jedes mit dieser stiefmütterlichen Behandlung von seiten der Natur entschuldigen, denn daß häßliche Menschen dabei recht liebenswürdig sein können, ist eine alte Erfahrung, welche durch das Märchen von Allerleirauh nur bestätigt wird. Benedikta hat mir auch erzählt, daß die Altersgenossen meiner Tante öfters versichert haben, daß ihr garstiger Mund ihnen weit weniger widerlich sei, als die giftigen Worte, die aus demselben hervorkamen und Verwandte, Freunde und Fremde mit gleicher Schonungslosigkeit trafen, und es ist anzunehmen, daß ihr Name „Dorn" sehr häufig symbolisch aufgefaßt und zu nicht sehr schmeichelhaften Scherzen und Vergleichen verwendet wurde.

Es wird niemand in Erstaunen setzen, daß für eine Dame, die so bedeutende Mängel und Untugenden zu vereinen wußte, auch der Mai des Lebens nicht allzu viel des Süßen brachte. Sie machte allerorten einen abstoßenden Eindruck und meine um mehrere Jahre jüngere Mutter war längst verheiratet, als meine Tante noch immer eines todesmutigen Recken harrte, der sie dem Jungfrauenstande entreißen sollte. Daß diese Hoffnung, die von ihr über alle Gebühr lange und zähe festgehalten worden war, sich nicht erfüllte, hat ihr eine große Bitterkeit und ein unerträgliches Gefühl der Demütigung hinter-

lassen, und Groll und Rachsucht sind seither die wärmsten Empfindungen, die ihr Herz bewegen.

Tod und Zeit sind an ihr vorübergezogen, aber ihr Groll ist geblieben, und sie hegt und pflegt denselben mit einer zärtlichen Sorgfalt, die sie nichts anderm auf der Welt je zukommen ließ. Ihr Groll ist ihr Liebling, ihr Herzblatt, ihr Zeitvertreib, das Schoßkind, das sie verhätschelt und verzärtelt, und ich würde an dieser allerdings nicht gerade christlichen Beschäftigung nichts weiter auszusetzen haben, wenn der an ihrem Herzen genährte Tiger nicht zuweilen sich seiner Tatzen und Klauen bediente.

Das Merkwürdigste daran scheint mir zu sein, daß dieser Rachedurst, dieser bittre Haß sich keineswegs gegen die Urheber des Wehes kehrt, denen er mit Fug und Recht gebührte, sondern im Gegenteil gegen die glücklicheren unter den Frauen, welchen die Gabe verliehen ist, die im stillen geliebten Wesen an sich zu fesseln, ja daß er sich bis auf die hinaus erstreckt, denen sie anfühlt, daß sie eines Tages in den Besitz dieser beneideten Zauberkraft kommen werden.

Ob sie davon ausgeht, daß die Veranlassung zur Sünde schlimmer sei, als diese selbst, und ob sie den Bengel, der seine Hand nach einer verbotenen Frucht ausstreckt, weniger strafbar findet, als den Apfel oder die Birne, die ihn durch ihre herausfordernde Schönheit in Versuchung geführt, oder ob diese Milde nicht noch die letzte Spur einer schlecht belohnten Vorliebe ist, kann ich nicht entscheiden, da ich dies wunderliche System der Vergeltung immer nur in seinen Wirkungen und nicht in seinen Ursachen kennen gelernt habe.

Allerdings ist diese Rachsucht für alle, gegen die sie sich kehrt, in gewissem Sinne schmeichelhaft, aber es gibt eine Art von Huldigung, deren Form und Ausdauer sie durchaus zu keinem wünschenswerten Besitze machen, und ich glaube, daß meine Mutter, so wenig ich von ihrem Leben auch weiß oder vielmehr ahne, von Herzen gern manchen ihrer Reize geopfert hätte, um Frieden zu erlangen.

Nebenbei erstreckt sich dieser leidenschaftliche Abscheu meiner Tante auf alle Klassen der Gesellschaft wie auf alle Lebensalter. Findet im Dorfe eine Hochzeit statt und dringt der fröhliche Festjubel bis zu uns herauf, so ist sie außer sich, und führt ihr bei ihren seltenen Ausgängen der Zufall ein glücklich liebend Pärchen in den Weg, so ist darauf zu rechnen,

daß die jungen Gatten oder Verlobten in ihrem ganzen Leben den Blick nicht mehr vergessen, der sie gestreift hat.

Wenn es nach ihr ginge, so müßten ihr Schicksal und ihr Leid allen gemeinsam werden, und mit sehr richtiger Logik fühlt sie Zuneigung, ja Zärtlichkeit und sogar aufopfernde Fürsorge nur für die Häßlichen, Mißbildeten, Vergessenen, in welchen dereinst Schicksalsgenossen zu finden, sie alle Aussicht hat; unterfängt sich aber eine von ihnen, dennoch zu heiraten, so ist der Zauber gebrochen.

Solcherart ist meine Tante und solcherart sind die Gründe, aus welchen ich an ihrer Seite ein so eigentümliches Leben führen muß; was aber die Ereignisse betrifft, infolge deren ich diesem wenig liebevollen Herzen übergeben worden bin, so weiß ich herzlich wenig darüber. So viel ich vermuten kann, hat der äußerst plötzlich erfolgte Tod meines Vaters meine arme Mutter kurze Zeit darauf ins Grab gebracht.

Da in der Familie niemand übrig war, als meine Tante Aurora — seltsame Ironie, daß man von ihren drei Taufnamen gerade diesem den Vorzug gegeben hat — so war es naturgemäß ihre Pflicht, sich der Waise anzunehmen, was jedoch bei der Art und Weise, wie sie die Erziehung auffaßte, keine allzu schwere Last für sie sein konnte. Sie kümmerte sich einfach gar nicht um mich, bis zu der Stunde, in der sie, ich weiß nicht durch was für eine Erleuchtung, die Entdeckung machte, daß in meiner kleinen Person die Erbfeindin ihre Schwelle überschritten hatte, und daß aus dem Kinde eines Tages ein weibliches Wesen werden würde. Wenn diese Erkenntnis auch vielleicht nicht der einzige Grund unsers plötzlichen Aufbruches nach Erlan war, so müssen doch beide Motive so ziemlich in einer Stunde zum Aufblühen gekommen sein, und ich war kaum zehn Jahre alt, als ich eines schönen Morgens in diese Wildnis verpflanzt wurde, die mich, nebenbei bemerkt, damals ganz entzückte, und in der alles und jedes nach meinem Herzen war.

Hier verfloß also die nebelverhüllte Periode meiner Flegeljahre, ein Lebensabschnitt, in welchem das Auge meiner Tante mit einem Ausdruck auf mir ruhte, den man Wohlwollen zu nennen versucht wäre, wenn nicht eine gewisse ängstliche Spannung in demselben diesen Eindruck getrübt hätte. Was konnte denn auch aus dieser unreinen Haut, diesen wilden schwarzen Augen und diesen Füßen und Händen, deren Wachs-

tum sich ins Unendliche auszudehnen schien, schließlich hervorgehen? Die Sache war entschieden fraglich.

Unglücklicherweise war das Resultat derart, wie ich angedeutet habe, und an dem Tage, da ich die letzte Schlangenhaut abgestreift, führte meine Tante mich schnurstracks ins Kloster.

Meine arme Mutter, die meine Zukunft so ziemlich vorausgesehen haben mag, hatte sich von ihrer Schwester das Versprechen geben lassen, daß ich mindestens zwei Jahre meiner Mädchenzeit in Paris verleben sollte, und die Tante hatte nun, scharfsinnig genug, diesen Ausweg entdeckt, um das der Toten gegebene Wort zu erfüllen, ohne aus ihrer Rolle zu fallen. Wortbrüchig hätte sie um keinen Preis werden mögen, davon bin ich überzeugt, aber die buchstäbliche Erfüllung ihres Gelöbnisses in eine Zwangsjacke zu kleiden, nahm sie nicht den geringsten Anstand, und bei ihr steht fest, daß ich in Paris gewesen bin und Paris gesehen habe.

Sobald die Zeit um war, erschien sie, um mich diesem weltlichen Treiben zu entreißen, und schleppte die Nichte, die keiner gewollt und die mit Gottes Hilfe in ihre Fußstapfen treten wird, nach Erlan zurück.

Dies alles vorausgeschickt, kann man sich ja denken, wie ihr mein Einfall, den Schleier zu nehmen, gepaßt hätte. Nonne, das wäre die tröstlichste Lösung aller Schwierigkeiten gewesen, da wäre ihrer kitzlichen, kratzbürstigen Eigenliebe auch kein Härchen gekrümmt worden.

Zwischen Braut- und Nonnenschleier ist kein so gar bedeutender Unterschied, und fromme Schwester und alte Jungfer stehen ganz nahe bei einander, wenn man Blumenorakel abzupft, ganz abgesehen davon, daß jedem freisteht, sich dieses Los zu wählen; denn weit anspruchsloser als ein Mann, fragt das Kloster nicht danach, wie das Lärvchen, das es der Welt verhüllt, beschaffen ist, und ich habe in den vierundzwanzig Stunden Bedenkzeit das Herz meiner Tante jedenfalls inniger bewegt, als es mir in meinem ganzen bisherigen Dasein gelungen war.

Da sich aber in der Zwischenzeit, wie bekannt, mein „Beruf" als ziemlich hinfälliger und vorübergehender Natur erwiesen hatte, so war Fräulein von Dorn wohl oder übel gezwungen, meine achtzehn Jahre an ihrer Seite zu dulden, eine Nachbarschaft, die ihr so schwer zu werden scheint, daß ich unwillkürlich denken muß, sie werde von einem dämonischen zweiten Gesicht in die Vergangenheit gequält und müsse, wenn

ſie ſich und mich nebeneinander ſieht, immer an die eleganten Herrchen von Anno dazumal denken, die ſo gar gern mit geiſtreichen Worten ſpielten, und ſich vorſtellen, wie dieſe ſich die Gelegenheit zu Vergleichen zu nutze gemacht und in ihrer bilderreichen Sprache die friſche Knospe aus dem dürren, ſtachligen Dornbuſch hätten hervorbrechen laſſen.

Wenn ich auch nicht behaupten will, daß ich mich bei allem, was ich von ihr erzählt, ſtreng an den Wortlaut gehalten habe — wenig Menſchen würden ſich mit ſolcher unbefangenen Oeffentlichkeit ſelbſt Peitſchenhiebe verſetzen — ſo iſt doch der Sinn überall ganz gewiſſenhaft wiedergegeben, und ich bin ehrlich überzeugt, daß ich mit Hilfe von Benediktas und meinen eignen Erinnerungen ihre Perſönlichkeit in Vergangenheit, Gegenwart und, leider Gottes, ſogar Zukunft ins rechte Licht geſetzt habe.

Seit unſrer Rückkehr hat das Leben hier ſeinen alten Gang oder vielmehr ſeinen alten Stillſtand wieder aufgenommen, und meine Tante macht ſich's zur Pflicht, jeden Tag regelmäßig Worte auszuſtoßen, die auf mein ſchuldiges Haupt fallen, wie Erdſchollen auf einen Sarg, und vermittelſt deren ſie mir zu beweiſen hofft, daß Colette eine Abgeſchiedene iſt und von der Mitwelt nichts mehr zu erwarten hat, als ein barmherziges de profundis!

Ich laſſe ihr dieſen ſchönen Glauben, aber „Vive Dieu", wie unſer liebenswürdigſter König geſagt hat, ſie ſoll ſich vorſehen: ich bin noch lange nicht eingeſargt und werde ihr davon eines ſchönen Tages deutliche Beweiſe geben.

4. März.

Mein guter Jean Nicolas, es ſchneit immer noch und mein Thermometer iſt wieder heruntergegangen. Ob das zwar wirklich von der Kälte kommt, oder ob nicht vielmehr davon, daß er heute früh, als ich ihn nach dem Frühſtück ans Fenſter nahm, meiner Tante Schulter geſtreift hat, weiß ich nicht, jedenfalls aber habe ich im Sinne, meine ſämtlichen Stühle in den Kamin zu ſtecken, damit ich doch ein bißchen warm kriege.

Um das Unglück voll zu machen, ſcheinen die Erinnerungen der letzten Monate, die ich in mir wachgerufen habe, wie ein Fledermausſchwarm oder ein Flug unheilverkündender Krähen aus meinen vier Wänden hinausgeflattert zu ſein, denn anders kann ich mir die Verſchlechterung von Tantes

Laune nicht erklären — so liebenswürdig und vielversprechend haben ihre Zukunftsprophezeiungen doch noch nie geklungen.

Verlassenheit und Armut — es scheint, ich bin arm — sind die Schlagwörter, Vergessenheit hinter kahlen Steinwänden die erquicklichste Aussicht, und mit schlecht verhehlter Befriedigung zählt sie alles her, was mich von der übrigen Menschheit abschneidet; sie wird förmlich heiter, wenn sie mir diese Dinge eröffnet, und wenn dann ein „sonniges" Lächeln die gelblichen Schaufelzähne enthüllt, läuft mir's eiskalt über den Rücken und ich kann mir sehr genau vorstellen, wie es Hansel und Gretel bei der Menschenfresserin zu Mute gewesen ist.

Freilich, nicht alle ihre Zukunftsbilder sind so düsterer Art, und sie findet liebliche Farben, wenn sie mir schildern will, wie unser beider Dasein sich ungestört und ungetrennt ins Unendliche dahin zieht, was sie so glühend auszumalen versteht, daß ich bei solchen Gelegenheiten die Thränen verschlucken und nach den Fenstern sehen muß, um mich zu vergewissern, daß sie noch nicht vergittert sind und daß ein armer Vogel, wenn Kraft und Mut ihn verlassen, wenigstens noch davonflattern kann, um auf der Landstraße Hungers zu sterben.

Sie hat aus dem bittern Quell der Enttäuschung getrunken, und da soll ich nun, mir nichts dir nichts, auch daraus getränkt werden. Im Fall das Schicksal selbst dies Urteil nicht an mir vollzieht, behält sie sich vor, mir eigenhändig den Becher aus Bitterholz, in dem jeder Trank zu Galle wird, an die Lippen zu halten. Ohne Zweifel findet sie, daß allzu freundliche Sterne über meiner Geburt gewaltet haben, und sie hat im Sinne, aus meinem Lebensfaden jeden goldnen Flimmer auszumerzen, damit er ganz und gar dem ihrigen gleich werde.

Mein Gott! Schließlich ist das nichts andres, als was die guten Leute in der Revolution auch verlangt haben. Weil sie im Elend waren, sollten alle im Elend sein, und um ja sicher zu sein, daß keiner sich satt esse, wenn sie hungern, hielten sie es für das Geratenste, den Braten an sich zu nehmen. Wer damals gedacht hätte, daß auch ein Fräulein von Dorn die phrygische Mütze aufstülpen könnte!

Einstweilen beschäftige ich mich damit, meine Stube zu möblieren. Was ich lange vermutet hatte, ist mir durch einen Zufall zur Gewißheit geworden, daß nämlich meine weichsten, behaglichsten Lehnstühle und meine wenigst beschädigten Kommoden und Kasten die Gemächer meiner Tante zieren. So

wohlverschlossen dies Heiligtum auch zu sein pflegt, so war doch neulich der eine Thürflügel nur angelehnt, und einer jener Windstöße, die gegenwärtig die Aeste unsrer Bäume zerknicken wie Strohhalme, riß sie in dem Augenblick, als ich vorüberging, auf.

Ein kleines Schatzkästlein von Einrichtung!

Meine Tante muß die zwei Jahre meiner Abwesenheit ausschließlich dazu benutzt haben, ihr Nest so warm und wohlig zu machen, wie es heute ist, nur hat sie dazu nach Raubvogelart die Wolle andrer verwendet, und ich brauche mir nicht mehr den Kopf zu zerbrechen, wo die Stickereien aus dem Speisesaale und die seltsamen, kostbaren Kissen aus dem Salon hingekommen sein mögen: meine Tante hat ihnen ein würdiges Schicksal bereitet.

Unter diesen Umständen schien mir Zartheit und Schüchternheit schlecht am Platze, und ich habe mich sofort daran gemacht, alles, was für Benediktas und meine Arme nicht zu schwer war — und unsre vier Arme können für sechs gelten — in meine Behausung zu schleppen, deren Kahlheit sich allmählich verliert.

Die übrigen Räume leeren sich dadurch allerdings in gleichem Maße, und zwischen dem rechten und dem linken Flügel entsteht mehr und mehr eine Wüste, die man beim schwachen Scheine der Wachtfeuer von unsern entgegengesetzten Feldlagern durchwandert. Der Speisesaal allein bleibt gemeinsames Gebiet, und ich habe mich auch wohl gehütet, an seine Stühle oder sein Silbergeschirr zu rühren. Die Stühle lockten mich auch gar nicht, denn an Sitzgelegenheiten leide ich keinen Mangel mehr, wenn dieselben auch nicht durch Mannigfaltigkeit glänzen.

Meine drei Sofas zum Beispiel sind alle ganz gleich. Eichenholz, vollständig bedeckt mit so zierlicher kleiner Schnitzarbeit, daß man aus einer gewissen Entfernung versucht ist, dieselbe für das Kunstprodukt von Mäusezähnchen zu halten, und als Decken habe ich große grüne Teppiche darauf liegen, auf denen schöne Damen und bis an die Zähne in Stahl gewappnete Ritter in Gärten, deren Alleen senkrecht in die Höhe gehen, süße Fadheiten austauschen.

Die spitzen Hauben der Edelfrauen reichen oft bis an den höchsten Gipfel der Bäume, und alle Gesichter sind im Profil dargestellt, weil sie von vorn offenbar den Stickerinnen zu viel Mühe gekostet haben würden, was jedoch den Gesamteindruck nichtsdestoweniger sehr fröhlich macht.

Jedes dieser steiflehnigen Gestelle steht in einer Fensternische, und mein Zimmer ist so lang, daß ich die Stickerei des ersten Sofas gerade vergessen habe, bis ich ans zweite komme. Vom ersten aus sollte ich die Sonne aufgehen sehen, das zweite steht gegen Abend und das dritte wäre ein sehr netter Platz, um den Mondschein zu genießen, wenn der Mond noch zu sehen wäre; jetzt sieht man von allen dreien aus natürlich nichts als Schnee und abermals Schnee, und ich wollte, ich hätte ein viertes, an dem ich mich ausweinen könnte.

Meine Tische sind nicht mehr zu zählen; da meine Tante auf solche den geringsten Wert legt, war die Auswahl zu verlockend groß. Runde, quadratische, viereckige, von allen Farben und allen Gestalten wimmeln sie umher, und „Einer", dem ich leider etwas von meiner rastlosen Begehrlichkeit abgegeben zu haben scheine, wird nicht müde, sich der Reihe nach unter jeglichem versuchsweise eine Lagerstätte einzurichten. Zwischen den Beinen der kleinsten bleibt er dann mit seinem breiten Rücken stecken, und da ihn dies Gefangensein sehr peinlich berührt, springt er samt dem Tische zornig umher, stößt ein wahnsinniges Geheul aus und schleudert die kleinen Schubladen in alle Weite. Aber er wird bald wieder zu mir zurückkehren, das weiß ich, und ich werde den Teppich, den ich jetzt mehr als je für meine armen Füße brauche, nicht entbehren müssen, sonst würde ja mein treuer alter Kamerad den Namen, den ich ihm seit meiner Heimkehr beigelegt habe und der in seiner Kürze so unendlich vielsagend ist, gar nicht verdienen.

Früher, in seiner zarten Kindheit, nannte ich ihn „Plumpsack", was anspruchslos und für seinen damaligen Grad von Anmut und seinen dicken Kopf ziemlich bezeichnend war, aber jetzt, da ich mehr Seelenkenntnis habe, genügt mir das nicht mehr, und nachdem ich im Verlaufe der ersten Tage, die ich wieder in der alten Heimat verlebte, eine große Rechnung angestellt habe, wieviel Freunde ich besitze, wie viele mir treu geblieben, noch an mich denken und mir das beweisen, und herausgefunden hatte, daß ich ihrer im Ganzen einen einzigen mein nenne, nur ihn, nur den „Einen", da war sein neuer Name gefunden.

Um zur Beschreibung meines Mobiliars zurückzukehren, so habe ich dasselbe durch sechs Betstühle vervollständigt, die ich in einem Winkel gefunden habe. Sie haben gewundene Säulen aus schwarz gebeiztem Eichenholz und scharlachrote

Samtkissen mit goldnen Quasten. Die Kissen zeigen deutliche Eindrücke von Knieen, und ich vertiefe mich in den Anblick der zwei runden Löcher und suche mir vorzustellen, was die, welche diese Spuren zurückgelassen, gedacht und erlebt haben mögen, kriege aber nichts heraus, als eine dicke Staubwolke und eine Menge Motten, die erschrocken umherflattern und von dem langen Wohlleben ganz schwerfällig und duselig sind.

Einer von diesen Stühlen dient seiner ursprünglichen Bestimmung und steht etwas abseits in einer stillen, heimeligen Ecke, aus den andern mußte ich mir alles herstellen, woran es mir gebrach: Schaukelstühle, Fußbänke, Kaminfauteuils, Hockerchen. Aeußerlich unterscheiden sich diese so verschieden bezeichneten Möbel allerdings wenig voneinander, aber ich habe durch die mannigfaltigen Namen, die ich ihnen gebe, doch einige Illusion und kann mir vorstellen, daß ich zwölf Personen bequem setzen könnte — wenn sie nämlich kommen wollten.

Meine arme Benedikta zerbricht sich immer den Kopf, womit sie mich unterhalten soll, und wenn sie mich besonders weltschmerzlich findet, so rückt sie mit einem Hauptzuge heraus, indem sie mir leise und immer vorsichtig nach der Thür schielend, den Vorschlag macht: „Willst du nicht Krapfen backen, meine kleine Colette?“

Allein ich habe es bald satt, den Teig ins Feuer zu gießen und meine Finger mit Butter zu beschmieren, und setze mich lieber auf den Herd und sehe Benedikta zu, wie sie es macht.

Mitunter versucht sie auch mir ihr Strickzeug, einen endlosen Strumpf, an dem ich die Maschen auf fünfzig Schritt Entfernung zählen kann, in die Hand zu geben, aber Stricken ist ebensowenig meine Leidenschaft wie Kochen, und die treue alte Seele holt dann ihre Ammenmärchen hervor, um mich lachen zu machen.

„Es war einmal ein König und eine Königin —“ Ach mein Gott, wo stecken sie denn, dieser König und die Königin und weshalb nehmen sie denn nicht mich an Kindesstatt an, wenn sie sich doch so sehr nach Nachkommenschaft sehnen?

5. März.

Heute früh hat sich endlich einmal etwas ereignet und ich muß jetzt noch mutterseelenallein darüber lachen. Der Vorrat an eingesalzenem Fleisch muß zu Ende gewesen sein, und meine Tante, die keine Kostverächterin ist, hat nach neuer Zufuhr ins Dorf geschickt, und da erschien heute früh gegen

neun Uhr ein Wagen im Hofe, die darüber gespannte Leinwand dicht mit Schnee bedeckt, sämtliche Glocken am Pferdegeschirr fröhlich bimmelnd. Es war Bidouillet mit seinen Waren.

Ein andres Gesicht, eine neue Stimme, Lärm vor der Thür, das war herrlich; mir war es, als ob man einen Vorhang vor mir aufzöge, und ganz toll vor Freude raste ich hinunter.

„Ach, Herr Bidouillet, Sie sind es! Bringen Sie uns Würste?"

„Aufzuwarten, Fräulein, jawohl."

Und der Biedermann, dem die Mütze ins Gesicht gerutscht war, daß sie ihn an den Augenbrauen kitzelte, wandte sich nach mir um und blieb, seine Nahrungsmittel im Arme, ganz verblüfft stehen und sperrte Mund und Nase auf, während sein Sohn, der dem Pferde mit einem Strohbüschel die Beine gerieben hatte, mitten in der Arbeit stecken blieb, wie ein Uhrwerk, an dem die Feder entzwei ist.

Offenbar kam ich dem einen wie dem andern der wackeren Leute sehr verändert vor. Die Herzlichkeit meines Empfanges setzte sie in Erstaunen und ich bin überzeugt, daß sie dieselbe aus einer Leidenschaft für Schinken ableiteten, die mir völlig fremd ist. Aber wenn man drei Monate auf jemand gewartet hat, mit dem man sprechen kann, so ist man natürlich nicht besonders zurückhaltend, und während Vater Bidouillet, der eben kein großes Unterhaltungstalent besitzt, Benedikta ins Haus folgte, machte ich mich an den Jungen, den ich mit mir nahm, um ihn am Feuer aufzutauen.

Was ging denn im Dorfe vor sich? Wie vertrieb man sich dort die Zeit? Glaubten die Leute dort drunten, daß der Schnee noch lange anhalten werde?

Allein, je mehr ich fragte, desto mehr hüllte sich der Junge in Schweigen und begnügte sich, behaglich zu grinsen, wobei sich sein Mund anmutig von einem Ohre zum andern zog. Offenbar kam ich ihm unsäglich komisch vor und seine Heiterkeit wirkte so ansteckend auf mich, daß wir beide lachten wie die kleinen Kinder.

Dies schien ihm Vertrauen einzuflößen und unser gegenseitiges Verständnis zu befördern; er gab mir Rede und Antwort und ich weiß jetzt, daß man da unten tagsüber Sämereien ausliest, Pflug, Karren und allerhand Werkzeuge in stand setzt und am Abend Besuche in der Nachbarschaft macht, wobei man Nüsse aufknackt und Aepfel verlesen hilft. Zu guter Letzt holt man dann die Kastanien vom Feuer,

trinkt einen Krug Wein und legt sich seelenvergnügt ins Bett. Mir ist's, als ob ein bißchen Fröhlichkeit bis zu mir dränge, und abends werde ich mein Fenster aufmachen und versuchen, ob ich nicht in weiter Ferne lachen hören kann, wie jener arme Schlucker, der sein Brot wenigstens im Dunstkreise des Bratens, nach dem er lüstern war, verzehrte.

Was den Schnee anbetrifft, ja zum Kuckuck! Der kann's halten, wie er will. Entweder schneit's fort, oder es hört auf, und ganz gewiß ist, daß ein Sonnenstrahl der Geschichte ein Ende machen könnte. So viel Weisheit und Scharfblick besaß ich ungefähr auch, um mir das zu sagen; ich hatte mir aber eingebildet, unter den alten Bauern seien Schlauköpfe, die wirklich das Gras wachsen hörten.

„Und wenn ihr abends allein seid, was treibst du dann?" fragte ich schließlich.

„Man betet den Rosenkranz."

„Und wenn er zu Ende?"

„Ach, Fräulein Colette! Da bin ich schon lange eingeschlafen."

Darüber haben wir von neuem zu lachen angefangen, und nun kam die Rede auf das liebe Vieh. Wie viel Stück die Bidouillets haben, erkundigte ich mich, und von welcher Art und wer sie versieht.

Darauf hat er mir ihre Herden Kopf für Kopf genau beschrieben und zwar mit großer Sachkenntnis, denn er selber ist Hirte, und da er dann hinzufügte, daß die Mühe diesen Sommer groß sein werde, weil der Viehstand sich stark vermehre, rief ich: „Könntet ihr da nicht noch jemand zum Hüten brauchen? Ich wüßte ein Mädchen, das sich gern verdingte und dazu mit wenig Lohn zufrieden wäre."

Sofort kam der schlaue Ausdruck des Bauern, der einen vorteilhaften Handel wittert, und gleichgültig und gelassen bemerkte er: „Man könnte ja sehen. Ist sie hier aus dem Hause, Fräulein Colette?"

„Natürlich ist sie hier aus dem Hause," versetzte ich. „Ich selber bin es."

Das war unser letztes Wort! Staunen und Verblüffung gewannen wieder die Oberhand und ich habe kein Kopfnicken mehr erringen können, bis sein Vater von unten heraufrief: „He, Junge! Bist du da?"

Ob er da war und ob er etwas zu erzählen hatte!

„Denk an mich, wenn ihr eine Hirtin braucht," sagte

ich noch, als der Karren zum Thore hinausrumpelte. „Es ist mein voller Ernst.“

Dann bin ich in einem Satze hierher gelaufen und bin ganz vergnügt, so einen reizenden Morgen verlebt zu haben.

Vorhin bin ich Benedikta im Flure begegnet, und trotzdem sie eine Beuge Teller trug, bin ich ihr um den Hals gefallen und habe ihr verkündet: „Freue dich, alte Bena! Heute abend knacken wir Nüsse.“

„Nüsse!“ wiederholte sie. „Ja, wozu denn? Willst du welche essen?“

„Nein, nein, Benedikta, nur zur Unterhaltung. Es scheint das ein Geschäft zu sein, bei dem man lachen muß.“

Kopfschüttelnd ging sie ihres Weges, hat mir aber doch versprochen, einen Sack Nüsse vom Speicher zu holen und zwei Hämmerchen zu suchen, womit wir sie am Kamine aufschlagen können.

6. März.

Seit acht Tagen sind unsre beiden Kühe krank, was an und für sich weder sehr merkwürdig noch irgendwie komisch ist, und doch verdanke ich diesem Umstande den prächtigsten Tag, den ich seit langer Zeit verlebt habe.

Am ersten milchlosen Morgen bekamen wir Kaffee, am zweiten Thee und für den dritten hatte Benedikta eine Suppe geplant; da jedoch Fräulein von Dorn gar keine Vorliebe für leibliche Entbehrungen und Kasteiungen hat, so wurde eine Bauersfrau im Dorfe von unsrer Lage in Kenntnis gesetzt und diese führt uns auf Eselsrücken unsre nötige Milchration zu.

Da sie sich heute früh etwas verspätet hatte, war ich schon auf, als sie kam, und stand dabei, wie sie uns unser Maß zuteilte, als plötzlich im Zimmer der Tante Sturm geläutet wurde. Die alte Küchenschelle, welche dies Heiligtum mit der Küche in Verbindung setzt, ertönt in der Regel nur zu ganz bestimmten Stunden, und sobald sie ihre Stimme zu ungewohnter Zeit vernehmen läßt, deutet es auf besondre Ereignisse, und Benedikta, die eine Ahnung des Kommenden haben mochte, griff für alle Fälle gleich nach dem Franzbranntwein, da sie das Wiederauftreten von Schmerzen in der linken Schulter ihrer Herrin vermutete, bei welchen sofortiges kräftiges Reiben vonnöten war.

Einstweilen hatte die gute Milchfrau ihre Kanne geleert, alle unsre Töpfe waren gefüllt und sie schickte sich zum Abmarsch an.

„Haben Sie denn zuviel mitgenommen?“ fragte ich, als ich in dem Tragkorbe, den das Eselein zu befördern hat, eine zweite, noch volle Kanne bemerkte.

„Entschuldigen, Fräulein Colette, nur so viel als bestellt ist.“

„Für uns?“

„Nein, nicht für hier; bei andern Leuten geben die Kühe auch keine Milch mehr.“

„Was, Sie müssen noch höher hinauf?“

„Will es meinen, Fräulein, bis zum Nid du Fol.“

Damit zog sie die plumpen Holzschuhe wieder an, schüttelte sich ein wenig bei dem Gedanken, von neuem in die Kälte hinaus zu müssen, nahm ihr Maß zur Hand und war schon beinahe aus der Thür, als mich urplötzlich und mit ganz unwiderstehlichem Reiz die Idee ergriff, mich statt ihrer auf das Grautier zu setzen, statt ihrer die Milch abzuliefern und auf diese Art einen köstlichen Ritt mitten durch die großen Flocken, die auch heute wieder sachte, sachte herabrieselten, zu unternehmen. Beim bloßen Gedanken zitterte ich ordentlich vor Lust und Vergnügen; all die Ungeduld, die ich in der langen Gefangenschaft hatte bezwingen müssen, kochte in mir und schon sah ich mich auf dem Esel durch den weichen Schnee traben, fühlte, wie der Wind mir in das Gesicht peitschte, und malte mir das Erstaunen der guten Leute auf dem Berge aus, wenn ein fremdes Gesicht erschiene.

Wie die wackere Frau, der ich meinen Plan mit ein paar Worten auseinandersetzte, auch sich dagegen auflehnen, jammern, schelten, Benedikta rufen und Zeter schreien mochte, es war mir ganz einerlei, ich kümmerte mich einfach nicht darum und machte mich reisefertig. Daß das Geschrei der Milchfrau nicht viel auf sich hatte, wußte ich, unsre Mauern verstehen es, einen Ton abzuhalten, und wenn Benedikta auch herbeigekommen wäre, so weiß ich zu gut, daß sie mir zuliebe zu Dingen ja sagt, die nun und nimmermehr geschehen zu lassen, sie heilig und teuer geschworen hat.

Zugleich führte ich die Bauersfrau in große Versuchung, indem ich sie an den Herd sitzen hieß, ihr einredete, daß sie eine rote Nase, blaue Lippen und ganz steife Hände habe und daß ein Stündchen Ruhe am warmen Feuer ihr trefflich zu statten kommen werde. Dabei versicherte ich sie, daß ich bestens auf ihre Kanne und ihren Grauen achten werde, daß ich den Weg und das Haus ihrer Kunden ganz genau

kenne, und ehe sie Zeit zu erneuter Widerrede finden konnte, hatte ich ihren großen Mantel um die Schultern, die Kapuze überm Kopf und ihre höchst ursprüngliche Reitpeitsche, mit der ich vortrefflich umzugehen wußte, in der Hand.

Die erste Viertelstunde ging alles herrlich: der Esel trottete behaglich in dem weichen Schnee, die Flocken huschten mir leicht und weich wie Flaum um die Nase, und ich sang mit heller Stimme, wie sich's für einen richtigen Eseltreiber geziemt. Nach und nach aber wurde der Pfad steiler, die unterm Schnee versteckten Steine konnten wir zwar nicht sehen, aber um so besser darüber stolpern, und bei einer Biegung des Weges kam uns der Wind entgegen, riß mir mit einem Stoße Mantel und Kapuze vom Leibe, so daß ich abspringen und mich am Boden so gut als möglich wieder einhüllen und zurecht machen mußte. Dafür hatte nun leider der Esel gar kein Verständnis, sondern setzte unbeirrt seinen Weg fort, trotzdem ich mich heiser schrie und ihm in kunstvoller Nachahmung der Treiberrufe ein: „Oh! ... Oh ha! ... Oooooh da! Haaalt!" ums andre nachsandte.

Als ich seiner endlich wieder habhaft geworden, war das Hinaufkommen nicht so leicht: der Tragkorb dreht sich und wird locker, nirgends finde ich einen festen Stützpunkt, auf zehn kleine Hügelchen setze ich den Fuß, bis ich endlich einen entdecke, der nicht ganz Schnee ist und in dem ich nicht bis ans Knie versinke, und als ich nun endlich mit einem Triumphschrei meinen wankenden Thron wieder in Besitz nehme, ist der Esel weit weniger befriedigt, als ich, und ganz entgegengesetzter Ansicht. Seine vier Beine sind am Boden festgewachsen, Zuruf, Gertenhiebe, Rippenstöße mit meinem Absatz, alles vergebens, er steht da wie ein Stück Holz, unterscheidet sich aber von einem solchen höchst unvorteilhaft dadurch, daß er, ohne von der Stelle zu gehen, Bocksprünge macht, bei welchen die Milch in weitem Bogen hinausspritzt und Schnee und Erdbröckel mir um die Ohren sausen. Ein wahrer Rosenkranz von Verwünschungen wird vom Stapel gelassen.

„Vorwärts! Hopp, hopp! hü, hü du! Prrr!" so geht's fort, bis endlich eine Uebereinstimmung zwischen uns hergestellt ist und er sich mit einer gewissen Plötzlichkeit in Bewegung setzt.

Im Nid-du Fol droben fällt der Schnee lawinenartig und der Wind wird zum Orkan. Ehe ich noch an den ersten Häusern bin, sind Nase, Lippen und Hände genau wie die der Bäuerin.

Man stößt natürlich Schreie der Verwunderung aus, warnt mich, und da man mir sagt, daß die Luft frischer sei und in kurzem ein richtiger Schneesturm — den Wind nannten sie also nicht so! — ausbrechen werde, so mache ich mich so bald als möglich auf den Heimweg. Diesmal haben wir den Wind im Gesicht, was weder mir noch dem Esel sehr sympathisch ist. Der Abhang ist sehr steil, der Schnee friert und wird immer schlüpfriger, mit Fallen und Aufstehen und Gleiten und Rutschen gelangen wir halbwegs hinunter, wo dann die große Katastrophe eintritt.

Die Schwierigkeiten nehmen immer mehr überhand, und mit einem Scharfblick ohnegleichen erkennt mein Reittier, daß nur für eins von uns beiden Rettung möglich ist, und beschließt zugleich, selbst dieser glückliche Teil zu sein. Er rutscht mit allen vier Beinen zugleich aus, wälzt sich am Boden und setzt mich in einem tiefen Loche ab, wo mich der angehäufte Schnee liebevoll umfängt und wo ich mich tiefer verstricke als in einem Federbett, indes er mit dröhnendem Hufschlag im Galopp auf und davon geht.

Das war entschieden possierlich, und im ersten Augenblick fand ich die Geschichte äußerst erheiternd, um so mehr, als ich mir einbildete, daß es nur von mir abhinge, ob und wann ich mich wieder auf die Füße stellen wolle. Allein der Sturz mußte mich betäubt haben, denn trotz all meiner Anstrengungen fand ich es ganz unmöglich, mich aufzurichten, und ich kam mir mit meinem Zappeln und Strampeln so ungeschickt vor, daß ich mich mit einem auf den Rücken gefallenen Maikäfer verglich, der mit den Beinen hilfesuchend in der Luft umhergreift.

Ich fühlte mit einem Schlage meine Glieder ganz und gar kraftlos werden, und dann war mir's, als ob ganz allmählich mein Herz zu Wasser würde, wie der Schnee, den ich in Händen hielt, und als ob man mir sachte, sachte, Stück um Stück die Dinge, die ich sonst in meinem Kopfe spürte, herausnehme, so daß er am Ende ganz leer wurde.

Uebrigens war mein Zustand eigentlich nicht unangenehm; das Loch war so tief, daß ich vor dem Winde ganz geschützt war, und mein Lager wohl kalt, aber weich, so weich sogar, daß ich immer tiefer darin versank, während von oben neue und immer neue Flocken herabsanken und mich zudeckten wie eine Tote, die man weich in die Erde bettet.

Je mehr die Zeit verstrich, desto weniger empfand ich

die Kälte; eine wohlthuende Müdigkeit ergriff mich, und wenn mir auch die Ueberzeugung, daß keine Macht der Erde mir von hier forthelfen könne, in ganzer Klarheit blieb, so hatte dieser Gedanke doch nicht den geringsten Schrecken oder Schauder für mich, ja ich weiß, daß ich den Versuch machte, zu lächeln, welchen Dienst aber meine Lippen verweigerten, und ich weiß seither, wie einer Statue zu Mute sein müßte, wenn Statuen nämlich denken könnten. Der Drang, einen Arm zu bewegen, der aber von Marmor ist und sich nicht bewegen läßt, Worte aussprechen mit einer Kehle, die man zu gebrauchen verlernt, Gedanken entstehen fühlen in einem Kopfe von Stein, in dem sie sich nicht entwickeln können, das alles müßte eine Marmorgöttin fühlen. Dann aber empfand ich nach und nach gar nichts mehr und es schien mir, als ob mein Körper sich aus Fleisch und Blut langsam in Blei verwandelte.

Wie lange diese Unterbrechung meiner Lebensthätigkeit gewährt hat, kann ich nicht angeben. Ob einen Tag oder eine Stunde, weiß ich nicht, und ich glaube auch nicht, daß eine längere Dauer des Zustandes mir denselben peinlicher gemacht hätte; wenigstens war ich beim Erwachen fast ärgerlich, daß man mich aus dieser wohligen Ruhe aufgestöbert hatte.

Auf der einen Seite meines Bettes wurde gejammert und geweint: da war meine arme Benedikta, auf der andern Seite schob sich eine feuchte Schnauze zwischen die Betttücher, und so befand ich mich bei meiner Wiederkehr ins Leben zwischen den beiden Wesen, die mir die liebsten sind. Auf einem meiner Sofas schluchzte ohne alle Rücksicht auf die Vornehmheit der gestickten Ritter und Edeldamen, die Milchfrau, und das erste, was mir bei wiederkehrendem Bewußtsein auffiel, war, daß ihre Hände noch ebenso rot waren. Ob sie es denn nicht fertig gekriegt hatte, sie zu wärmen?

Dabei bin ich noch immer etwas im unklaren, ob mein Betttuch von Schnee oder Leinwand ist. Als ich jedoch die Hände tastend darüber hingleiten lasse, stoße ich zur Rechten und zur Linken auf heiße Wärmflaschen, die in langer Reihe bis an meine Fußspitzen hinab aufgestellt zu sein scheinen. Offenbar eine Leichenverbrennung! ... So viel man aber auch von der nach großem Frost eintretenden Reaktion reden mag, so hätte ich doch schwerlich Wärmflaschen in meinem Graben vorgefunden, und ich entschließe mich also zu der Annahme, daß ich zu Hause sei.

Ueberdies tritt nun auch das einzige bis jetzt in dem Familienbilde fehlende Gesicht aus dem Schatten hervor und ich vernehme die Stimme der Tante.

„Das Mädchen ist verrückt, rein verrückt; ich wiederhole Ihnen, daß ich nichts für sie thun kann. Sie hätte wahrhaftig daran denken können, daß wir nicht drauf eingerichtet sind, Erfrorene im Hause zu haben."

So, ich bin also erfroren. Das macht mir entschieden Eindruck, und während die von wohlbekannter, sanfter Hand zugeworfene Thür dröhnend ins Schloß fällt, kommen mir alle Geschichten von Erfrorenen in den Sinn, die ich je gehört habe, und die Vorstellung von Zehen, die im Stiefel stecken bleiben, und Händen, die mit dem Handschuh vom Leibe fallen, machen mich schaudern. Wo mögen die meinigen sein, du großer Gott? Ich komme mir plötzlich vor, wie wenn ich von gesponnenem Glase wäre, und in lauter Angst wegen meiner großen Zerbrechlichkeit, wage ich mich nicht mehr zu rühren, bis mich ein Freudenschrei meiner treuen alten Dienerin, die mich atmen hört, lachen macht.

Meine Lippen haben sich wacker gehalten, ich wage es, meine Arme zu bewegen, um sie nach ihr auszustrecken, und entdecke mit Freuden, daß jeder Finger noch an Ort und Stelle ist — das war ein glücklicher Moment.

Dann erfahre ich meine Geschichte, eine grauenvolle, richtige Lebensrettungsgeschichte wie die vom Hospiz auf dem St. Bernhard, in der „Einer" die Rolle des unvermeidlichen Bernhardiners spielt, und aus der ich nach und nach ersehe, daß ich mein Leben nächst meinem braven Hunde dem festen Tritte des Esels danke.

Eine etwas unsicherere Gangart, ein etwas weicherer Huf, und die Fußtritte, die schon zu drei Vierteilen mit Schnee ausgefüllt waren, als man der Spur nachging, wären vollständig zugedeckt gewesen, und ich hätte da oben liegen können, bis der Schnee schmolz.

Nach den Thränen, dem Mitleid und der Freude blieb dann auch die Schelte nicht aus, und Benedikta schwört hoch und teuer, daß sie mir das nie verzeihen werde, und zwar sagt sie es dieses Mal in einem so ernsten Ton, daß ich wirklich fürchte, vor dem Gutenachtkuß nicht zu Gnaden angenommen zu werden.

Indessen überschwemmt sie mich mit kochend heißen Getränken, die sie mir bringt, ohne mich anzusehen, und die sie

mir mit abgewandtem Gesicht hinreicht, und in der Zwischenzeit bedient mich „Einer" ganz vortrefflich. Er hat mir mein Heft, meine Feder und sogar meine Tintenflasche gebracht, die letztere, ohne sich die Zähne schwarz zu machen, und ich habe das ganze Erlebnis zur Hälfte ihm, zur Hälfte meinem geduldigen stummen Freund erzählt.

7. März.

Würde mich Benedikta nicht mit solchem Argwohn bewachen, so ginge ich wieder in mein Schneeloch, denn alles, alles ist ja besser als das Leben, das ich hier führe.

Von meinem Abenteuer habe ich nicht einmal einen Schnupfen davongetragen, und die einzige Folge desselben ist, daß ich nicht mehr zur Thüre hinauskann, ohne daß „Einer" mich am Kleid packt und ein fürchterliches Geheul ausstößt, auf welches dann Benedikta herbeistürzt und mich mit obrigkeitlicher Gewalt gefangen setzt.

Vorhin habe ich das alte Märchenbuch zur Hand genommen, habe aber die Entdeckung gemacht, daß ich's auswendig kann, denn ich las ohne umzublättern Wort für Wort weiter, und da wird es nun schon ein paar Wochen dauern, bis ich's wieder vergessen habe. Der Kalender, den ich mir selbst angelegt, um jeden Abend einen Tag drin ausstreichen zu können, ist mir langweilig geworden, ich habe mir jetzt einen verfertigt, in dem jede Stunde des Tages verzeichnet ist, und obwohl ich nun das Vergnügen des Auslöschens zwölfmal öfter habe, mußte ich mich doch noch dabei ertappen, daß ich den Zeiger an der Wanduhr vorrückte, nur um ein paar Minuten früher so eine unerträglich lange Stunde zu Grabe geleiten zu können.

So kann es ja nicht immer bleiben! Die Straßen werden ja wohl nicht für alle Zeit zugeschneit sein, und sobald meine Gefangenschaft zu Ende ist, werde ich ja wohl Mittel und Wege finden, meine Zeit auszufüllen, und wenn ich als Hausiererin, mit dem Ballen auf dem Rücken, durchs Land ziehen müßte.

Daran habe ich überhaupt schon gedacht, habe mir auch schon überlegt, womit ich meinen Handel anfangen könnte. Hier ist ja alles ausgeplündert und leer! Kaum habe ich in den alten Kisten und Kasten ein Dutzend alter seidener Kleider und in einer Truhe ein paar Endchen Spitzen gefunden; das war die ganze Nachlese, und was sollten die armen Leute auf den Bergen damit anfangen?

Was ich mir sehr angenehm denke, wäre, Magd in der Dorfschenke zu werden. Immer Leute sehen, immer in Bewegung sein, immer schwatzen! Den Henkelkrug in der Hand und ein fröhliches Lachen auf den Lippen vom Morgen bis zum Abend. Da lohnt sich's wenigstens der Mühe, zu leben! Ob man mich wohl drunten in Dienst nähme? Da steckt der Haken!

Indessen macht mich das Elend ganz windelweich. Ich entsage einer ganzen Menge von Ansprüchen, ich werde nachgiebig, ich gehe auf alles ein; ja, ich habe zu meinem Entsetzen bemerkt, daß ich selbst in Bezug auf mein Ideal, dessen Bild doch so felsenfest in meinem Herzen gestanden hat, mit mir handeln lasse, und es ist mir passiert, daß ich von einem blonden Jüngling mit großen blauen Augen, einem runden Kindergesicht, eben sprießendem Flaumbart und untersetzter, kurzer Gestalt geträumt habe und mich sogar von einem solchen entführen ließ, nur, um von hier fortzukommen!

Die Verlassenheit und Einsamkeit machen schwach, und ich fange an zu begreifen, daß die Menschen auf der Folter ihre festgegründetsten Ueberzeugungen verleugnen. Die Folterqualen, die mir auferlegt sind, mögen auf den ersten Blick nicht besonders grausam erscheinen, aber auf die Länge! Ja, auf die Länge sind sie derart, daß sie mich geschmeidig genug machen könnten, um durch einen Fingerring zu schlüpfen, wenn mir das zur Freiheit verhelfen könnte!

8. März.

Meine Freundin, die Milchfrau, ist soeben bis in meine Stube gedrungen, um sich nach meinem Befinden zu erkundigen und sich zu vergewissern, daß ich glücklich davongekommen bin.

Sie wollte ihren Augen nicht trauen, als sie mich so vollkommen heil und gesund sah, und wiederholte mir ohne Unterlaß, daß sie mich eine ganze Stunde lang für tot gehalten habe.

So geht's übrigens im Leben — der liebenswürdige Esel, der so sicher war, das beste Teil erwählt zu haben, muß nun mit einem entsetzlichen Schnupfen den Stall hüten, hat die Beine mit Stroh umwickelt und kriegt im Stalleimer heißen Thee zu trinken, während mir kein Finger weh thut!

Die wackere Frau ist jedoch nicht in Sorge um ihn; er scheint derartige Zustände des öfteren zu haben und wird immer wieder gesund, wenn sie ihm die Hufe in ihre Pantoffeln steckt.

Somit ist denn alles wieder im Blei und ich habe meinen

Besuch sitzen heißen und ihn möglichst lange festgehalten, ganz glücklich, doch ein wenig schwatzen zu können.

Selbstverständlich kam mein abenteuerliches Unternehmen von neulich immer wieder aufs Tapet, und da ich bei ihren nachträglichen Mitleidsbeteuerungen und Schreckensrufen herzlich lachen mußte, sagte sie ganz nachdenklich: „Freilich ist's hier kein lustiges Leben für so ein junges Fräulein, und das begreift sogar unsereins, daß Sie gern ein bißchen Abwechslung hätten."

Drauf hat sie sich ein Weilchen besonnen und mich dann ganz unbefangen gefragt, ob ich es nicht für das beste hielte, zu heiraten und von hier fort zu ziehen, und ob meine Tante nicht dafür Sorge tragen werde.

Letztere Frage beantwortete ich mit nein, und zwar ohne zu lachen, im Augenblick jedoch, als die gute Seele zum Zimmer hinausging, hörte ich sie vor sich hin sagen: „Vielleicht, daß die Mutter Lancien Rat wüßte."

Leider kam ich nicht auf den Gedanken, mich näher zu erkundigen, was sie damit meinte, und nun kann ich's kaum erwarten, daß es morgen wird und ich mir sagen lassen kann, wer die Mutter Lancien ist, die so goldne Ratschläge feil hat und mich möglicherweise aus allem Elend befreien kann, wenigstens nach Ansicht meiner Milchfrau.

9. März.

Mir ist es, als ob man einen Dachziegel über meinem Kopfe ausgehoben hätte und als ob ich durch diese Spalte zum erstenmal Gottes freien Himmel erblickte. Ja, schon kann ich den Arm bis zum Ellbogen hinausstrecken, so haben die Mitteilungen meiner Freundin mir das Herz mit Hoffnung erfüllt.

Morgen werde ich hören, was Mutter Lancien von meiner Lage hält, ich werde es hören, und wenn ich mein Leben drüber lassen sollte. Verkündet das Orakel dieser Sibylle mir keine Rettung, so weiß ich, daß mein Fall ein verzweifelter ist und daß mir nichts zu thun übrig bleibt, als mich geschlossenen Auges dem Schicksal zu überlassen und zu allem Ja und Amen zu sagen.

Wie ist es möglich, daß der Ruf dieser Frau nicht bis zu uns gedrungen ist? Ich kann mir es nur erklären, wenn ich mir vergegenwärtige, daß selbstverständlich das heimische Eulengesindel von den Angelegenheiten der Taubenschläge keine Ahnung hat.

Und doch müßten von Gottes und Rechts wegen die Lob-

lieder, die ihr gesungen werden, selbst von unserm Maulwurfshügel aus gehört werden; laut genug wird ihr Ruhm verkündet, darüber muß man nur die Milchfrau hören. Als sie vorhin von ihr erzählte, war es gerade, wie wenn ein Priester den Vorhang des Allerheiligsten lüftet und dem Volke den Anblick der Gottheit gewährt, und ich habe mich darauf ertappt, daß ich jedesmal, so oft ihr Name genannt wurde, in Versuchung war, aufzustehen und einen Knicks zu machen, wie wir uns im Kloster in der Vesper beim Gloria Patri verbeugten, wo alle unsre Köpfe gleichzeitig niedertauchten, wie ein Aehrenfeld, wenn der Wind drüber hinweht.

Dabei kam mir die Sache aber nicht im geringsten lächerlich vor, Gott bewahre. Ob Haselstrauch oder Cedernholz, ich werde den Zauberstab, der sich über mein Haupt erhebt, gläubig verehren und ich denke jetzt schon mit Ehrfurcht an die runde Haube meiner hohen Ratgeberin.

Todesfälle, Heiraten, Geburten, nichts geht im Dorfe vor sich, ohne daß diese Frau daran teilhätte. Ich bin stark versucht, zu glauben, daß sie die Ehen segnet und den kleinen Schreihälsen ihr künftiges Schicksal in die Wiege legt, und wenn ich in Erlan geboren wäre, würde ich zweifelsohne das meinige ihr zum Vorwurf machen.

Ein halber Doktor und der gefährlichste Konkurrent des Stadtarztes, verbindet, heilt und tröstet sie mit geschickter Hand wie eine gute Fee. Verstauchte Füße, frische und alte Wunden, bösartige Fieber, für alles weiß sie Rat, und da ihre Pflaster so köstlich nach Talg, ihre Arzeneien so herrlich nach Pfefferminze und Thymian riechen, ihre Vorschriften und Verhaltungsmaßregeln sehr deutlich im landesüblichen Dialekt erteilt werden, und somit alles höchst Vertrauen erweckend ist, gehorcht man ihr und glaubt an sie.

Dabei ist sie gegen niemand hochmütig und ein gut Teil ihrer Patienten entstammt dem Hühnerhofe und dem Stalle.

Sie weiß, was für ein Teiglein man den Hühnern geben muß, damit sie an einem bestimmten Tage legen, sie weiß, welche Fütterung fett macht und welche schädlich ist, und es ist gar kein Zweifel, daß unsern armen Kühen die Demütigung, keine Milch mehr zu haben, erspart geblieben wäre, wenn wir uns rechtzeitig an sie gewandt hätten.

Was diese Frau aber so vollkommen macht und mich in erster Linie berührt, ist, daß ihre Weisheit nicht nur dem leiblichen Wohl aller Kreatur zu gute kommt, sondern daß

es überhaupt nichts noch so Verwickeltes und Kitzliches gibt, das sie nicht zu schlichten und ins Geleise zu bringen wüßte. Wie der schöne Percinet im Märchen mit drei Schlägen seines Zauberstabes zehn Tonnen Kolibrifedern verliest, so findet sie mit gleicher Schnelligkeit für jeden Kummer Rat, und die Halsstarrigsten, die nur zu ihr gehen, wenn sie am Rand der Verzweiflung sind und jede Hoffnung aufgegeben haben, kommen freudestrahlend zurück.

Natürlich nimmt die Wallfahrt zu ihr nie ein Ende. Patienten, die man am Stricke hinzieht, andre, die sorglich gestützt und am Arm geführt werden, und Leute, die im Dämmerstündchen sich in geheimen Dingen Rat erholen, machen sich den Eingang zu ihrer Hütte streitig.

Dabei ist die Zauberkraft der Frau, die man wohl eine heilige Frau nennen kann, ganz ohne Hexenkunst und Sünde und auch nicht ein Stückchen Teufelei in ihrem Arzeneikessel, so daß sie sogar noch Muße findet, dem Heil ihrer Kunden heilige Kerzen zu weihen.

Morgen werde ich sie sprechen, so viel steht fest, und wenn Benedikta sich quer über die Thürschwelle legte, so sollte mich das nicht hindern. Uebrigens soll meine gute Alte erst nach vollbrachter That alles erfahren, ich spinne meine Pläne im Dunkeln und mache mir Kapuze und Pilgerstab zurecht, ohne viel Geschrei darüber zu vollführen, ja ich bin so vorsichtig, daß ich mir sogar „Einer" vom Leibe halte. Sein großer Eifer ist mir etwas verdächtig, und es gibt Fälle, daß ein Hund trotz der ihm von der Natur gesetzten Schranken zu viel gesprochen hat.

Er heult zum Steinerweichen hinter der Thür, die ihn eingeschlossen hält, und kratzt so gewaltig am Getäfel, daß ich glaube, er bilde sich ein, mit seinen Nägeln ein Loch in die Wand reißen zu können, durch das er mich wenigstens im Auge behalten kann. Allein ich bin auf meiner Hut und werde, um mein Geheimnis ganz sicher zu bewahren, auch mit mir selbst nicht mehr davon sprechen.

10. März.

Zwischen dem Schnee und mir besteht entschieden eine gewisse Wahlverwandtschaft, und um ein Haar hätte er mich heute früh wieder für sich behalten. Diesmal aber hatte ich Bessres zu thun, als in einem windstillen Winkel einzuschlafen. Es ist ein Unterschied, ob man einen Schatz zu bergen hat,

oder ob man mit leeren Händen einherwandelt. Ich hab' mich durchgekämpft, und da bin ich denn auch glücklich wieder.

Der Abmarsch hat keine besondern Schwierigkeiten gehabt. Benedikta steckte bis über die Ohren in den Wonnen eines großen Scheuerfestes und „Einer" war in den Schrank gesperrt, somit hatte ich freie Hand.

Mein Kleid hoch aufgeschürzt, feste bäuerische Bergschuhe an den Füßen, einen Großmuttermantel um die Schultern, so war ich für Sibirien ausgerüstet, und fröhlicher konnte man nicht durch Schnee und Eis wandeln.

Kaum hatte ich ein paar hundert Schritte gemacht, als eine schwarze Masse mir über den Weg kugelte — mein armer Hund war's.

Ob er den Schrank umgestürzt und zertrümmert, die Thür aufgedrückt oder das Schloß gefressen hat, um herauszukommen, weiß ich noch nicht, sobald ich aber sicher war, daß er das Haus nicht in Aufruhr gebracht und keine andern Verfolger auf meine Fersen gelockt hatte, war ich herzlich froh, ihn zum Begleiter zu haben, und alles, was ich thun und sagen wollte, ausführlich mit ihm zu besprechen.

Mutter Lanciens Häuschen liegt ziemlich abseits vom Dorfe, halb versteckt in einem Tannendickicht, dessen höchste Zweige ein zweites Schutzdach darüber bilden. Auf dem schmalen Fußpfad war der Schnee gehörig festgetreten und im Sommer wird, denke ich, kein Gras darauf wachsen. Jedenfalls hatte ich für heute den Wallfahrern den Rang abgelaufen, und die morgendliche Einsamkeit ließ mich eine lange Unterredung hoffen.

Während ich an die Thür klopfe, wage ich durch eine kleine Scheibe des daneben liegenden Fensters hineinzuspähen. Die Prophetin ist zu Hause, sie sitzt neben dem Herde. Auf dem Feuer dampfen und brodeln fünf oder sechs kleine Töpfe, alle überragt ein großer Kessel, von dem sie vorsichtig den Deckel abhebt, um prüfend und aufmerksam den Dunst einzuatmen. . . . Hm! Mir ist's, als ob es nach frischem Fleisch röche! Ein leiser Schauder läuft mir über den Rücken, und ohne ein zweites Mal zu pochen, mache ich ein paar Schritte seitwärts — als ob eine Wahrsagerin nicht alles wüßte! Durch die dicke Mauer fühlt sie meine Nähe, steht auf, öffnet die Thür, sieht mir einen Augenblick ins Gesicht, versteckt sich halb hinter der schützenden Wand, senkt den Kopf demütig wie ein Betteljunge, der um ein Almosen bittet, und ohne sich mehr über mein Erscheinen zu verwundern, als wenn ich

schon zwanzigmal bei ihr gewesen wäre, sagt sie: „Fräulein Colette? Kommen Sie doch herein und wärmen Sie sich ein wenig; der Wind zerreißt einem ja das Gesicht heute."

Sie rückt mir einen Strohstuhl zurecht, „Einer" legt sich zu meinen Füßen und streckt die großen Tatzen wohlig auf den durchwärmten Stein, und sie setzt sich auf ihren alten Platz, mir gerade gegenüber. Ich muß gestehen, daß ich im ersten Augenblick alle Fassung verloren hatte. Von meinem Mantel, den ich auf die Stuhllehne gelegt hatte, floß mir der geschmolzene Schnee Tropfen auf Tropfen den Hals hinunter, ohne daß ich auf den Einfall gekommen wäre, mich anders hinzusetzen.

Die alte Frau ließ sich indessen nicht stören, sie stöberte in der Asche herum, fachte das Feuer an — alles ohne ein Wort zu sagen; in dem Augenblick aber, als ich das verlegene Schweigen nicht länger mehr aushalten zu können meinte und eine rechte Dummheit vom Stapel lassen wollte, fragte sie mich: „Essen Sie sie gern recht heiß?" wobei sie ruhig den Deckel von dem großen Kessel hob und eben gargekochte Kartoffeln herausnahm.

Die Schale war ringsum geplatzt und die mehlige, schneeweiß schimmernde Masse quoll dampfend heraus, den ganzen Raum mit ihrem Dufte erfüllend.

Nun war mir mit einem Schlage die Zunge gelöst und in nicht sehr zusammenhängenden Sätzen, weil ich immer wieder meine Kartoffeln blasen und sie von einer Hand in die andre nehmen mußte, klagte ich mein Leid und erbat mir Rat.

Die Hände überm Kopf zusammengelegt, mit einem Lächeln, das, je länger ich spreche, immer freundlicher und herzlicher wird, hört mir Mutter Lancien zu, ohne mich auch nur durch eine Bewegung zu unterbrechen.

„Mein schönes Kind," sagte sie dann mild, „Ihr Fall ist kein schwerer; unheilbare Leiden habe ich bei Zwanzigjährigen überhaupt noch nie wahrgenommen, aber ich fürchte, die guten Leute hier haben Sie über das, was ich thun und leisten kann, falsch berichtet, und Sie trauen mir Dinge zu, die nicht in meiner Macht stehen. Meine Mittel sind schlichter Art und Sie könnten selbst ebensolche, wenn nicht bessre, für alles mögliche finden, wenn Sie sich recht besinnen wollten. Wenn wir eine Kälte haben, wie jetzt zum Beispiel, so stecke ich Fieberkranke, Husten und allerlei Leute, die draußen nichts verloren haben, ins Bett; die Vollblütigen aber, die alleweil

am Ofen hocken und mit der Pfeife zwischen den Zähnen im Tabaksqualm einschlafen, die schicke ich an die Luft. Das bekommt nun beiderlei Leuten gut, und weil früher nie jemand an so was gedacht hat, meinen sie Wunder, was die alte Lancien zuwege gebracht, und so ist's mit allem! Wir zwei können ja offen miteinander reden und Ihnen sage ich gern, daß blutwenig Weisheit zu alledem gehört. Na, nun sind Sie im stillen ärgerlich und denken, um das zu erfahren, hätten Sie keinen so weiten Weg zu machen und eine so schlechtberatene Frau nicht zu besuchen brauchen! Kann sein, wir kriegen doch noch was heraus, Kind — nur Geduld! Wenn es auch mit den Feen und Zauberern aus und vorbei ist, so haben wir doch noch eine Menge guter Geister, die uns gern aus der Not ziehen, und an die verweise ich Sie. Der liebe Gott soll mir's verzeihen, daß ich dieselben in einem Atem mit den Geistern, welche die Menschen sich selbst zurecht gemacht haben, nenne; ich denke wahrhaftig nicht gering von ihnen. Wenn kein Mensch auf Erden Ihnen helfen kann, mein junges Fräulein, wie wär's denn dann mit den lieben Heiligen des Paradieses?"

Die Heiligen des Paradieses! Ich gestehe, daß ich über die Maßen verblüfft war und daß mich's kaum mehr in Erstaunen gesetzt hätte, Mutter Lancien einen jungen, schönen Kavalier mit gedrehtem Schnurrbarte und einem Federhute in der Hand aus der Brotschublade nehmen und ihn mir vorstellen zu sehen.

„An das hab' ich nie gedacht!" sagte ich endlich, als sie mich immer noch erwartungsvoll ansah.

„Ja, ja, so was kommt vor," bemerkte sie und fing nun an, mir klar und eingehend auseinanderzusetzen, daß man durch richtiges Beten alles erlangt, wonach einem das Herz steht, wie man sich dabei anstellen muß, wenn man um diese und wenn man um jene Gunst bittet, so daß mir's wirklich vorkam, als ob sie mit all diesen Heiligen auf dem allervertrautesten Fuße stünde und jedes einzelnen Empfindungen ihr geläufig wären.

„Als Sie noch ein Kind waren," sagte sie, „wie haben Sie's da gemacht, wenn Sie nach einer Frucht verlangten, die für Ihre kleinen Händchen zu hoch am Baume hing? Sie haben jemand, der größer war als Sie, gebeten, Ihnen dieselbe zu reichen, nicht? Nun, jetzt sind Sie ja hoch genug gewachsen, um die Dinge dieser Welt ohne Hilfe erreichen zu können, aber bei allem, was Ihnen zu hoch hängt — und es

wird allezeit etwas geben, das Sie nicht erreichen können — machen Sie's wie damals!"

Sie sprach so einfach und dabei so erhaben, wenn ich das Wort gebrauchen darf, daß ich, ohne unserm Pastor zu nahe zu treten, sagen muß, daß keine seiner Predigten dieser gleichkam, und ihr Glaube war so tief innerlich wahr und dabei so mit fortreißend, daß ich ihr klopfenden Herzens zuhörte und durch die trüben kleinen Fensterscheibchen alle Bewohner des Paradieses mit offnen Händen, gütigem Lächeln und der freundlichsten Bereitwilligkeit, mir alle guten Gaben, über die sie verfügten, zukommen zu lassen, auf den Wolken stehen sah.

Wie es möglich gewesen ist, daß mir nicht ein Mal in den Sinn gekommen, mich an ihre Hilfe zu wenden, fasse ich gar nicht! Und wenn ich bedenke, wie meine Andachtsübungen nun mein Leben ausfüllen, möchte ich am liebsten heiße Thränen vergießen über die so lange vergeudete Zeit.

Doch das lohnte ja jetzt gar nicht mehr! Neun Tage sind schnell vorüber, und wenn man weiß, daß nach Ablauf derselben das Glück kommt, fliegt die Zeit!

An den heiligen Joseph muß ich mich wenden, hat mir Mutter Lancien gesagt, und noch kein Mensch hat erlebt, daß er je eine derartige Bitte nicht erfüllt hätte! Freilich muß man mit Inbrunst beten, die neun Tage gewissenhaft einhalten und unverbrüchlich festen Glauben haben.

Ob ich Glauben habe! Ach, mir ist's ja, als ob mir der Heilige in Person sein Wort gegeben hätte, und nicht um alle Güter der Welt würde ich die vorgeschriebenen neun Tage auch nur um eine Viertelstunde verkürzen oder verlängern.

Moses hat es teuer genug bezahlen müssen, daß er ein zweites Mal an den Felsen von Horeb geschlagen hat, ich werde das Wunder nur einmal versuchen. Nur hoffe ich, daß ich so vertrauensvoll und mit so überzeugenden Worten an meinen Felsen schlagen werde, daß der Quell vielleicht schon vor dem neunten Tage hervorsprudelt.

Ach! Wie hab' ich diese Mutter Lancien lieb! Und wenn sie will, soll sie sicherlich in der prächtigen Karosse, die mich von hier entführt, ihren Platz haben!

11. März.

Der Altar, den ich meinem Heiligen gebaut habe, ist wirklich wundervoll und eine ganze Ecke meines Zimmers ist in sein Heiligtum verwandelt.

Die Hauptschwierigkeit war, ein Bildnis aufzutreiben, und ich hatte mich in der Verzweiflung schon halb und halb entschlossen, mit einem Johannes dem Täufer vorlieb zu nehmen und ihn recht herzlich zu bitten, daß er sich als heiliger Joseph anrufen lassen möge, als ich in einem entlegenen Winkel der Kapelle den Heißbegehrten entdeckte.

Es ist eine Statuette, klein, aber von getriebenem Silber, und der schlanke Lilienzweig, den er in Händen hält, ist so anmutig wie lebendige Blumen.

Nachdem ich ihn auf verschiedene Postamente gestellt, ist es ihm endlich gelungen, die großen Kandelaber zu überragen, und da er jetzt sehr hoch steht, erscheint er durch die Entfernung noch kleiner, schon halb im Himmel verschwindend.

Vor dem Heiligen hab' ich Stechpalmen, die mit ihren roten Beeren unterm Schnee hervorguckten, aufgestellt und alle meine Betstühle, die nun keinem weltlichen Zweck mehr dienen dürfen, ringsherum.

13. März.

Meine Gebete wiederholen sich so häufig, so oft am Tage kniee ich vor meiner kleinen Statue, daß ich manchmal Angst bekomme, den Heiligen durch diese Einförmigkeit zu ermüden, und mich anstrenge, um mein Anliegen in verschiedentlicher Form vorzutragen.

Uebrigens wird meine Zuversicht mit jedem Tage größer und das Hoffen mehr und mehr zur Gewißheit.

14. März.

Nur noch fünf Tage! . . .

Ich kann nichts dafür, aber manchmal erschreckt es mich. Das große Ereignis, das mein ganzes Leben umgestalten wird, kommt mit Riesenschritten heran, das regt mich auf und ängstigt mich beinahe.

Manchmal sage ich mir, daß es höchste Zeit ist, mich ein wenig darauf vorzubereiten, und heute früh habe ich angefangen, meine Sachen in Ordnung zu bringen und die hübschesten Kleinigkeiten in meinem Zimmer zusammenzutragen.

Benedikta kam herein, und als sie mich zwei Sommerkleider in Falten legen sah, fragte sie lachend: „Du machst wohl eine Reise, Colette?"

Ich gab ihr keine Antwort, denn ehe ich Gewißheit habe, würde ich es für vermessen halten, etwas über die Sache mitzuteilen, aber sie ahnt nicht, wie sehr sie das Rechte getroffen hat!

16. März.

Ob in meinem Gesicht oder meinem Wesen irgend etwas liegt, das mein Geheimnis verrät, weiß ich nicht, aber die Augen meiner Tante ruhen überall mit ängstlichem, fragendem Ausdruck auf mir.

Ich habe lange in den Spiegel gesehen, um herauszubringen, was sie gesehen haben könnte, aber ich habe nichts entdeckt, als daß meine Wangen höher gefärbt und meine Augen dunkler sind als sonst. Meine ganze kleine Person scheint seit einigen Tagen eine leuchtendere Färbung angenommen zu haben, und auch darin, wie in allem, verkündigt sich ein großes Ereignis.

Mein armer „Einer" weiß nicht mehr, was er aus mir machen soll. Wenn ich sonst auf die Erde kniete, geschah es, um ihm näher zu sein, und er rollte sich rasch neben mir auf, um mein Kissen oder mein Spielzeug zu sein, jetzt wird ihm ein für allemal Schweigen auferlegt, und wenn er mir nahe kommt, so ist unabänderlich mein Finger drohend erhoben.

17. März.

Meine Erregung steigert sich immer noch und ich weiß nichts mehr zu erfinden, um meine Inbrunst im Gebet an den Tag zu legen. Dabei nimmt mein Vertrauen mit jeder Sekunde zu und ist so stark und zweifellos, daß ich nur Sorge haben muß, es nicht zum Uebermut werden zu lassen.

Alles ist mir günstig und die Gnadenzeichen sind im Ueberfluß vorhanden.

18. März.

Der Wind tobt, die Schneeflocken wirbeln wie rasend durcheinander und mit Schrecken denke ich daran, daß mein armer Wanderer sich auf diese unberührte, fleckenlose Schneedecke wagen muß, die sich hinstreckt, so weit der Blick reicht.

Manchmal finde ich, daß sie ein Bild meines Daseins ist, ganz eintönig, ganz gleichförmig, und, wie die Felder draußen, immer in Erwartung einer Fußspur! ... Dann schlage ich mir diese Vergleiche wieder aus dem Sinn und richte all mein Sinnen und Denken auf den Augenblick, auf die Wirklichkeit.

Wird er denn zwischen den Böschungen überhaupt einen Weg erkennen, und wenn es ihm geschieht, daß er den Fuß in einen schneebedeckten Graben setzt und drin versinkt, wie

ich neulich, wer wird dann kommen und mir Nachricht von seinem Unfall geben?

Wenn es noch Zeit hätte, würde ich mir einen zweiten Heiligen heraussuchen, den ich bitten könnte, einen Sonnenstrahl vor ihm herzusenden, der seinen Pfad erleuchtet und weniger gefahrvoll macht.

19. März.

Mein Schicksalstag! Der Tag meines neuen Lebens! Jeder Nerv bebt in mir und mein Blut strömt doppelt so schnell vom Kopfe bis in die Zehenspitzen, so schnell und so heftig, daß man's durch die Haut sieht.

Nicht einmal im Gebet finde ich mehr Ruhe ... ich kniee jetzt immer am Fenster, meine Stimme dringt dennoch bis zum Altar hinüber und ich kann so den Hof im Auge behalten.

Jedes Geräusch macht mich auffahren, jede Unruhe, jeder Tritt macht mich erbeben. Man kommt: „Ist er es?" Man klopft: „Will man mich holen?" So geht's fort und fort.

Dabei glaube ich nicht, daß er vor Mittag kommt. Die Mittagsstunde ist bedeutungsvoll! Sie ist der Höhepunkt des Tages, und wenn auch gegenwärtig von der Sonne nicht viel zu sehen ist, so weiß man doch, daß sie um diese Zeit über uns steht.

Auch in Bezug auf mich meine ich, daß es der richtige Moment wäre: mein Morgen ist vorüber, es ist Zeit, daß es Mittag läutet!

Alles ist bereit! Ich habe das Kleid angezogen, das mir am besten steht, und habe mir ins Haar und an den Gürtel kleine grüne Zweigchen gesteckt, ein Hoffnungsgrün, das der Frost weder draußen im Park noch in meinem Herzen ganz ertötet hat. Ohne mich zu verraten, habe ich Benedikta einen Wink in Bezug auf unser Frühstück gegeben, und der Tisch wird so bestellt sein, daß wir uns vor einem unerwarteten Gaste nicht zu schämen haben würden.

* * *

„Zwölf Uhr hat's geschlagen, ein Uhr hat's geschlagen," wir wir's im Spielreim im Kloster gesungen haben, und es ist immer noch nichts da!

Ich stehe am Fenster und warte und lauere und horche. Mancher Stundenschlag ist seit Mittag ertönt. ...

Es dämmert schon, und das macht mich traurig.

Aber ich kann immer noch weit sehen durch den leichten Nebel, der sich über die weiße Fläche legt, und ich werde nicht müde, hinauszuspähen. Wie lange mir die Mahlzeiten heute vorgekommen sind! Ich konnte die Augen nicht vom Fenster losreißen, und doch, wozu die Hast und Eile, da ich nun wieder und immer noch allein bin?

Bis Mitternacht habe ich die Pflicht, zu warten und zu harren, und ich bereite alles für die Nachtwache vor. Große Holzklötze für den Kamin, meinen Lehnstuhl ans Fenster gerückt, und vor meinem Altar eine brennende Kerze, die letzte, die ich habe, und eine ganz kleine dazu hin. Aber bis da hinauf würde auch ein schwächerer Lichtschein dringen, dächte ich, und was meinen Wanderer anbelangt, so wird das kleine Kerzchen doch immerhin als roter Punkt sichtbar werden, und es liegt nur an dem Führer, der ihn zu mir geleitet, es sternenhell durch die Nacht schimmern zu lassen.

20. März.

Ich bin traurig, ich friere und mein warmes Bett hat mich für diese frostige Nachtwache nicht entschädigen können.

Es ist Mitternacht! Noch nie bin ich so spät aufgesessen, und in dem tiefen Schweigen dieser Stunde kommt man sich so unsäglich klein und unbedeutend und verloren vor.

Der Mond war aufgegangen und sein silbernes Licht funkelte auf der unabsehbaren weißen Fläche draußen, und die Zweige der Tannen waren mit schimmerndem Krystall behangen. Wie sind die Stunden lang! Je näher der Augenblick rückt, desto heftiger pocht mein Herz; zuweilen meine ich, es sei ein fremder Körper, der dies Geräusch macht. Beim ersten von den zwölf langgezogenen Schlägen scheint es still zu stehen. Jetzt oder nie! habe ich mir gesagt, habe die Augen zugedrückt und vorsorglich noch beide Hände auf die geschlossenen Lider gepreßt und gezählt: eins — zwei — drei — bis auf zwölf. Dann blickte ich auf, und alles war, wie es gewesen: der Hof leer, die Glocke verstummt, und keine Gestalt, kein Schatten weit und breit zu erblicken!

Im selben Augenblicke erlosch meine Kerze mit einem kurzen Aufzischen. Ich glaube, sie war ganz heruntergebrannt, aber wenn ich mir das auch sage, so war es doch, als ob der Heilige selbst sie ausgelöscht hätte, um mir zu zeigen, daß alles aus und vorbei sei. Ein schauriger Moment! Und doch, so ist das Menschenherz gemacht, daß ich im stillen mein

„Nie“ schon zurücknahm. Jetzt war das Wunder nicht geschehen, allerdings, aber es gibt ja ein Morgen.

Mit diesem Gedanken bin ich eingeschlafen, und nun stehe ich wieder an meiner Warte.

Der Tag ist angebrochen, wie wird er enden?

23. März.

Wie er geendigt hat? O, mein Gott, mein Gott, wer hätte so etwas ahnen können, wie hätte ich es je für möglich gehalten, daß meine Unvernunft und Heftigkeit beinahe einem Menschen das Leben kosten würden!

Wie sich alles zugetragen hat, weiß ich kaum mehr; diese unausgesetzte Spannung, dies endlose Warten muß mich halb verrückt gemacht haben.

Stunde auf Stunde verrann, keine brachte das Ersehnte, ach, wie langsam schlich die Zeit, und je mehr die Hoffnung dahin schwand, desto schwerer wurde mir ums Herz.

Je leidenschaftlicher mein Glaube gewesen, desto bittrer war die Enttäuschung, und allmählich erwachten Zorn und Ingrimm in mir und ein wahnsinniges Rachegelüste erfüllte meine Seele.

Plötzlich kam's über mich, und empört, verzweifelt, wütend, wie ich noch nie gewesen war, durchdrungen von meinem vollen Recht der Rache, reiße ich die Statuette herunter, schleudere sie mit Leibeskräften zum Fenster hinaus und schreie immerzu: „Mach, daß du mir aus den Augen kommst!“

Die Fensterscheibe, die beim Wurfe zertrümmert worden, fällt klirrend zu Boden und von unten höre ich einen Schrei.

Da stand ein Mann und sein Gesicht war blutüberströmt. ... Meine Statuette, die ich durch das Fenster auf der Dorfseite geworfen, hatte ihn über dem linken Auge an der Stirn verwundet, und als der Unglückliche ganz betäubt von dem Schlage zurückgetaumelt, war er auf dem Gerölle ausgeglitten und hatte sich die Kniescheibe zerschmettert.

Seit drei Tagen und Nächten pflegen Benedikta und ich den Fremden, und neben seinem Bette sitzend schreibe ich und weine dazu.

24. März.

Der Arzt ist wieder dagewesen und hat nun einen festen Verband um das Knie angelegt, aber das Bewußtsein ist noch gar nicht zurückgekehrt, und das scheint ein sehr schlimmes Zeichen zu sein.

Er muß immer Eisumschläge auf der Stirn haben, was zum Glück hier leicht zu beschaffen ist. Als der Doktor eben hinausging, hat er mir auf die Schulter geklopft und gesagt: „An der Pflegerin liegt's jedenfalls nicht, wenn er nicht davonkommt: Kopf hoch, guten Mut haben, kleine barmherzige Schwester!"

Guten Mut haben, wenn ich diese Binden ansehe und das Irrereden mit anhöre. Und doch bin ich von Herzen froh, daß er, soweit es an mir liegt, gut versorgt ist, und all' meine Gedanken sind nur darauf gerichtet, es ihm möglichst bequem und erträglich zu machen.

Aber die Geschichte mit der Tante! Das Geschrei und dieser Auftritt im Anfang. In dem Augenblick, als Benedikta und ich mit Aufbietung all unsrer Kräfte den schweren Körper von der Straße bis in die Küche geschleppt hatten, trat sie zur andern Thür herein.

„Was ist das?" herrschte sie mich mit drohend erhobenem Arme an.

„Ein Verwundeter, Tante!"

Indem ich das sagte, streckten wir ihn fürs erste auf einer rasch vor den Herd geworfenen Decke nieder.

„Ein Verwundeter? ... Was soll ich denn mit einem Verwundeten anfangen? ... Wo habt ihr ihn aufgelesen?"

Und da sie nicht aufhörte zu fragen, antwortete Benedikta, ohne sich in ihrem Thun stören zu lassen: „Das Fräulein hat ihn mit etwas Hartem, das sie zum Fenster hinauswarf, an den Kopf getroffen."

„Aber wer ist es denn? Was hat er denn gesagt? ... Was verlangt denn der Mensch?"

„Ruhe und Frieden," konnte ich mich nicht enthalten, ihr zuzuherrschen, mich vor Widerwillen schüttelnd, „und etwas, womit man sein Blut stillt."

„Ich will ihn aber nicht im Hause haben, ich will ihn nicht!" rief sie zurückweichend, „ich nehme keinen Mann bei mir auf."

„Er ist Ihnen auch noch gar nicht angeboten worden," erklärte ich nachdrücklich. „Das ist meine Sache!"

„Und was wirst du mit ihm beginnen?"

„Ihn pflegen, natürlich."

„Und wo und mit wem, wenn ich fragen darf? Etwa allein bei Tag und Nacht?"

„Benedikta wird mir helfen, und ich trete ihm mein Zimmer ab."

„Du bist verrückt," sagte sie, mir heftig den Rücken kehrend. „Ich werde diese Tollheit zu verhindern wissen."

„Haben Sie etwa im Sinne, ihm die Thür zu weisen und ihn an der Landstraße sterben zu lassen?"

„Pah!" machte sie, die Lippen verächtlich aufwerfend. „Du wirfst mit großen Worten um dich! Glaubst du, daß man an so etwas gleich stirbt? In einer halben Stunde wird der Herr von selber fort wollen und wird nicht wissen, was er aus deiner tragischen Miene machen soll."

„Sie können überzeugt sein, daß ich ihn in diesem Falle nicht mit Gewalt zurückhalte."

„Und wenn er dir liegen bleibt, wie jetzt, was gedenkst du zu thun?"

„Das habe ich Ihnen schon gesagt!" versetzte ich ganz außer mir, indem ich mein Tuch von der Wunde wegzog, auf die ich es gepreßt hatte. „Ich werde die Wunde, die Sie da sehen, zu schließen suchen, und wenn das gethan sein wird und der Herr fortgehen will, wie Sie sagten, werde ich ihn auf meinen Knieen anflehen, mir zu verzeihen, daß ich ihm die Stirn zerschmettert habe. Haben Sie mich jetzt verstanden, Tante?"

Und ohne sie länger anzuhören oder zu beachten, ohne ein weiteres Wort hinzuzufügen — ach, wie hatte ich bei ihren Reden gezittert, daß der arme Verwundete sie verstehen könnte — gab ich Benedikta den Befehl, in meinem Zimmer alles für ihn bereit zu machen. Sie ging und ich blieb neben ihm knieen, seine Stirn mit reinem Wasser abspülend und bang und verzweiflungsvoll auf ein Lebenszeichen wartend.

Allein diese Lippen blieben fest geschlossen und kreideweiß, und der dunkle, schmale Blutstreifen ließ sich nicht abwischen; sachte, aber unaufhaltsam rieselten die roten Tropfen und immer weiter verbreitete sich ihre Spur auf dem weißen Betttuche.

Wie ein Tiger im Käfig stolperte meine Tante im Hintergrunde auf und ab, immer dieselben Worte vor sich hinmurmelnd; mich aber ergriff nach und nach eine namenlose Angst, die festgeschlossenen Lider, über die ich mich beugte, möchten sich nie wieder öffnen und meine Hand könnte dieser Stirn das unauslöschliche Mal des Todes aufgedrückt haben.

Auf einmal sah ich Benedikta vorbeifliegen und von der Thür an laut und hastig rufen, wie wenn man jemand festhalten will — eine Sekunde später kam sie mit dem Doktor

zurück! Eine glückliche Fügung hatte ihn auf diesem abgelegenen Wege von einem Krankenbesuche heimkehren lassen, Benedikta hatte ihn vom Fenster aus erblickt und Zeit gehabt, ihn anzurufen. Eine Stunde darauf hatte er mit ihrer Hilfe den Kranken ins Bett gebracht, seine Stirn verbunden und wenigstens die Atmung, die nun leicht und regelmäßig war, wiederhergestellt; zur Besinnung war der Kranke nicht gekommen.

Mit einer Bestimmtheit, wie nur ein Fremder und ein Arzt sie meiner Tante gegenüber entwickeln konnte, hatte er sie, empört über ihre Aufführung, einfach sofort hinausgeschickt. Als er das Krankenzimmer verließ, stellte sie sich ihm neben mir im Flur in den Weg, that sehr beleidigt, versicherte wieder und wieder, daß sie sich weigere, den Verwundeten zu behalten, und schrie ihm von weitem entgegen: „Das will ich Ihnen gesagt haben, Doktor, ich thue gar nichts; mich geht die Geschichte nichts an; ich rühre keinen Finger."

„Um so angenehmer, meine Gnädige," erwiderte er barsch, „junge Hände gehen zarter mit einer Wunde um, und für jeden Kranken ist es eine Wohlthat, in ein hübsches Gesicht zu blicken."

Seither sind drei Tage vorüber, das Fieber läßt etwas nach, aber er redet immer noch irre.

Am häufigsten nennt er den Namen eines gewissen Jacques, an den er ganz fabelhafte Reden hält, in welchen oft so drollige Ausdrücke vorkommen, daß ich trotz aller Betrübnis lachen muß — lachen und weinen in einem Atem! Dann kehrt das einzige Wort, das er vor dem Zusammenbrechen ausgestoßen hatte, des öfteren wieder. Als Benedikta und ich hinausstürzten, lag er schon an der Erde, hatte aber das Bewußtsein noch nicht verloren, und als ich mit dem verzweiflungsvollen Rufe: „O Gott! O Gott! Mein Herr, was fehlt Ihnen?" bei ihm anlangte, hatte er sich auf dem einen Knie ein wenig aufgerichtet, und mit einem Ausdruck, der einem Lächeln so ähnlich sah, als es in dieser Lage denkbar ist, gesagt: „Das wäre also der Brahmine."

Dann stürzte er hin und wir trugen ihn weg. Seitdem kehrt sein Brahmine häufig wieder, und ich kann mir gar nicht denken, was er damit meint.

Wer der Mann eigentlich ist, dafür haben wir keinerlei Anhaltspunkte. Unser Doktor hat in den Wirtshäusern im Dorfe Umfrage gehalten, nirgends war ein Reisender, welcher seiner Beschreibung entsprochen hätte, eingekehrt oder gesehen

worden, und wir sind versucht, zu glauben, daß er auf diesem unseligen Wege aus dem Boden gewachsen ist.

Seine Kleidung ist durchaus elegant; sein kurzer Pelzrock mit wundervollem Rauchwerk gefüttert und sehr schön gearbeitet, die Hände sind weiß, und was der Verband vom Gesichte freiläßt, hat etwas Vornehmes.

In seinen Taschen fand sich nur ein kleines Notizbuch ohne Karten und sein Reisegepäck besteht aus einem eigentümlichen, juchtenledernen Sacke, den er auf dem Rücken trug und der verschlossen ist. Der Gedanke, das kleine Schloß aufzubrechen, ist mir sehr peinlich, und so hat der Arzt darein gewilligt, noch ein paar Tage zuzusehen, vielleicht, daß er uns bis dahin selbst den nötigen Aufschluß geben kann.

Benedikta stellt unaufhörlich ihre Vermutungen an.

„Vielleicht ist's ein Kolporteur," sagte sie vorhin, die wunderliche Gestalt seines Gepäckes betrachtend, „oder am Ende ein Photograph; es gibt solche, die nicht mehr bei sich tragen, als da hineingeht."

Ich für mein Teil glaube das nicht; Händen, Augenbrauen und Bart nach halte ich ihn für einen Herzog oder mindestens einen Grafen, einen Edelmann auf alle Fälle, und gebe mir die größte Mühe, sein Alter und seinen Namen zu erraten.

Ob er hübsch ist? Ich glaube kaum und es liegt mir jetzt auch gar nichts daran. Meine Gewissensbisse, Sorgen und Aengste lassen keinen andern Gedanken in mir aufkommen, auch Schlaf und Nahrung brauche ich nicht mehr, und der Doktor hat heute einen ganz roten Kopf gekriegt vor Aerger, daß er mich noch auf den Beinen fand.

Er hat dann seine ganze Macht aufgeboten und ich mußte zwangsweise ein wenig in den Hof gehen, um Luft zu schöpfen, die mir aber nichts weniger als gut bekam. Sobald ich im Freien war, wurde mir schwindlig, es flimmerte mir blau und grün vor den Augen, und ich bin eilends wieder an mein Krankenbett gegangen, von dem ich mich keinen Schritt mehr entfernen lasse, bis das Bewußtsein zurückgekehrt sein wird.

Ein Wort, das mir beweist, daß sein Verstand nicht gestört ist, und alle überstandene Qual wird nichts mehr zu bedeuten haben!

25. März.

Es ist geschehen — er hat gesprochen! Er ist gerettet — ach, ich möchte es in alle Welt hinausjubeln, mein Herz ist übervoll von Seligkeit!

Gestern abend wollte ich trotz meiner Schläfrigkeit die Nachtwache nicht abtreten, und um mir's behaglich zu machen und nicht in Kleidern zu stecken, in welchen man den Arm nicht in die Höhe heben kann und mit Falten und Fältchen an jeder Ecke hängen bleibt, war ich in das wenigst verwitterte der alten Seidenfähnchen, die ich vergangenen Monat aus unsern Kasten und Truhen ans Tageslicht gezogen hatte, geschlüpft.

In dem weiten, glatten, faltigen Rocke und dem kleinen Leibchen, das wie für mich gemacht zu sein schien, fühlte ich mich so wohlig, daß ich, mir selber unbegreiflich, mir nichts dir nichts in meinem Lehnstuhle eingeschlafen bin und zwar eingeschlafen, ohne vorher einzunicken oder dagegen anzukämpfen, und daß ich meinen Kranken also wohl zwei Stunden ganz und gar sich selbst überlassen habe.

Plötzlich wachte ich auf — die Lampe war heruntergebrannt, das Feuer am Erlöschen und jenes fröstelnde Gefühl der Einsamkeit und Traurigkeit, das offenbar vom Nachtwachen unzertrennlich ist, überlief mich.

Ich sah nach der Uhr; Gott sei Dank! Es fehlten noch ein paar Minuten an der Stunde, zu der ich ihm seine Medizin geben mußte, ich hatte also auch noch Zeit, für die Erwärmung des eiskalten Zimmers zu sorgen.

Während ich vor dem Kamin kniete und auf die noch glimmenden Kohlen, die ich mit dem Munde aus Leibeskräften anblies, mit beiden Händen einen mächtigen Holzklotz schob, vernahm ich auf einmal eine Stimme, die mit mir sprach. Mit einem gellenden Schreckensschrei fuhr ich in die Höhe und starrte um mich, ohne begreifen zu können, woher die Worte kamen, und ohne ihren Sinn zu verstehen.

Dann war mein nächster Gedanke an den Verwundeten und ich flog zu seinem Bett; freilich war er es, der mich gerufen hatte. Auf einen Ellbogen gestützt, das von der Binde nicht bedeckte Auge weit geöffnet und mit dem Ausdruck gespanntester Neugierde auf mich geheftet, sah er so verwundert drein, als ob er sich mit einemmal in eine andre Welt versetzt fühlte. Er wiederholte seine Frage nicht, sondern verharrte lange in seiner Stellung, mich vom Kopf bis zur Zehenspitze unverwandt ins Auge fassend, und erst als er an der Bewegung meiner Lippen erkannt haben mochte, daß ich, all meinen Mut zusammenfassend, eine Frage an ihn zu richten im Begriffe stand, kam er mir zuvor.

„Gnädige Frau," sagte er zögernd, wie wenn er erwartete, daß ich die Anrede ablehnen werde, „darf ich Sie bitten, mir zu sagen, wo ich bin?"

„Im Schloß Erlan bei Fond de Vieux, mein Herr," erwiderte ich mit etwas unsicherer Stimme.

„Gänzlich unbekannt," sagte er vor sich hin. „Und Sie sind die Schloßherrin?" fuhr er aufblickend fort.

„Halb und halb, mein Herr, ja."

„Und — entschuldigen Sie mein thörichtes Fragen, gnädige Frau, aber ich glaube, mein Verstand ist mir etwas abhanden gekommen — was mache ich eigentlich hier?"

„Ihre Genesung abwarten. Nach dem entsetzlichen Unfall, der Sie betroffen hat, wurden Sie hierher gebracht."

„Ach, ein Unfall?" bemerkte er, und wie ich schon die Lippen öffnete, um aus tiefstem Herzensgrunde zu rufen: „Ich beschwöre Sie, es wenigstens nicht für etwas andres zu halten," fuhr er mit derselben Kaltblütigkeit fort: „Würden Sie in Ihrer Liebenswürdigkeit so weit gehen, mir mitzuteilen, in welchem Jahre wir leben, gnädige Frau?"

Hätte ich nicht seinen vollkommen ruhigen Gesichtsausdruck vor Augen gehabt, so würde ich natürlich an einen erneuten Fieberanfall gedacht haben, allein er sprach in leichtem, gleichmütigem Konversationstone, und ganz mechanisch antwortete ich: „Im Jahre 1885."

„Wirklich?" sagte er halblaut, wie im Selbstgespräch. „Hätte nicht gedacht, daß die Mode so aussähe."

Dann fuhr er unvermittelt fort: „Könnte ich Papier und Feder bekommen? Ich möchte einen Freund, der in größter Sorge sein wird, beruhigen."

„Herrn Jacques?" fragte ich unwillkürlich.

„Allerdings! Ist er hier gewesen, gnädige Frau?"

„Nein, aber in Ihren Fieberphantasieen."

„Ach! Ich habe phantasiert! Hm — war wohl nicht sehr geeignet für junge Ohren?"

Ohne mich zu bedenken, schüttelte ich den Kopf.

„So? Nun, dann um so besser," sagte er. „Die Narrheit ist also offenbar vernünftiger als der Verstand. Wollen Sie die Güte haben, mir das Gewünschte zu verschaffen, gnädige Frau?"

„Alles, was Sie befehlen, soll zu Ihren Diensten stehen, aber morgen. Man schreibt nicht bei Nacht."

„Weshalb nicht, wenn man eine Lampe hat?"

Und dabei lächelte er über seine eignen Worte wie ein Kind.

„Weil der Arzt die größte Ruhe für nötig hält und mir niemals verzeihen würde, Ihnen so etwas gestattet zu haben," versetzte ich.

Seine Augenbraue zog sich kraus, wie bei einem Menschen, der keinen Widerspruch kennt und ertragen kann, und er streckte den Arm so rasch und kräftig aus, daß ich einen Schritt nach rückwärts machte. Er lächelte von neuem und sagte, leicht das Haupt neigend: „Keine Sorge, gnädige Frau! Aber entschuldigen Sie mich, daß ich Sie hier zu stehen veranlasse; ein Kranker hat es schwer, seine Ritterpflichten zu erfüllen."

Damit wies er mir mit der Hand einen Lehnstuhl an.

Ich war ganz verwirrt und verlegen. Dieser Mann, der aus langer Bewußtlosigkeit mit starken Schmerzen in fremder Umgebung erwachte und nun mit diesem halb spöttischen Tone über alles mögliche sprach, ohne auch nur mit einer Silbe zu fragen, was für ein Unfall ihn auf das Krankenlager geworfen habe, war mir höchst befremdlich, und nichts von dem, was ich mir ausgemalt hatte, wollte eintreffen.

Ohne mich zu setzen, hatte ich die Hand auf die Lehne des mir angewiesenen Stuhles gelegt und stand wortlos, unfähig, meine Gedanken zu sammeln, vor diesem seltsamen Individuum. Draußen schlug die Turmuhr und dabei kam mir die Medizin wieder in den Sinn.

„Das müssen Sie trinken!" sagte ich, das auf dem Tische bereitstehende Glas zur Hand nehmend.

Er wies mich mit einer nicht mißzuverstehenden Gebärde von sich, und äußerst hilflos wiederholte ich in flehendem Tone: „Das müssen Sie trinken, mein Herr, ich bitte Sie darum. Es ist ein Schlafmittel."

„Ich weiß es, ich weiß es!" murmelte er zwischen den Zähnen. „Das steht auch in dem Stück."

Er trank, ohne ein Wort weiter zu äußern; nur als Benedikta, die ich gezwungen hatte, sich ein wenig niederzulegen, sachte wieder eintrat, bemerkte er: „Und da kommt der alte Franz!"

Mit einem leise geflüsterten: „Danke!" ließ er den Kopf in die Kissen sinken und zehn Minuten darauf schlief er und hat fortgeschlafen, bis der Arzt kam, der gegenwärtig noch bei ihm ist.

* * *

Der Doktor ist zufrieden, wenigstens bis zu einem gewissen Grad, und hält eine Verletzung des Gehirns für ausgeschlossen.

Dagegen setzt ihn der Charakter unsres Pfleglings, dieses wunderlichen Kranken, offenbar ebenso sehr in Erstaunen wie mich, und als er vorhin aus seinem Zimmer trat, hat er sich eifrig die Stirn abgetrocknet.

„Was für ein rebellischer Schlingel! Mein armes Kind!“ sagte er zu mir. „Weshalb hat er nicht noch vier Wochen bewußtlos bleiben können. Jetzt ist gar nicht mehr mit ihm auszukommen! Von Aufstehen und Davonlaufen redet er.“

Soviel ich gehört, hat er sich, als der Doktor diesen Morgen bei ihm eintrat, ohne von seinem Verbande im geringsten Notiz zu nehmen, aufrecht hingesetzt und ihm in kurzen, aber artigen Worten für seine Mühe gedankt.

„Die Zeit ist schlecht gewählt, um die Wissenschaft auf Bergpfaden wandeln zu lassen,“ hat er gesagt, „und ich bitte Sie, mir zu verzeihen, daß ich wider Willen Ihnen Ungelegenheiten gemacht habe.“

Dann hat er wieder angefangen, Fragen zu stellen, und zwar so ziemlich die nämlichen, die er heute nacht an mich gerichtet hat, was nicht sehr für die Klarheit meiner Antworten spricht, und das alles geschah so hastig und rasch, daß dem Doktor, wie er mir erzählt hat, vom Zuhören der Atem ausging.

Nachdem er über die geographische Lage, die ihm offenbar große Sorgen gemacht hat, so weit aufgeklärt war, soll er sich aufs lebhafteste und eingehendste nach seinem eignen Zustande erkundigt haben.

„Ich spüre da eine Kugel,“ hat er, auf sein Knie deutend, gesagt. „Was hat das zu bedeuten? Sie haben mir doch nicht meuchlings das Bein abgeschnitten, ohne mich davon in Kenntnis zu setzen? Und hier? Bin ich etwa trepaniert worden?“

Der Doktor that sein möglichstes, um ihn zu beruhigen, aber er gehört nicht zu den Kranken, die sich mit leeren Worten abspeisen lassen; er rückt dem Wie und Warum der Dinge auf den Leib und hat nicht nachgelassen, bis man ihm seine Verletzungen anatomisch erklärt und bezeichnet hatte. Darauf verlangte er einen Spiegel und der Doktor reichte ihm den aus seinem kleinen chirurgischen Etui.

„Nette Wirtschaft,“ hat er vor sich hingemurmelt. „Mir das einzig Leidliche, was ich im Gesichte habe, verpfuschen! Na, wenn der große Pyrrhus sich einen Ziegelstein auf dem

Kopfe gefallen lassen mußte, so kann ich ja auch an einem Flaschenhalse draufgehen."

„Von Draufgehen ist vorderhand überhaupt nicht die Rede," bemerkte der Doktor.

„Hab's auch keineswegs im Sinn," erwiderte der Patient. „Heute morgen ist mir noch etwas flau zu Mute, aber sei's um eine Woche, so wird meine Wirtin von der Last eines landfremden Kranken erlöst sein. Melden Sie ihr das, Doktor, ich bitte Sie."

Der Arzt nickte, ohne zu antworten, mit dem Kopfe und seine Gebärde mag ziemlich deutlich gesagt haben: „Immer zu, mein junger Freund, Sie reden da großen Unsinn, aber ich will Ihnen nicht widersprechen," denn der Kranke gewann plötzlich die Ueberzeugung, daß dies väterlich wohlwollende Kopfnicken nur ein frommer Betrug oder ein kleines Beruhigungsmittel sei, und daß hinter den dichten weißen Augenbrauen vermutlich ganz andre Ansichten vorhanden seien.

Er stellte den Doktor sofort darüber zur Rede und forderte so gebieterisch, Tag und Stunde seiner Wiederherstellung zu erfahren, wobei er ärgerlich versicherte, daß ein Mann in seinem Alter sich nicht wie ein Kind in Schlaf lullen lasse, daß der Arzt notgedrungen eine Frist ansetzen mußte, die er vorläufig auf einen Monat bemaß, sich im stillen den zweiten vorbehaltend.

Sein Wutausbruch muß sehenswert gewesen sein.

„Einen Monat, Doktor!" soll er gerufen haben. „Einen Monat! Vier Wochen wollen Sie mich hier behalten? Nun, das schlagen Sie sich nur ja aus dem Sinn. Ich habe mir für diesen Frühling einen andern Schlachtplan zurecht gemacht und gedenke nicht, in behaglicher Stille die Neubildung meiner Knochenmasse mit anzusehen, das können Sie mir glauben. Uebrigens kann diese Zusammenleimerei an jedem beliebigen Orte so gut geschehen wie hier, sollte ich meinen. Einen Monat! In einem Monat will ich unter indischem Himmel auf einer Palmenmatte liegen und mir von sechs Sklaven Wind fächeln lassen."

„Da fahren Sie wohl per Elektricität oder Luftschiff hinüber?" fragte der Doktor lachend. „Aber abgesehen davon, wollen wir ein bißchen vernünftig reden. Es kann Ihnen doch kaum wünschenswert sein, Ihr Lebtag ein Krüppel zu bleiben, nur weil Sie nicht die Geduld hatten, sich eine Weile pflegen zu lassen?"

„Entschieden nicht, denn ich mache von meinen Beinen mehr Gebrauch, als andre Menschen sich träumen lassen, aber mit der Kapsel, in die Sie mich eingeschmiedet haben, ist es doch ganz einerlei, ob ich im Bett oder im Eisenbahnwagen liege, das Bein ist ja vollkommen unbeweglich."

„Wenn Sie auf den Wolken fahren, o ja."

„Braucht es gar nicht," entgegnete er lebhaft. „Sie unterschätzen die Schlafwagen. So wild Ihr Felsennest auch sein mag, ein Dutzend Menschen, die mich für Geld und gute Worte zur nächsten Bahnstation tragen, wird schon aufzutreiben sein. Von dort erreiche ich ganz bequem das Meer und lasse mich auf demselben Wege, wie man die schweren Frachtstücke an Bord befördert, aufs Schiff rollen, wo ich dann vollauf Muße habe, mich gesund zu langweilen."

„Steht Leben oder Tod auf dem Spiele, wenn Sie nicht reisen?" fragte der Arzt.

„Nein, ganz einfach mein Vergnügen."

Daraufhin hat der Doktor ohne ein Wort seinen Hut ergriffen und den schweren Mantel, den er zum Trocknen aufgehängt hatte, von der Stuhllehne genommen. Als der Patient erkannte, daß sein Gegner sich zum Aufbruch anschickte, fuhr er so wütend auf, daß unser wackerer Doktor, einen Fieberanfall fürchtend, eilig wieder an sein Bett trat.

„Ich möchte wohl wissen, wer mich hindern sollte, meinen Willen durchzusetzen?" sagte der Fremde, sich immer mehr erhitzend.

„Ich, mein Herr!" hat der Doktor geantwortet, indem er den Hut aus der Hand legte und sich ganz ruhig wieder setzte. „Wir wollen unsern Standpunkt ein für allemal feststellen, und da Sie nicht als Kind behandelt sein wollen, werde ich Ihnen reinen Wein einschenken. Erstens einmal genehmigen Sie die Versicherung, daß mir an Ihrer werten Person und Ihrem Knie durchaus nichts gelegen ist, und daß ich in jedem andern Falle einen Menschen, der persönlich keinen Wert auf heile Glieder legt, nach seinem Belieben zu Grunde gehen ließe, ohne den kleinen Finger zu rühren oder eine Miene zu verziehen. Augenblicklich aber bin ich Ihr Arzt, und dieser Umstand ändert die Sachlage vollständig. Haben Sie gedient, mein Herr? Wahrscheinlich, jedenfalls aber werden Sie einen Begriff davon haben, was Soldat sein heißt und was ein Heer stark macht. Man stellt einen Mann auf seinen Posten mit dem Befehl, keine lebende Seele vorüber zu lassen.

Weshalb? Wozu? In wessen Namen? Das alles weiß er nicht, aber kraft des Befehles wird er das Bajonnett fällen, ob Freund oder Feind ihm nahe kommt. Unsereiner ist im selben Falle. Ich sehe Sie irgend einen Weg einschlagen, ich kenne Sie nicht, Sie gehen mich nichts an, ich werde Ihnen keinen Kieselstein in den Weg legen, noch wegräumen. Da kommt ein Sturz, eine Verwundung, irgend ein Uebel, das Sie zu Boden wirft, und von diesem Augenblick an gehören Sie zu mir, ich kehre um, ich hebe Sie auf, ich lade Sie auf meine Schultern und bin verantwortlich für Sie, wie der Soldat für das Thor, das er bewacht. Möglicherweise sind Sie mir unangenehm, ich leiste Ihnen widerwillig Dienste, ich hasse in Ihnen einen persönlichen Feind, einerlei: Krankheit und Tod rüsten zum Angriff, meine Pflicht ist's, Wache zu halten und ihre Pläne zu stören. Ohne Sie zu kennen, ohne von irgend jemand zu Ihrem Hüter berufen zu sein, fühle ich mich verantwortlich für Sie, eben weil Sie verwundet sind und weil kein andrer zur Stelle ist, um Ihre Heilung zu übernehmen. Bei jedem Versuch, diese Schwelle zu überschreiten, treffen Sie mich mit gefällter Pike; nun sind Sie gewarnt, mein Herr!"

„Doktor!" hat der junge Mann ihm die Hand hinstreckend erwidert, „verzeihen Sie mir! Ich bin Ihr Gefangener auf Ehrenwort! Sie dürfen meine Unart nicht mit gereizter Krankenstimmung entschuldigen; so wie vorhin bin ich ungefähr zu jeder Zeit, aber so eigensinnig ich sein mag, wenn man mich fest anfaßt und am rechten Fleck, gebe ich nach!"

„Na, so was muß man nur wissen!" versetzte der Doktor gutmütig und ließ seinen stürmischen Kranken allein in Gesellschaft der Schreibmaterialien, die er glücklich erlangt hat.

Wir sind nun auch einigermaßen über die Persönlichkeit unsers Gastes aufgeklärt und wissen annähernd, wer er ist.

Sein Name ist Peter Graf Civreuse, und sein Beruf, meinte der Doktor, sei, soweit man berechtigt ist, nach dem ersten Eindruck zu urteilen, Dummheiten zu machen. Im übrigen ein gebildeter, gut aussehender Mann — darin ist der Doktor ganz meiner Ansicht — und offenbar ein ganz eigenartiger Charakter.

Unser Doktor hat ihm die Namen der Tante und den meinigen gleichfalls genannt, und so sind wir einander nun in aller Form Rechtens vorgestellt; die wirkliche Ursache des Unfalls hat er ihm aus Furcht vor seinem reizbaren Temperament

noch verschwiegen, was mir unaussprechlich lieb und tröstlich ist. Meine Scheu vor dem Fremden steigert sich mit jeder Stunde, und ich kann mir nicht denken, wie ich einer Auseinandersetzung mit ihm über diesen Punkt die Stirn bieten soll.

Benedikta, die soeben das Zimmer in Ordnung gebracht hat, sagt mir, daß er noch schreibt, und so überlasse ich ihn der Unterhaltung mit seinem Jacques und warte mit Furcht und Zittern ab, wie alles werden soll und wie ich von diesem schroffen, so gar nicht entgegenkommenden Manne je Vergebung erlangen soll.

* * *

Graf Civreuse an Jacques von Colonges:

„Nicht wahr, Du hast mich für tot gehalten, alter Freund? Schäme Dich Deines Irrtums nicht! Ich habe es selber ein paar Tage geglaubt.

„Wie viele Stunden ich begraben gewesen bin, weiß ich nicht, wo ich war, ebensowenig, vermutlich da, wo andre Menschen auch hinkommen, wenn sie ihr Bewußtsein verloren haben, aber es schien mir sehr tief unter der Erde zu sein, und diese lastete so schwer auf mir, daß ich mit dem bißchen Willenskraft, das mir noch geblieben war, unaufhörlich versuchte, ob ein tüchtiger Ruck mit der Schulter nicht die vier Bretter meines Sarges sprengen könnte. Wenn man einmal so weit ist, hat man die letzte Reise jedenfalls zur Hälfte zurückgelegt und ist an der Grenze von zwei Welten angelangt, an einem Punkte, wo ein Nichts, ein Hauch genügt, die Wagschale nach der einen oder nach der andern Seite zu neigen.

„Glücklicherweise kippte sie mit mir nach der guten Seite um — menschlich gesprochen heißt das — und ich bin eines schönen Abends, etwas zerquetscht und zerschunden von meinem Falle, aufgewacht, was bei der Höhe, von der ich herunter geflogen bin, nicht zu verwundern ist, und fand mein Knie in ein weißes Holzfutteral eingeschachtelt und meinen Kopf kunstgerecht verbunden.

„Auf einer Turmuhr schlug es Mitternacht, das war der erste Ton, den ich wieder vernahm; die Stunde war also für eine Rückkehr aus dem Jenseits äußerst passend und sinnig gewählt.

„Soviel ich mich erinnern kann, sagte ich mir, ist es in der Welt der Brauch, daß diese kleinen Maschinen nie

mehr als zwölf Schläge thun; wenn diese sich auch damit begnügt, so werde ich ja wohl lebendig und auf meinem früheren Planeten sein.

„Die Uhr betrug sich vorschriftsmäßig, und sehr beruhigt darüber, daß ich mein altes Ich wieder gefunden hatte, schlug ich die Augen auf, um zu erfahren, wo ich mich befände.

„Kennst Du ‚Die Fee' von Octave Feuillet? Hast Du das geistreiche kleine Stück, das überall in der Welt gegeben wird, je gesehen? Gut! Ich erwachte also an diesem Abend, es war, soviel ich weiß, gestern, im ersten Akt der ‚Fee' und habe die betreffende Szene mit Fräulein von Athol in höchsteigner Person gespielt. Glaube ja nicht, daß das ein Scherz sein soll, und höre mich an.

„Das erste, womit ein Kranker sich beschäftigt, ist sein Bett. Das meinige hat gewundene Säulen, einen Betthimmel, der mit Gobelins im Stil Ludwig XIII., vielleicht auch XIV., ich will das nicht beschwören, behangen ist, und eine Decke von alter Seide, die wir auch Bettumhang nennen können, wenn Du nichts dagegen hast. Der Raum, in dem ich mich befinde, ist sehr groß, zwei gelbliche Kerzen in nicht endenwollenden hohen Leuchtern erhellen ihn schwach, die Wände sind mit Eichenholz getäfelt, und wenn man etwas Phantasie hat, so entdeckt man ganz hoch oben in der Dunkelheit eine Balkendecke, an der hin und wieder ein Streifchen Gold sichtbar ist.

„An den Wänden stehen steife, geradlehnige Sofas, die einem vom bloßen Ansehen Rückenschmerzen machen, eine Sammlung von ganz gleichen Betstühlen, wie zur Messe in Reih und Glied gestellt, füllt eine Ecke aus; auf dem Boden keine Spur von einem Teppich.

„Endlich vor dem Kamin ein Lehnstuhl — Du hast Dir wohl gedacht, daß ich den Lehnstuhl bis zum Ende aufspare? — und in dem Lehnstuhle eine zierliche, schlanke, blonde Dame in einem rosa Atlaskleid mit langer Schnebbe, kerzengerade dasitzend und fest schlafend. Ihr Kleid ist zweihundert Jahre alt, ihr Gesicht achtzehn: wie das zusammenreimen? ... Ich arbeite so lange an der Lösung dieses Rätsels, bis die kleine Dame urplötzlich ohne alle Vorbereitung aufwacht.

„Sie wirft einen schuldbewußten Blick auf mein Bett, wie ein Schulmädchen, das sich vor einer schlechten Note fürchtet; da sie aber in dem Halbdunkel nicht erkennen kann, ob mein Auge offen oder geschlossen ist, so nimmt sie ver-

mutlich an, ich schlafe wie ein Murmeltier, und wendet, nach dieser Seite hin beruhigt, ihre Sorge als pflichtgetreue Vestalin dem Feuer zu. Sie beugt sich nieder, stöbert in der Asche umher, bläst mit beiden Backen in die Glut, daß ihr die Kohlenstäubchen ins Haar fliegen, und faßt dann mit großem Kraftaufwand einen Holzklotz, so etwa den vierten Teil einer mittelgroßen Eiche, und schiebt ihn rasch in den Kamin.

„Sie bewegt sich; sie lebt. Mit meiner Vermutung, daß ich es hier mit einer verzauberten oder versteinerten Schloßfrau zu thun hätte, ist es folglich nichts, und ich erkenne jetzt, daß ich in dem bretannischen Schlosse bin, wo Johanna von Athol ihre frommen Hexenkünste treibt und durch den Zauber des Urgroßmuttergewandes und ihre altväterische Redeweise den ungläubigen Komminges bekehrt und behext. Sie hat nur in meinem Falle den Puder weggelassen, und ihre Haarfarbe stimmt nicht ganz zu dem Kostüm.

„So sanft als möglich, rufe ich — sie stößt einen Schrei aus und fährt in die Höhe. Mein Erwachen steht offenbar nicht in der Rolle, oder sie hat ihr Stichwort vergessen und ist nun in großer Not. Sie tritt jedoch näher und wir plaudern eine Weile, wobei wir uns in lauter Mißverständnissen bewegen: sie will mich absichtlich irreleiten, ich will ihr zeigen, daß ich ihr Spiel durchschaue. Schließlich entledigt sie sich meiner, wie man es in solchen Fällen zu thun pflegt, durch einen Schlaftrunk, der aber seine Schuldigkeit nicht so rasch thut, daß ich nicht noch die dritte Person in der Komödie hereinkommen sehen könnte, eine alte graue Duenna, runzelig und eingeschrumpft wie ein Apfel vom vorigen Jahre, mit kleinen, klugen Augen, die einen Menschen durch und durch zu sehen scheinen — jedenfalls wird sie die Rolle des alten Franz vorzüglich ausfüllen. Damit fällt der Vorhang, und ich erwache erst am andern Morgen wieder. Die Szene ist unverändert, nur steht statt der rosa Dame ein geistvoller, eigensinniger Doktor vor mir, der mir meinen Fall kurz und bündig erklärt und mir beim ersten Versuch zur Rebellion so gründlich den Kopf wäscht, daß ich noch etwas verblüfft darüber bin.

„Wenn Du die Sache genau wissen willst, so erfahre, daß ich ein Loch im Kopfe und ein zerschmettertes Knie habe. Hast Du eine Ahnung gehabt, daß diese Dinge so zerbrechlich sind? Ich nicht im geringsten, und ich werde meinen Körper von nun an mit zarter Rücksicht, Ehrfurcht und Sanftmut behandeln.

„Daß zwischen Schienbein und Schenkelknochen eine solche Entfremdung entstehen kann, ist eigentlich unbegreiflich! Hier ein paar Knochensplitter, dort ein Bruch und in der Mitte eine aus den Angeln gehobene Kniescheibe, die wie ein närrisch gewordener Kompaß, der seinen Pol verloren hat, nicht mehr weiß, wo sie hingehört! Was meinen Hirnkasten betrifft, so ist das Stirnbein lädiert, man stellt mir jedoch innerhalb weniger Tage eine dauernde, vollständige Heilung in Aussicht.

„Du siehst, ich suche gute Miene zum bösen Spiele zu machen, in Wahrheit aber bin ich rasend, so rasend, wie nur je in meinen besten Momenten, und der Gedanke an die Mission, die Dich für Monate bei Deinem Onkel festhält, macht mich vollends toll. Wochenlang regungslos daliegen, und Du nicht da, um mir standzuhalten! Kannst Du Dir mich vorstellen unter sechs Fuß hohem Schnee mit meiner kleinen rosa Dame als einzige Stütze? Ich habe ja ganz vergessen, zu sagen, daß wir wie die Wintersaat unter einer dichten Schneedecke gebettet ruhen, und es also nur an uns liegt, Halme zu treiben; mein Doktor braucht abwechselnd Siebenmeilenstiefel und norwegische Eisschuhe, um zu mir zu gelangen.

„Nun fragst Du nach der Ursache all dieses Unheils und fragst auch: Wie zum Henker bist Du in das Unglücksnest geraten?

„Die Geschichte ist die: Erinnerst Du Dich vielleicht, daß ich den Einfall hatte, mir am Anblicke einer richtigen Winterlandschaft mit obligatem Schnee und Eis den Blick zu schärfen für die Schönheit des Südens und mir den Gegensatz recht deutlich zu machen, ungefähr wie ein Feinschmecker sich durch morgendliches Fasten und einen Spaziergang in schneidendem Ostwinde den Appetit für ein Diner schärft?

„Zu dem Zwecke hatte ich in einem kleinen Dorfe, dessen Name Dir nichts sagen würde, weil Du ihn so wenig kennst, wie ich ihn gestern gekannt habe, Halt gemacht und war von hier, den Rucksack auf den Schultern, zu Fuß in die Berge gewandert.

„Ich hatte mich nach dem Wege erkundigt und wußte, daß ich, geradeaus gehend, zu einem prachtvollen Aussichtspunkte gelangen würde; ein Tannenwald, ein Blick ins Thal und vielleicht ein altes Schloß sollten nacheinander auf der Bildfläche erscheinen.

„Nach einem halben Kilometer befand ich mich in voll-

kommener Einsamkeit, und wenn Du nicht zufällig auch einmal um diese Jahreszeit allein im Lande umhergestreift bist, so kannst Du Dir keinen Begriff von dieser Einsamkeit machen, die so ganz anders ist als die sommerliche. Wohin man den Fuß setzt, keine Spur eines andern Gehwerkzeuges, kein Schrei irgend eines Tieres, nicht einmal mehr die Abwechslung von rotem und weißem Klee oder gelbem Stroh, überall ein gleichmäßiges, leuchtendes Weiß, das in der ersten halben Stunde entzückt, in der zweiten ermüdet und schließlich Augenschmerzen macht. Keinerlei Terrainhindernisse mehr, kein Graben, keine Böschung, alles gleichförmig und eben, das Ideal demokratischer Gleichheitsapostel.

„Von Zeit zu Zeit läßt sich eine Schar von Raben mit dem frechen, selbstbewußten Geschrei der einzig am Leben Gebliebenen auf das Schneefeld nieder. Jetzt gehört ihnen die Welt, das wissen die Herrschaften sehr genau. An Büschen und Sträuchern hängt der Schnee und kleine Tropfen Reif. Ein drei Monate alter Tau, der noch ein paar Wochen Zeit haben wird, sich zu verflüchtigen, und dazu ein Nordwind, der einen förmlich entzweischneidet.

„Trotzdem führt jeder Weg schließlich doch zu seinem Ziele, und ich hatte nacheinander den schönen Blick ins Thal genossen, den Wald und die Aussicht gefunden, und nun tauchte auch das Schloß vor meinen Augen auf. Eine eingehende Beschreibung desselben erlasse ich Dir vorderhand, da ich es ziemlich unvollständig studiert habe, wie Du sofort hören wirst, und da dies Schloß und ich nun notgedrungen nähere Bekanntschaft machen werden.

„Ein Flügel desselben liegt nach der Landstraße; vor diesem stand ich still und war in voller Harmlosigkeit beschäftigt, einen Stein vom Schnee zu befreien, um mich darauf zu setzen. Ich wollte mir alles mit Muße ansehen, denn das wilde, melancholische, kühne Bild fesselte mich ungemein.

„Eine eigentümliche Neugier ergriff mich; es war mir, als ob hinter diesen altersgrauen Mauern etwas Besondres, Unerwartetes stecken müsse, und ein Verlangen, hineinzudringen, packte mich mit plötzlichem Ungestüm. Du kennst mich ja — alles Verschlossene und unerreichbar Scheinende hat mich von jeher angezogen, und ich könnte mich nicht entsinnen, als Junge je von einem niederen Ast einen Apfel stibitzt zu haben — von den hohen will ich das weniger behaupten.

„Als ich so dastand, stieg plötzlich die Erinnerung an unser

letztes Gespräch lebhaft vor mir auf. Du hast doch nicht vergessen, wie wir neulich abends von meiner Reise sprachen und wie Du mir Vernunft gepredigt hast? ‚Bin ich einmal in Indien,‘ hatte ich gesagt, ‚so will ich alles sehen, und besonders das, was man dem Auge des Europäers entziehen will. Ich will in die innersten Beziehungen der Familie eindringen, ich will all' ihre Ceremonien, all' ihre drolligen oder feierlichen Bräuche kennen lernen, und wenn ich zwanzigerlei Masken anlegen müßte, um in die Geheimnisse ihrer Gottesverehrung einzuschleichen, zu Brahmas Füßen durchzudringen und ihn nach dem Gesetze anzubeten — ich will es.‘ Weise und vernünftig wie immer bemerktest Du darauf: ‚Nimm Dich in acht! Ein jeder hütet sein Geheimnis und die Unverletzlichkeit des häuslichen Herdes mit Eifersucht, keiner aber so sehr wie der Orientale, und Du könntest das Vergnügen, Deine Schuhsohle irgendwohin zu setzen, wo noch kein europäischer Stiefel gestanden hat, teuer bezahlen müssen.‘

„‚Und wer sollte diesen Tribut fordern?‘ fragte ich Dich lachend. ‚Meinst Du, daß der Gott sich meinetwegen in Unkosten setzen und seine achtzehn Beine rühren werde, um von seinem Piedestal herabzusteigen?‘

„‚Er schwerlich,‘ erwidertest Du, ‚aber seine Getreuen werden ohne Bedenken einschreiten, und wenn Du den heiligen Bannkreis vermessen überschreitest, so ist es höchst wahrscheinlich, daß der Faustschlag eines zürnenden Brahminen Dich mahnt, Grenzen zu achten.‘

„Weshalb dachte ich in dem Augenblicke an dies alles? Vielleicht, weil ich bei mir überlegte, ob die Empfindlichkeit der Franzosen ebenso schnell wachgerufen sei, wie die der Inder, oder vielleicht, weil ich mir im stillen bewußt war, schon die Höhe der Mauer mit den Augen gemessen und eine Stelle gesucht zu haben, in die ich möglicherweise den Fuß setzen könnte — genug, ich dachte daran, und im nämlichen Augenblicke machte mich das Gekrach einer zerbrochenen Fensterscheibe aufblicken, und ehe ich Zeit gehabt hatte, o weh! zu rufen, traf mich ein Wurfgeschoß, dessen eigentliche Natur ich noch nicht ergründet habe, das aber von sicherer Hand geschleudert war, an die Stirn.

„Der Schlag war so ungeheuer stark, daß ich ins Schwanken geriet, mit beiden Füßen in dem Gerölle ausglitschte und mit voller Gewalt, ohne meinen Fall irgendwie aufhalten zu können, auf die Kniee stürzte und leider so ungeschickt, daß all das Ungemach, das ich Dir gemeldet habe, daraus entstanden ist.

„Kann man Zudringlichkeit der Menschen gründlicher von sich abwehren und konnte Deine Weisheit nachdrücklicher bestätigt werden, als durch dieses Zermalmen meiner neugierigen Begehrlichkeit, solange sie noch im Ei steckt, und diesen Faustschlag, den mir Dein Brahmine schon für die ungeborene Sünde versetzt?

„Irgend jemand kam sehr aufgeregt und mit lautem Jammerschrei herbeigelaufen, aber ich hätte darauf geschworen, daß gleichzeitig ein undurchdringlicher Nebel vom Boden aufstieg; denn ich konnte schon nichts mehr unterscheiden und muß fast augenblicklich das Bewußtsein verloren haben.

„Von dem, was zuerst mit mir geschah, weiß ich gar nichts, und mein todähnlicher Schlaf scheint vier volle Tage gedauert zu haben.

„Ueber den Urheber meiner Wunde und das Werkzeug der grausen That ist meine Umgebung so zurückhaltend, daß ich immer noch auf leere Vermutungen angewiesen bin; sobald ich aber meine rosa Dame oder die Alte mit den durchbohrenden Augen wieder erwische, werde ich meine Nachforschungen mit Eifer betreiben.

„Einstweilen kenne ich wenigstens den Namen der Burg: Schloß Erlan bei Fond de Vieux, damit hast Du zugleich meine Briefadresse.

„Der Briefträger kommt nämlich wirklich zuweilen hierher, vorausgesetzt natürlich, daß ihm das Briefpaket für das benachbarte Dorf groß genug erscheint, oder daß ihm ein Krämer oder Metzger einen Auftrag erteilt, der die Bergfahrt lohnt.

„Zwei Frauen hausen mutterseelenallein hier: Fräulein von Dorn und Fräulein von Erlan, Tante und Nichte. Meine dem Doktor geäußerten Befürchtungen, daß ich den Damen in jeder Hinsicht schwere Opfer auferlegen werde, wurden von dem wackeren Manne mit so ehrlicher Miene beseitigt, daß ich wohl oder übel meine Skrupel vergessen und mir die Gutthaten dieser Freistätte gefallen lassen muß.

„Habe ich Dir übrigens gesagt, daß dieser Doktor von einem Monat in unveränderter Lage spricht, eine Redensart, die im Munde eines Arztes jedenfalls zwei Monate zu bedeuten hat? Zwei Monate daliegen wie ein Stück Holz!

„Ich knirsche und stöhne bei dem Gedanken, und wenn ich mir überlege, daß meine ganze Schuld in einer zehn Minuten dauernden, vollkommen platonischen Betrachtung einer alten Mauer besteht, einer Betrachtung, über die auch ein

Cherubin nicht zu erröten hätte, und daß ich dafür wochenlang zwischen drei Frauenzimmern verdummen soll, anstatt in indischen Dschungeln den Tiger zu jagen, so bin ich versucht, mit dem halbgeborstenen Kopfe vollends gegen die Wand zu rennen!

„‚Du hast die Grille gehabt, in das Schloß hineinzukommen; jetzt bist Du drin, was ist da zu klagen?‘ wirst Du mir entgegenhalten.

„Ja, mein Lieber, weil ich drin bin, will ich jetzt heraus! Ich habe gesehen, was hinter diesen Mauern steckt, und kann Dir versichern, daß auch ein Greis von achtzig Jahren die Sache nicht sehr amüsant fände.

„Aber still jetzt, Jacques, man pocht an die Thür und zwar sachte und leise; es muß ein niedlicher Finger sein. Steck Dich hinter den Bettvorhang, alter Freund, es soll Dir nichts entgehen, sei ganz ruhig!“

26. März.

Nachdem der Doktor weggegangen war, wollte ich Herrn von Civreuse erst nach Herzenslust schreiben lassen und habe so lange gezögert, sein Zimmer zu betreten, daß ich zuguterletzt nicht mehr wußte, wie ich's überhaupt anfangen sollte, hineinzugehen. Anklopfen, eintreten und mich an meinen alten Platz setzen, das hieß, ihn zu einem Gespräche mit mir zwingen, und andrerseits konnte es ihm auf die Dauer, falls er irgend einen Wunsch hatte, sehr unangenehm sein, so im Stiche gelassen zu werden.

Am liebsten hätte ich Benedikta geschickt, aber die Tante, welche sich anstellt, als ob sie von der Anwesenheit des Verwundeten keine Ahnung hätte, bürdet ihr seit ein paar Tagen ein ganz ungebührliches Maß von Arbeit auf und hatte sie unter dem Vorwande, daß die Vorhänge ausgebürstet werden müssen, in ihr Zimmer eingesperrt.

Endlich hatte ich einen glücklichen Einfall. Ich rief meinen Hund, machte ihm sanft und eindringlich klar, was ich von ihm haben wollte und wohin er das Blatt Papier, das ich an seinem Halsbande befestigte, tragen müsse; dann klopfte ich leise an die Thür, versteckte mich hinter derselben und ließ ihn hinein.

Auf den Zettel hatte ich geschrieben: „Herr von Civreuse wird gebeten, zu sagen, ob er allein sein will, oder irgend etwas nötig hat. Der Hund wird auf Antwort warten und sie zurückbringen. Man braucht nur: Geh! zu ihm zu sagen.“

Nach ein paar Sekunden schon hörte ich, wie „Einer“ an der Thür scharrte, und fand an seinem Halsbande mein eignes Billet, auf dessen Rückseite die Antwort stand: „Herr von Civreuse wagt nur mit Beschämung einzugestehen, daß er vor Hunger und Durst fast vergeht. Der treue Bote hat, als er sich aufgerichtet, um seinen Hals herzustrecken, leider das Tischchen mitsamt dem Tintenzeuge umgeworfen, und Herr von Civreuse bedauert sehr, nicht im stande zu sein, den Schaden selbst wieder gut zu machen.“

Daraufhin bin ich natürlich eilends hineingegangen, habe im Handumdrehen das Möbel wieder auf die Beine gebracht und die Tinte abgewischt, so gut es gehen wollte. Herr von Civreuse sagte dabei in fragendem Tone: „Fräulein von Dorn? ... Fräulein von Erlan?“

„Fräulein von Erlan,“ erwiderte ich hastig, denn ich war äußerst wenig erbaut von dieser Verwechslung.

„Ich bitte um Entschuldigung,“ hat er gesagt. „Es gibt Tanten jeden Alters.“

Als ich dann das Tuch auf den Boden warf und mit der Fußspitze die Flecken wegrieb, brachte er eine lange Entschuldigung über dieses Mißgeschick vor, ich versicherte ihm aber, daß mir Flecken, solange sie sich nicht an meiner Person befänden, im höchsten Grade gleichgültig seien, was auch ganz wahr ist.

Dann habe ich ihn gefragt, ob er in Bezug auf seine Mahlzeit irgend einen besondern Wunsch habe, wobei ich jedoch einfließen ließ, daß die Speisekammer in Erlan ländlich bestellt sei, und er hat mir erwidert, daß er, nachdem er sich auf eine Reise vorbereitet, während welcher er durchaus nicht alle Tage etwas zu essen gekriegt haben würde, sich glücklich schätze, wenn er überhaupt ein Mittagbrot bekomme, und sich um den Speisezettel wenig kümmere.

Für eine Viertelstunde gelang es mir, Benedikta den Klauen der Tante zu entreißen, und nachdem sie wieder fort war, habe ich alles vollends fertig gemacht, Wein eingegossen, Brot aufgeschnitten und so weiter. Während Herr von Civreuse mit einem wirklich erfreulichen Appetit aß, richtete er wieder mehrere Fragen an mich, alles in dem kühlen, gleichgültigen Tone, der mich nicht nur frösteln macht, sondern auch die Wirkung zu haben scheint, daß ich ganz verkehrte Antworten gebe; denn von Zeit zu Zeit warf er mir einen Blick zu, als ob ich eine unerhörte Dummheit gesagt hätte. So bald als möglich ging ich daran, ihm Kaffee zu machen.

Benedikta hatte mir kochendes Wasser auf die Glut gesetzt, den Kaffee hergestellt und mir genaue Anweisungen hinterlassen, aber die Sache war mir so neu und unbekannt, daß in dem Augenblick, wo ich anfangen wollte, nach ihrer Vorschrift zu handeln, die Gewißheit über mich kam, daß ich auch nicht ein Sterbenswort mehr davon wußte, und in der fürchterlichsten Verwirrung kniete ich, den Wasserkessel in der einen, den Kaffee in der andern Hand, vor dem Kamin.

Daß diese beiden Dinge zusammenkommen mußten, war mir klar, aber ob den Kaffee ins Wasser, oder das Wasser an den Kaffee, war mir höchst zweifelhaft, und das Wie dieser Vereinigung war eine schwierige Frage.

Das Wasser in den kleinen Holzkasten zu gießen, kam mir jedoch etwas wunderlich vor, und die Wahrscheinlichkeit sprach dafür, es umgekehrt zu machen. Mir bei Benedikta Rat erholen, hieß, mich einer leidenschaftlichen Szene mit der Tante aussetzen, und auf der andern Seite folgte Herr von Civreuse jeder meiner Bewegungen mit einer gespannten Neugier, die mich vollends außer Fassung brachte. Es galt einen raschen Entschluß; ich warf den ganzen Inhalt des Holzkästchens ins Wasser, setzte alles wieder ans Feuer und ließ es ein paar Minuten brodeln.

„Darf ich den Kaffee bringen, Herr von Civreuse?“ fragte ich dann aufstehend.

„Ich bitte darum,“ sagte er ganz ernsthaft, indem er mir seine Tasse hinhielt.

O Himmel! Aus der Kanne rieselte langsam und schwerfällig ein schmieriger, schwärzlicher Brei, der sich in nicht sehr appetiterregender Weise in der Tasse zu einem kleinen Sumpfe gestalten zu wollen schien.

Fassungslos hielt ich mit Eingießen inne und rief: „Das ist ja kein Kaffee! Ich muß es falsch gemacht haben, ach ich kann ja keinen Kaffee kochen.“

„Ich ebensowenig,“ erwiderte Graf Peter, immer noch die Tasse hinhaltend, „nur glaube ich zu wissen, daß man sich in der Regel dieses Dinges da bedient.“

Dabei wies er mit dem Finger auf die Kaffeemaschine, welche Benedikta auf einem Tische zurechtgestellt hatte, deren Vorhandensein ich aber ganz vergessen gehabt, und als ich ihn aufgeregt fragte, weshalb er mir das nicht früher gesagt, versetzte er: „Weil ich annahm, Sie wollen den Kaffee auf türkische Art zubereiten.“

Schließlich habe ich das Kaffeegebräu durch ein kleines Batisttuch gegossen und er hat es ausgetrunken, ohne mit der Wimper zu zucken.

„Sie haben also nun Ihre wahre Gestalt wieder angenommen?“ fragte er dann, als ich eben meinen gewohnten Platz in dem alten Lehnstuhle wieder eingenommen hatte.

„Meine wahre Gestalt? Aber so bin ich doch immer?“

„Heute nacht nicht.“

„Ach, weil ich das alte Kleid angehabt. Da muß ich freilich wunderlich genug ausgesehen haben und ich möchte wohl wissen, was Sie dachten, als Sie mich zuerst sahen.“

„Nun, mein erster Eindruck war, daß ich endlich das Glück gehabt habe, einen Ort zu finden, wo die Zeit stillgestanden und die Uhr seit zweihundert Jahren nicht wieder aufgezogen worden ist.“

„Und das würden Sie ein Glück nennen, weshalb?“

„Weil es etwas Thörichteres und Unsinnigeres als unsre gegenwärtige Epoche nicht geben kann.“

„Es gibt noch etwas Unsinnigeres,“ versetzte ich rasch, „und das ist, in der Epoche leben und sie doch nicht kennen. In dem Falle bin ich.“

„Seien Sie darüber unbesorgt. Sie haben mit derselben dennoch mehr gemein, als Sie denken.“

Er muß eingesehen haben, daß diese Bemerkung nicht gerade liebenswürdig war, und ehe ich etwas erwidern konnte, setzte er hinzu: „Wo haben Sie denn Ihren Hund gelassen, gnädiges Fräulein? Er ist doch meinetwegen nicht in Bann gethan?“

„Ich dachte, er könnte Sie stören.“

Er machte ein verneinendes Zeichen und ich lief nach der Thür, die ich kaum geöffnet hatte, als der Tollkopf von „Einer“ mit einem mächtigen Satze hereinsprang, sich auf meinen Füßen wälzte, seine Schnauze gegen mein Knie drückte und mich im Feuer seiner Leidenschaft um ein Haar zu Boden geworfen hätte.

Herr von Civreuse sah sich die Sache schweigend mit an, als ich mich aber zu „Einer“ hinkauerte, damit er mir seine Pfoten um den Hals legen konnte, hat er gefragt: „Sie haben das Tier wohl sehr lieb?“

„Ach und wie!“ rief ich aus Herzensgrund. „Meine gute alte Benedikta und mein Hund sind die beiden liebsten Wesen, die ich besitze.“

„Die Tante scheint erst in dritter Linie zu kommen!“ sagte er halblaut, mehr zu sich selbst als zu mir.

„Nicht einmal,“ murmelte ich ebenso leise vor mich hin.

Ich glaube nicht, daß er es gehört hat, und ich stand nun auf, um den Tisch abzuräumen.

Gleich darauf fragte er mich, was die Uhr sei, und als ich es ihm gesagt, konnte ich nicht umhin, zu bemerken: „Die Tage werden Ihnen hier wohl endlos lang vorkommen, und ich fürchte sehr, daß Sie sich bald entsetzlich langweilen werden.“

„Ach! Von mir ist nicht die Rede,“ erwiderte er sofort, „aber für Sie ist mir die Sache sehr bedenklich. Es ist ja eine fürchterliche Plage, einen landfremden Menschen hilflos hier liegen zu haben, und das muß Ihr ganzes Leben stören und beeinträchtigen.“

Damit wollte er auf das Kapitel der Dankbarkeit einlenken, ich unterbrach ihn aber rasch und sagte hastig: „Ach, glauben Sie das ja nicht! Ganz im Gegenteil! Ich bin so vergnügt! Es ist so unterhaltend!“

Ich dachte natürlich an meine bisherige Einsamkeit und an die Freude, nun wenigstens zwei Monate lang eine lebende Menschenseele in meiner Nähe zu haben; er muß meine Aeußerung aber anders aufgefaßt haben, denn mit fest zusammengepreßten Lippen machte er mir eine feierliche Verbeugung und sagte: „Um so besser, mein gnädigstes Fräulein, so ist mein Unglück doch zu etwas gut, und ich höre mit außerordentlichem Vergnügen, daß diese Geschichte wenigstens einem Beteiligten zur Freude gereicht.“

In dem Augenblick trat Benedikta herein, und ich ergriff die Gelegenheit, mich hinauszuschleichen, weil ich um eine Antwort verlegen war.

Alles zusammengenommen, gefällt mir dieser Herr Graf ganz und gar nicht, und wenn nicht mein ganzes Streben danach ginge, seine Verzeihung zu erlangen und ihn meine zornige, folgenschwere That allmählich vergessen zu machen, so würde ich ihn einfach unausstehlich finden und ihm gegenüber gar kein Blatt vor den Mund nehmen.

Diese unerschütterliche Gelassenheit und Kühle macht mir den Eindruck, als ob er vermittelst ihrer meiner Lebhaftigkeit den Zaum anlegen wollte, was wahrhaftig nicht seine Sache ist, und dieser spöttische Blick, der mich auf Schritt und Tritt verfolgt, reizt mich fortwährend, irgend welche Ungezogenheit zu sagen. Wenn die Binde einmal weg ist und zwei solcher

Augen auf mir ruhen, wird es überhaupt nicht mehr zum Aushalten sein, und schon jetzt ist mir's, als ob sie mich durch Thür und Wand peinigten und verfolgten.

Graf Peter an Jacques.

„Mein Freund, ich habe die gewünschte Klarheit! Ein zufälliges Alleinsein mit Benedikta, dem alten Tugendwächter des Fräuleins von Erlan, habe ich so geschickt zu benutzen gewußt, daß ich alles erfahren habe, was der Arzt mir zu verschweigen für gut gehalten.

„Fangen wir mit dem Anfang an: Ich glaube, ich bin da stehen geblieben, wo ich Dir riet, Dich hinter meinen Vorhang zu stecken, um die blonde Fee der vergangenen Nacht bei Tageslicht in Augenschein zu nehmen.

„Nun denn, Du magst es glauben oder nicht, die Hexerei war noch nicht zu Ende, und sie erschien mir diesmal in der vertrauten und ansprechenden Gestalt eines großen, krushaarigen Neufundländers.

„Das kluge Tier kam kerzengerade, ohne sich zu besinnen, auf mein Bett zustolziert, richtete sich mit der Grazie eines dressierten Elefanten auf den Hinterbeinen auf und neigte den Kopf, um mich auf ein Blatt weißen Papieres aufmerksam zu machen, das an seinem Halsbande befestigt war.

„‚Und die schöne Prinzessin sandte ihm einen Boten in Gestalt eines rabenschwarzen dreiköpfigen Flügelpferds, welches ihm ihren hohen Willen in allen Einzelheiten kundthun sollte', heißt es irgendwo im Märchen.

„Der hohe Wille war in diesem Falle in einfachster Form kundgethan, und die Mitteilung enthielt eigentlich nur die Frage, ob ‚Herr von Civreuse irgend etwas nötig habe'.

„Die Schrift sah ungefähr aus wie ein vom Sturme zerzaustes Weidengebüsch, die Linien purzelten nach Belieben auf dem kleinen Papierquadrate herum, und die letzten Worte, für die der Raum nicht mehr hatte ausreichen wollen, standen buchstäblich übereinander.

„Der erste Blick darauf flößte mir ein Vorurteil gegen die Verfasserin ein. Eine Frau ist vollständig berechtigt, das Schreiben bleiben zu lassen; befaßt sie sich aber damit, so muß es hübsch sein, und die Züge ihrer Feder dürfen nicht wie ein phantasievoller Spaziergang eines verrückt gewordenen Maikäfers aussehen! So etwas ist für mich unüberwindlich und macht mir ungefähr den nämlichen Eindruck, wie wenn eine

niedliche Marquise ein großes baumwollenes Taschentuch hervorzöge oder nach Patschuli duftete.

„Es war aber jetzt gerade nicht die richtige Stunde, sich allgemeiner Lebensphilosophie hinzugeben, und der ausgestreckte Hals des Hundes forderte die erbetene Antwort. So entschloß ich mich, auf der Rückseite des Schriftstückes das plebejische Geständnis abzulegen, daß ich rasenden Hunger habe und daß etwas zu nagen und zu beißen für den Augenblick der Gegenstand meiner Sehnsucht sei. Ein Madrigal war das gerade nicht! Aber mein Gott, einer Dame gegenüber, die so schlecht schreibt! Als ich mich dann bückte, um das Blatt wieder am Halsbande zu befestigen, machte der schwarze Gesandte eine rasche Bewegung und warf mit einem Schlage den Tisch samt Tintenzeug zur Erde. Ziemlich kleinlaut fügte ich eine Nachschrift bei, in der ich von dem Unheil Meldung machte, und kurz darauf trat meine jugendliche Pflegerin von heute nacht in Person herein.

„Sie trug diesesmal ein Allerweltskleid und sah mit den zu einer Achte verschlungenen Haaren so trostlos alltäglich aus, daß mir's war, als ob man auf ein altes Porträt von Velasquez, unter dem Vorwande, es zu restaurieren, ein beliebiges Kindermädchen an Stelle einer vornehmen Dame gesetzt hätte. Ist es nicht unerlaubt, so viel Lokalton zur Verfügung zu haben und sich das nicht zu nutze zu machen?

„Augenscheinlich sehr unbekümmert, welchen Eindruck sie auf mich mache, brachte sie die schmierige Geschichte mit der Tinte in Ordnung, hob den Tisch auf, schöpfte die Tinte wieder ein und rieb den Boden trocken, indem sie das Tuch mit der Fußspitze hin und her schob — alles, ohne ein Wort zu sprechen.

„Ich hatte eine be- und wehmütige Entschuldigungsrede begonnen, allein sie fiel mir gleich zu Anfang ins Wort, indem sie hastig erklärte: ‚Ach, quälen Sie sich doch deshalb nicht; mir sind Flecken ganz gleichgültig,' wonach es mir natürlich auch gleichgültig war, sie die Arbeit verrichten zu sehen. Sobald dies geschehen war, ging sie, um für meine Ernährung Sorge zu tragen, und ich war mit meinen Gedanken allein.

„Mein Lieber, das junge Mädchen mißfiel mir jetzt schon gründlich. Ihr Wesen entsprach ganz ihrer Handschrift, und diese Bemerkung setzte allem die Krone auf. Zum Henker, ich kümmere mich auch nicht um Flecken und habe mit heiterem Auge schon Ströme von Tinte fließen sehen, aber von ihr hat mich's verletzt.

„Wenn es etwas gibt, was mir widerwärtig ist, so ist's, meine eignen Fehler bei andern, namentlich aber bei Frauen anzutreffen! Zum Teufel! Wenn ich meine holde Physiognomie ansehen will, brauche ich nur einen Spiegel in die Hand zu nehmen und habe nicht nötig, meine Fratze beim nächsten besten wahrzunehmen. Selbst in der Häßlichkeit will ich Abwechslung und meine Vogelnase hat sich immer besser mit Mopsnäschen vertragen, als mit ihresgleichen.

„Sie kehrte zurück und fing an, mich bei der Mahlzeit, welche die alte Magd hereingebracht hatte, zu bedienen, wobei sie mit großer Lebhaftigkeit und mit ungemein viel gutem Willen hantierte, aber von einer Ungeschicklichkeit war, daß ich es sofort aufgab, sie um ein Stückchen Brot zu bitten. Es fehlte nur eine halbe Linie, so wäre ihr Daumen mit dem Stück Fleisch durchschnitten gewesen, das Geschirr klirrte und klapperte unter ihren Händen, und etwas Unweiblicheres, als dieses junge Mädchen, ist mir im ganzen Leben nicht vorgekommen.

„Schüchternheit, sagst Du natürlich jetzt, und Deine verteufelten grünen Augen haben sie um ihre Fassung gebracht. Meinst Du? Dann machst Du mich vielleicht auch für den Kaffee verantwortlich, der aus ihren Händen hervorging und den ich bis zur Nagelprobe ausgetrunken habe?

„Ach mein Freund, daß jeder Mensch in diesem Leben einen Kelch zu trinken hat, durch den er sich auf den ihm im Fegefeuer verheißenen vorbereiten kann, weiß ich und ergebe mich drein; aber der meinige hat heute wirklich jeden erlaubten Grad der Bitterkeit überschritten.

„Von weitem hatte ich Fräulein von Erlan vor dem Feuer knieen und mit dem sicheren Selbstvertrauen des Talentes ihre Mischung zubereiten sehen; die Art und Weise wollte mir etwas absonderlich erscheinen; bei meinem Mangel an eignen Kenntnissen auf diesem Gebiete verwies ich mir jedoch voreiliges Urteilen, mindestens, ehe ich gekostet hatte. Aber dann!

„Weist Deine Vergangenheit auch dunkle Erinnerungen auf an sauer gewordene und zerlaufene Cremes, die dem Kinde Thränen der Enttäuschung entlocken, und kannst Du Dir noch solch dickliche Massen denken, in welchen dann unerklärliche kleine Knollen umherschwammen, die sich zu unsrem Kummer vermehrten? Mein armer Jacques, ein solches Gebräu wurde mir heute gereicht! Ich gestehe, daß ich ärgerlich wurde und daß der Duft dieses Mokka mich die Stirn kraus ziehen ließ.

„Ich höre schon, wie Du das arme Ding bemitleidest und mich wegen schlechter Laune zur Rede stellst. Beunruhige Dich nicht! Ihre Verzweiflung war jedenfalls von kurzer Dauer und ich glaube sogar, daß sie im stillen nur auf ein Zeichen von mir gewartet hat, um hellauf zu lachen.

„Ich fand nun leider die Sache gar nicht komisch und gab ihr diese Erlaubnis nicht. Endlich kam sie, von der Idee, den Schaden wieder gut zu machen, ganz erfüllt, auf einen Einfall, der ihr so prächtig schien, daß sie ihn mir mit einem kleinen Freudenschrei verkündete. Blitzschnell lief sie darauf nach einem Schrank, nahm ein Taschentuch heraus und filtrierte ihr entsetzliches Gebräu durch einen Zipfel desselben, den sie vorsichtig zusammenfaßte. Ich will zugeben, daß das Tuch weiß und rein war, aber ich gestehe, daß der Apparat mir doch einiges Mißtrauen einflößte und nicht dazu angethan war, meinen Appetit zu reizen.

„Ich habe getrunken! Was hättest wohl Du in meinem Falle gethan? Aber dieser herbe Geschmack mit der kleinen Beimischung von Lavendel, die aus dem Batist gekommen sein mußte — es war greulich ...

„Mit dem frohen Bewußtsein, ihre Pflicht erfüllt zu zu haben, ließ sie sich in ihrem großen Armstuhle, dessen Rücklehne zweimal so hoch ist als ihre Gestalt, nieder und ich versuchte, sie zum Plaudern zu bringen.

„Willst Du wissen, wer ihr Herz ausfüllt und in welcher Rangordnung sie ihre Gefühle verteilt? Sie macht durchaus kein Hehl daraus: ihre alte Dienerin und ihr Hund, damit ist's zu Ende, denn die Tante kommt, wenn überhaupt, höchstens so als Ausfüllsel Nummer fünfundzwanzig.

„Was meinen Unfall betrifft, so hat sie mir ihre Herzensmeinung darüber aus freien Stücken anvertraut. Sie findet die Sache ‚sehr unterhaltend' und amüsiert sich köstlich dabei. Etwas Possierlicheres als dieses Abenteuer ist ihr noch gar nicht vorgekommen. So bleibt mir nun doch die Befriedigung, daß die Geschichte für irgend jemand erheiternd ist, wenn auch nicht für mich.

„Nach dieser Einleitung war unsre junge Freundschaft, wie Du Dir denken kannst, etwas flügellahm geworden, und die Duenna erschien zu sehr geeigneter Stunde, um uns aus der Verlegenheit zu helfen. Fräulein von Erlan wutschte zur Thür hinaus, und da meine Mittel mir ein Gleiches zu thun leider nicht erlaubten, so legte ich mich in den Kissen

zurecht, mit dem eisernen Entschlusse, diese Benedikta, denn sie heißt Benedikta, nicht fortzulassen, bis ich dem alten Kopfe alles entlockt, was er zu enthüllen hat.

„Leider fand es sich, daß wir beide über diesen Punkt entgegengesetzter Ansicht waren, und sie ebenso entschlossen, zu schweigen, wie ich, sie zum Reden zu bringen. Ein halbe Stunde lang spielten wir denn auch miteinander Versteckens, wobei sie mir immer aufs schlaueste entschlüpfte, ich sie stracks wieder festhielt, nur um sie mir von neuem durch die Finger gleiten zu sehen, bis ich schließlich mit einem flotten Kavallerieangriff die Stellung nahm.

„Mein Freund — hast Du vielleicht den Mut, die zarten Finger, die mit Porzellan so niedlich umzugehen und einen so wunderbaren Kaffee zu bereiten wissen, auch dann noch in Schutz zu nehmen, wenn ich Dir sage, daß meine Stirn von dieser Hand gezeichnet ist und daß meine Abneigung gegen Fräulein von Erlan dem Ahnungsvermögen meiner Seele alle Ehre macht?

„Schlimme Absicht will ich ja nicht voraussetzen, aber daß ihre Handlungsweise etwas wild und ungestüm ist, wirst Du doch zugeben müssen, zumal wenn ich Dir mitgeteilt habe, welcher Art das hierbei verwendete Wurfgeschoß gewesen ist. Dasselbe ist schwer, massiv und von edlem Metall. Willst Du raten? Lieber nicht, denn ich wette hundert gegen eins, daß Du nicht darauf kommst.

„Siehst Du in einer Ecke meines Zimmers vielleicht diese Statuette des heiligen Joseph, mit dem Gesicht in den Winkel gedrückt, als ob sie Lust hätte, sich durch die Wand Ausgang zu schaffen? Es ist ein hübsches Figürchen, in Silber getrieben, und ich schreibe es unbedenklich der italienischen Schule zu, ja es dürfte Benvenuto Cellini gezeichnet sein, so gut ist die Arbeit! Dies ist das Werkzeug meines Mißgeschickes.

„Um Dir diesen tollen Ausfall einigermaßen verständlich zu machen, muß ich Dir erzählen, was ich über die vorhergegangenen Tage aus der Alten herausgeklaubt habe, und da mußt Du Dir denn Fräulein von Erlan so durchdrungen von den Tugenden dieses nämlichen Heiligen, so gläubig, so erfüllt von leidenschaftlicher Verehrung für ihn vorstellen, daß sie den größten Teil der Tagesstunden auf den Knieen vor ihm zugebracht hat.

„Dann trat ohne sichtlichen Grund, sei es aus Ueberdruß, sei es aus Enttäuschung, Knall und Fall eine tiefe Spaltung

zwischen ihnen ein, und die junge Beterin, plötzlich von einer Empfindung zu der gegenteiligen übergehend und ebenso glühend und feurig in ihrem Zorn, wie sie es zuvor in ihrer Selbsterniedrigung gewesen war, schleuderte in einem Anfall gottloser Wut die verehrte Gestalt tempelschänderisch zum Fenster hinaus.

„Nicht mehr zu ihm beten, das hätte ja nicht genügt! Die alten Sigambrer sind beileibe die einzigen nicht, denen es Freude gemacht hat, zu verbrennen, was sie angebetet, und wie die alte Benedikta mit einem tiefen Seufzer hinzusetzte: ‚Sie thut nichts halb, das Kind!', was ja im allgemeinen gar nicht übel wäre. Was das rebellische junge Gemüt in solchen Aufruhr versetzt hat, weiß ich nicht, und jedenfalls ist das ausschließlich ihre Sache! Das Traurige daran ist nur, daß, wie es der Lauf der Welt zu sein pflegt, ein Unschuldiger das Gericht über sich ergehen lassen mußte.

„Daß in diesem Falle ich das Opferlamm gewesen bin, weißt Du! Die Stunde, in der eine unselige romantische Grille mich in diese Wildnis führen mußte, war genau dieselbe, zu der Fräulein von Erlan im verschwiegenen Kämmerlein jenen Auftritt mit ihrem Heiligen gehabt hat, infolge dessen sie den Wackeren im Fluge hinausschleuderte und so die Doppelschuld auf sich lud, das Leben ihres Nächsten zu gefährden und einem geweihten Gegenstande eine höchst unwürdige Behandlung angedeihen zu lassen.

„Der Heilige schlug mir die Stirn entzwei, und so kam ich, ohne irgend ein Vergehen begangen zu haben, das die Gesellschaft oder die Gottheit mir zur Last legen könnten, dem Tode auf Haarbreite nahe und habe die angenehme Aussicht, ein untaugliches oder mindestens sehr entwertetes Knie durchs Leben zu schleppen.

„In welchem Lichte erscheint Dir Fräulein von Erlan jetzt? Siehst Du nicht unter ihren rosigen Nägeln die Klauen hervorwachsen und kannst Du noch ruhig sein, wenn Du Deinen Freund auf Stunden ihrer alleinigen Obhut preisgegeben weißt? ... Mit ganz unglaublicher Neugier erwarte ich die Auseinandersetzung, die über die Angelegenheit zwischen uns nicht ausbleiben kann. Wird die stolze Amazone zu Kreuze kriechen? Das scheint mir sehr zweifelhaft und ich sehe voraus, daß ich alle meine Kräfte brauche, um mich ehrenvoll aus der Sache zu ziehen.

„Zum Teufel auch, daß ich das Opfer, der Hingeschlachtete bin, darf sie nicht vergessen, und wenn sie die Sache gar zu

leicht nimmt, so werde ich als Schlußeffekt die Binde von der Stirn reißen und ihr die klaffende Wunde enthüllen, wie das in Romanen mit großem Erfolge zu geschehen pflegt."

27. März.

Benedikta hat geplaudert, Graf Peter weiß alles! Mein Gott, was soll ich ihm sagen, wie soll ich ihm gegenübertreten? Die Frage wiederhole ich mir seit gestern ohne Unterlaß, und immer weiß ich noch nicht, wie mich zu verhalten.

Einerseits war ich gar nicht böse darüber, daß er die Wahrheit erfahren hat. Unklare Situationen sind mir von jeher unerträglich gewesen und ich erinnere mich sehr genau, wie ich als kleines Mädchen die Tante gebeten habe, mir lieber „zwei Ohrfeigen auf einmal" zu geben, statt irgend ein Strafgericht für den Abend aufzusparen. Da nun dieses Mal auch ein solches über meinem Haupte schwebte, war mir's gar nicht unlieb, mein Urteil etwas früher zu empfangen. Aber wie mich dabei anstellen, wie und womit meine Rede einleiten? Das wollte mir um keinen Preis einfallen, oder all meine Pläne entfielen mir wieder, sobald ich mich der verhängnisvollen Thür näherte.

Zehnmal wenigstens habe ich an diesem Nachmittag die Thürklinke in der Hand gehalten, und jedesmal packte mich im entscheidenden Momente eine solche Angst, daß ich sie schleunigst wieder losließ. Mein Verstand mußte sich offenbar ganz in der Bibliothek, die ich mir für jetzt zum Wohn- und Schlafraum erkoren, eingenistet haben, denn sobald ich dort war, flossen mir Gedanken und Worte nur so zu, ich bewegte mich edel und würdevoll, und Sätze, die auch ein steinhartes Herz erweichen mußten, traten mir ganz von selber auf die Lippen. Ich hielt förmlich Probe, stellte mich vor einen Diwan, auf welchem ich mir Herrn von Civreuse liegend dachte, und ergriff einen Zipfel des Kissens, wie ich mir vorgenommen hatte, seine Hand zu ergreifen.

„Mein Herr," sprach ich mit zitternder, bewegter Stimme, „ich flehe um Ihre Vergebung! Meine That war die einer Wahnsinnigen, und wie ich jetzt nicht ohne das tiefste Entsetzen an dieselbe denken kann, so wird sie in meinem Gewissen für Lebenszeit einen Stachel zurücklassen. Ach! Sie sehen ja, wie unglücklich ich bin — o bitte, bitte, sagen Sie mir, daß Sie mir nicht zu sehr zürnen! Ehe ich dieses Wort von Ihren Lippen gehört habe, kann ich keinen Frieden finden,

kann meinen eignen Anblick nicht mehr ertragen, denn die Vorwürfe, die ich mir selbst mache, sind viel, viel schwerer, als alles, was Sie mir sagen könnten!"

Das Kissen zog dann meine Hand an seine Lippen, küßte mir die Fingerspitzen und gewährte mir, ohne sich lange bitten zu lassen, volle Begnadigung. Daraufhin machte ich mich dann, ganz durchdrungen von der Kraft meiner Worte, auf den Weg, aber schon, wenn ich die Thür hinter mir schloß, wurde meine Rede etwas unklar; während ich durch das Vorzimmer ging, entfiel mir die eine Hälfte, und die andre kam an der feindlichen Thürschwelle abhanden, so daß ich mit leeren Händen am Orte der Entscheidung stand.

Dann kehrte ich mit einem Satze wieder in meine Verschanzung zurück, und wie ich mir die Hexerei erklären soll, weiß ich nicht, aber es stellten sich sämtliche Gedanken und Redewendungen unterwegs wieder ein; aus Schwellen und Getäfel schienen sie sich zu erheben und kehrten so willig und in richtiger Ordnung an ihren alten Platz zurück, derart, daß ich, bei dem symbolischen Sofa angelangt, wieder vollkommen Herr meines Denk- und Sprachvermögens war und aus dem Stegreif noch weit überzeugendere und ergreifendere Dinge vorbringen konnte als zuvor.

Schließlich mußte dem Zaudern ein Ende gemacht werden, es dämmerte stark und ich konnte doch Herrn von Civreuse nicht zu ewiger Nacht verdammen, aus dem einfachen Grunde, weil ich nicht wagte, mit der Lampe in sein Zimmer zu treten. Daß sich bei allem Besinnen und Vorbereiten nur immer jene lächerlichen Schwankungen wiederholen mußten, war offenbar, und so blieb mir nichts übrig, als mich selbst zu überrumpeln.

Gesenkten Hauptes, wie wenn ich jemand auf die Hörner nehmen wollte, trat ich ein und ging schnurstracks, ohne ein einziges Mal innezuhalten, auf das Bett zu, wobei ich mich meinem glücklichen Stern anvertraute, zu dem ich dieses Mal das schöne Vertrauen hatte, daß er mir das rechte Wort zu rechter Zeit eingeben werde.

Aber Herr von Civreuse fing, nachdem er mich gegrüßt hatte, an mit einer so seltsamen Beharrlichkeit und so auffallendem Interesse nach dem Hintergrunde des Zimmers zu blicken und zwar, indem er sich vorbeugte und das Auge zudrückte, um die Thür, durch die ich hereingekommen war, genauer zu sehen, daß ich mich trotz meines Herzeleids rasch

umdrehte, um mich zu überzeugen, ob ich nicht irgend einen ungewöhnlichen oder drolligen Gegenstand etwa am Kleide nachschleppe. Es war nichts zu entdecken, und mein Erstaunen wahrnehmend, sagte er ruhig: „Ich glaubte, Sie würden von jemand verfolgt, gnädiges Fräulein.“

Sichtlich beruhigt sank er in seine Kissen zurück, wo er sich wieder sehr behaglich zu fühlen schien; mit halbgeschlossenem Auge und so der Ruhe bedürftig lag er vor mir, daß auch kühnere Seelen als ich den Mut verloren hätten, ihn mit irgend welcher aufregenden Erklärung zu behelligen und seinen Frieden zu stören. Regungslos, jeder Zug Verblüffung, immer mit den Lippen Worte bildend, die ich nicht aussprach, die Lampe in der Hand, ohne daran zu denken, sie abzusetzen, stand ich fürchterlich ungeschickt und verlegen vor ihm. Ach, wer mir nur zu einem Tausendstel von Herrn von Civreuses stolzer Haltung verholfen hätte oder nur wenigstens beigestanden hätte, Arm und Beine, deren ich noch nie so viele und so wenig lenksame zu besitzen geglaubt hatte, naturgemäß unterzubringen,

Er natürlich lehnte in den Kissen, majestätisch wie ein römischer Cäsar, er in seiner bequemen Lage hatte ja keine ungeschickte Bewegung zu fürchten und mit frevelhaftem Uebermut machte er diesen Vorzug geltend.

Lange konnte die Situation nicht dauern, sonst mußte sie unrettbar der Lächerlichkeit anheimfallen, und überdies wirkte diese herausfordernde Kälte wie ein Stachelm mit scharfem Sporn auf mich. Wenn er mir nicht zu Hilfe kommen wollte, so mußte ich eben aufs Geratewohl loslegen und ohne weitere Umschweife auf den Kern der Sache zusteuern.

Gesagt, gethan. Ich trat noch einen Schritt näher, stellte die Lampe auf den Tisch und: „Hier ist Ihre Lampe, Herr Graf,“ begann ich rasch — leider stand mir im Augenblick keine originellere Wendung zu Gebote — „und ich bitte Sie, mir zu glauben, wie herzlich leid mir der bedauerliche Unfall thut, an dem Sie noch leiden, ach, es war wahrhaftig nicht meine Schuld!“

„Du lieber Himmel, mir kann man dieselbe doch auch nicht in die Schuhe schieben,“ bemerkte er ganz ruhig, die Stirn etwas hinaufziehend und mich ansehend.

„Das meine ich ja nicht,“ stotterte ich, schon außer Fassung.

Und als er mit dem Ausdruck: „Nun, das lassen Sie

gut sein," die Achseln zuckte, fuhr ich heftig fort: „Das heißt, ich weiß wohl, daß es meine Schuld war, freilich ... ich wollte nur sagen, daß ich es nicht mit Absicht gethan habe."

„Was ich Ihnen vollkommen glaube, mein gnädiges Fräulein," versetzte er mit seinem spöttischen Lächeln.

„Denn," sprach ich immer aufgeregter weiter, „wie habe ich denn denken können, daß jemand vor dem Hause stehe? Der Weg gehört uns und es kommt so selten vor, daß jemand hier vorbeigeht."

„Ach, das ist ja so natürlich," bemerkte er mit seiner unausstehlichen Ruhe. „Meine Anwesenheit war in jeder Hinsicht unberechtigt und unzeitig, und sobald ich den Fuß auf Ihren Grund und Boden gesetzt, waren Sie ganz in Ihrem Rechte. Auf seinem Sitze kann der Feudalherr schalten und walten nach Belieben, und braucht irgend einer von uns ‚achtl' zu rufen, wenn er seine eignen Streitigkeiten aussicht, wie und wann und wo er will? Die, welche vorübergehen, sollen gefälligst in die Höhe sehen und dem Schlage ausweichen!"

„Ach, mein Herr!" rief ich, vor Entrüstung ganz außer mir. „Sie legen mir Dummheiten in den Mund, die ich, wie Sie ganz gut wissen, nie gesagt und nie gedacht habe! Ich komme, Sie um Verzeihung zu bitten, und Sie antworten mir mit nichts als Bosheiten."

Ich fühlte, daß die Thränen sich nicht mehr lange zurückhalten ließen, so sehr ich auch dagegen ankämpfte, und wollte mich schleunigst aus dem Staube machen, er aber hielt mich durch eine Handbewegung fest und sagte, diesmal ohne die kühle Gelassenheit: „Gnädiges Fräulein, jetzt bin ich es, der um Verzeihung bittet! Ich bin ein Barbar gewesen und ich könnte mich hassen, meiner treuen, aufopfernden Pflegerin Thränen entlockt zu haben. Wollen Sie mir vergeben?"

Thränen hervorrufen und sie stillen, ist aber zweierlei, und wenn ich auch zu lächeln versuchte und bejahend mit dem Kopfe nickte und mir auf die Lippen biß und mein fest zusammengedrücktes Tuch auf die Augen preßte, daß es mich schmerzte, der Strom war einmal entfesselt und trotz all meiner Selbstbeherrschung war und blieb ich für eine gute Weile ein Springquell.

Herr von Civreuse wiederholte von Zeit zu Zeit seine Entschuldigungen, und ganz im geheimsten Herzensgrund freute es mich beinahe, dies kalte Auge endlich ein bißchen

angstvoll und verlegen blicken zu sehen. Nach all dem Kummer, den ich seit vierzehn Tagen um ihn ausgestanden hatte, war das nicht mehr als billig. Uebrigens habe ich keinerlei Rache geübt, habe so bald als irgend möglich zu weinen aufgehört, denn ich sah wohl, wie peinlich ihm dies Abwarten wurde, und beide haben wir, sobald ich wieder zu sprechen im stande war, aus einem Atem gesagt: „Sie sind mir also nicht böse? Sie haben mir also wirklich vergeben?"

Ich streckte ihm die Hand hin, um mein früheres Programm doch einigermaßen festzuhalten, nur begnügte er sich, dieselbe leise zu drücken und mit einem Lächeln, das ausnahmsweise frei von Ironie war, zu sagen: „Also vollkommene Amnestie, auch für ihn, nicht wahr?"

Und dabei wies er mit dem Finger nach der unglückseligen Statuette meines Heiligen, die sich, ich weiß nicht durch welches Wunder, wieder in einer Ecke meines Zimmers vorfindet.

Natürlich wurde ich rot bis unter die Haare, was bei dem ohnehin schon zweifelhaften Zustande meines Gesichtes, in dem vermutlich eine geschwollene, anmutig leuchtende Nase zu sehen war, sehr traurig gewirkt haben muß. Da keine Antwort kam, fürchtete Herr von Civreuse offenbar, die Thränenschleusen möchten sich von neuem aufthun, und beeilte sich, hinzuzusetzen: „Seien Sie ganz ruhig, gnädiges Fräulein, über die Ursache Ihres Grolles bin ich vollständig im unklaren; ich kenne nur die Strafe des Heiligen, nicht seine Schuld."

„Daran zweifle ich nicht, denn um die zu erfahren, müßten Sie Gedanken lesen können. Ich habe keiner Menschenseele etwas davon anvertraut."

Er drang nicht weiter in mich, und ich eilte davon, um meine Augen mit frischem Wasser zu kühlen.

Eben ging der Doktor weg, ganz entzückt über die Verfassung, in welcher er die Stirnwunde gefunden hatte. Er sagt, daß die Heilung mit einer ans Wunderbare grenzenden Geschwindigkeit vor sich gegangen sei, teilte mir aber im Vertrauen mit, daß er bei dem Knie noch keine Besserung wahrnehmen könne, und daß viel Zeit und vollständig bewegungslose Lage allein eine gründliche Wiederherstellung möglich machen. Gebe der Himmel, daß Herr von Civreuse willens ist, diese bittere Medizin zu verschlucken.

Mir ist jetzt so leicht ums Herz und ich fühle mich unsäglich getröstet, wenn ich bei meinem Kranken bin. Keine

peinlichen Erklärungen mehr fürchten müssen, das ist eine große Wohlthat, und wenn auch seine Stimmung dadurch nicht wesentlich gebessert ist, so ist mir doch um vieles wohler zu Mute.

Er ist immer ein wenig finster und düster, kühl und förmlich und bei jeder Gelegenheit zum Spötteln geneigt.

„Ich bin mit diesem Hang zum Brummen und Knurren auf die Welt gekommen," hat er vorhin zu mir gesagt, „und, sehen Sie, weil kein Mensch daran gedacht hat, dies zarte Unkräutlein in meinem Lebensfrühling auszurotten, ist's nun ein kleiner Eichbaum geworden."

„Und was sagen Ihre Freunde dazu?" habe ich gefragt.

„In der Regel finden sie sich drein, und wenn sie es müde sind, beschneiden sie ihm die Zweige ein wenig."

„Ich muß sagen, da sind dieselben recht gutmütig," konnte ich nicht umhin zu bemerken, „an ihrer Stelle würde ich anderswo Schatten suchen als unter dieser kleinen Eiche, der Platz scheint mir nicht ganz geheuer."

Da hat er die Augenbrauen in die Höhe gezogen, wie er es immer thut, wenn er sich ärgert und nichts sagen will. Ich habe schon lange herausgekriegt, daß dies in deutlichen Worten nichts andres heißt als: „Mach, daß du fortkommst," und fort ging ich und bin jetzt noch nicht wieder hineingegangen.

Schließlich muß ich sagen, daß es mir ebenso geht wie seinen Freunden und daß ich an diesem kräftigen, aber knorrigen Eichbaume sehr viel zu beschneiden finde.

* * *

Peter an Jacques.

„Kennst Du ein alltäglicheres und dabei unwiderleglicheres Beweismittel als die Thränen? Es ist alt wie die Sünde, Jeder bedient sich desselben, jedermann weiß, wie die Sache gemacht wird, und trotz alledem läßt sich jeder dadurch erweichen. Eva zuerst hat dadurch Vergebung erlangt und hat ihre erste Versöhnung mit diesem wohlthätigen Naß geweiht, und Fräulein von Erlan — ohne eine Aehnlichkeit zwischen den beiden Fällen aufstellen zu wollen — hat dieses Mittel soeben so erfolgreich angewandt, daß der Friede nicht nur geschlossen ist, sondern daß ich der um Gnade flehende Teil geworden bin.

„Kannst Du Dir eine lächerlichere und zugleich peinlichere

Rolle vorstellen, als die eines Mannes, der einer Frau, und dazu einer ihm ganz fremden, Thränen erpreßt? Das Tuch vor den Augen, die zitternde Stimme, die stoßweise gesprochenen, von Schluchzen unterbrochenen Sätze, von denen man kaum die Hälfte versteht, das alles macht, daß man sich wie ein Henkersknecht vorkommt und nicht weiß, was für eine Miene man machen soll.

„Sie ansehen, wäre Mangel an Zartgefühl, den Kopf abwenden, ist frivol und gibt einem das Ansehen, als ob man sagen wollte: ‚Pah, was scheren mich deine Thränen!‘ und so bleibt nichts, als zu schwören, daß man der verworfenste Sünder der Erde ist, und de- und wehmütig um Verzeihung zu bitten.

„Ich weiß nicht, ob es Dir auch so geht, aber ich finde, daß alles, was man selten empfunden und erfahren hat, einen weit mehr und tiefer erschüttert, als alles, was man an sich schon kennen gelernt. Wenn man mir von einer Fleischwunde oder einem Knochenbruch erzählt, so weiß ich, was das ist, ich habe es selbst durchgemacht; aber diese Thränen, dieser unaufhaltsame, ununterbrochene, ungestüme Strom hatte so wenig Aehnlichkeit mit den seltenen, immer vor aller Welt verborgenen Tropfen, die meine Augen je vergossen haben, daß ich mit dem unklaren Angstgefühl, das alles Unbekannte uns einflößt, darauf hinstarrte und mich vergebens fragte, wann und wie das enden solle, was hernach aus Fräulein von Erlan werden würde, und ob sie nicht in Gefahr stand, sich vollständig aufzulösen wie eine Najade, die einen rieselnden Quell speist! Selbstverständlich war ich bereit, auf alle Bedingungen einzugehen, und ganz glücklich, Leid gegen Leid abzuwägen und ihr meine vollste Verzeihung zu gewähren, wenn sie mir nur die ihrige zu teil werden lassen wollte.

„Herr, mein Gott! Ich, der ich so viel Aufhebens von dieser Unterredung gemacht, ich, der ich in meinem gerechten Zorn diesen kleinen Sprudelkopf so vollständig zu beherrschen und zu demütigen gewähnt, der ich mir haarklein alle die Wahrheiten zurecht gelegt hatte, die ich ihr sagen wollte und die zu hören ihr sicherlich äußerst heilsam gewesen wäre! Du lachst, Verräter!

„Dies Lachen ist sehr übel angebracht, kann ich Dir sagen, und nie war ich weniger in der Stimmung, Dir recht zu geben! Uebrigens ist bei unsrem Friedensschlusse von Abrüstung nicht die Rede gewesen — das gute Einvernehmen

ist hergestellt, aber nur in Bezug auf einen einzigen Punkt. Wir werden von nun ab die Veranlassung dieses monatelangen Beisammenseins — ich denke mit Schaudern daran — nicht mehr berühren, aber es wird nicht an der Gelegenheit fehlen, über recht viele Dinge auseinandergehender Ansicht zu sein.

„Stell Du Dir in allem und jedem die größten Gegensätze vor: Schwarz und Weiß, Wasser und Feuer, und Du hast unser Bild und brauchst Dir nur noch die große getäfelte Halle dazu zu denken, in der ich festgenagelt bin, wie irgend ein alltäglicher Gegenstand, in der ich wie ein zusammengeleimter Nippesgegenstand, der zum Trocknen aufgehängt wird, vor Anker liege.

„Aber halt, meine Schilderung stimmt nicht, von vollkommenen Gegensätzen ist nicht die Rede, denn sie hat Aehnlichkeit mit mir, und das gerade ist es, wie ich Dir schon gesagt habe, was mir so unerträglich an ihr ist! Sie trägt Frauenkleider, hat eine Mähne, wie ich sie höchstens zur kriegerischen Zeit der Merovinger in Anspruch hätte nehmen können, und eine gewisse Taufrische von Reinheit und Unschuld, die mir entschieden abhanden gekommen ist, ruht noch auf ihr, aber abgesehen von diesen Unterschieden sind wir Zwillinge. Nun mußt Du zugeben, daß ein Mädchen sich ein besseres Vorbild hätte wählen können als Deinen teuren Freund, und daß jede Abweichung von demselben einen Gewinn an Anmut und Reiz bedeuten würde.

„Von allen Sorten der Weiblichkeit ist mir ‚der gute Kerl' immer die wenigst anziehende gewesen, und leider muß ich Fräulein von Erlan in diese Kategorie rechnen. Ich würde sie weit lieber träumerisch, kokett, zimperlich, nervös, launisch, ach, alles was Du willst! haben und könnte dann diese gezwungene Klausur zu einer Studie nach dem Leben benutzen, die an Mannigfaltigkeit nichts zu wünschen übrig ließe. Statt dessen hat sie jene fröhliche, gutmütige Zutraulichkeit, die ihren Ausdruck in dem charakteristischen Händeschütteln findet, das die sehnigen Hände und die spitzen Ellbogen der Töchter Albions bei uns eingeführt haben, eine Untugend, die ich ihnen am wenigsten verzeihe! Vorhin, in ihren Thränen, war sie schon etwas weiblicher, wobei ich aber keineswegs behaupten will, daß ich mich in diesem Momente wohler gefühlt oder besser amüsiert hätte; allein ich klebe nun einmal an den alten Bräuchen und ich will ein junges Mädchen schüchtern, demütig, wenn's sein muß, sogar ein wenig feige

und ängstlich, etwas schwärmerisch und idealistisch, kurz, so gut wie Frauen- und Männerstimmen verschieden sind, so will ich ihr ganzes Wesen eine Oktave höher als das unsre.

„Bei Lichte betrachtet, wird sie mir jedoch so, wie sie ist, mehr Zerstreuung verschaffen. Ich zog aus, um neue Länder, fremde Typen, Originelles in Land und Leuten zu studieren, und man behauptet ja, was der Franzose am wenigsten kenne, sei Frankreich! Studieren wir also denn Frankreich, mein Freund, da wir einmal daran sind, und nimm Du die Betrachtungen des Reisenden ebenso wohlwollend auf, als ob sie von den heiligen Ufern des Ganges und den nicht minder heiligen Gipfeln des Himalaya kämen; jedenfalls werden sie den Vorzug haben, neugebackener bei Dir anzukommen und nicht durch die Seefahrt an ursprünglichem Duft zu verlieren, und wenn man daran denkt, wie viel Hübsches Bernardin de Saint-Pierre auf einem einzigen Erdbeerblatte zu entdecken gewußt hat, so müßte ich doch wahrhaftig fürchterlich ungeschickt sein, wenn ich auf dem ganzen Morgen Landes, der mir zur Verfügung steht, nichts finden sollte.

„Da bin ich nun etwas abseits vom Wege gekommen und grase am Grabenrande philosophische Betrachtungen ab, wie ein fauler Esel, ohne zu bedenken, daß die Kutsche, in der Du Dich mir anvertraut hast, dabei etwas ins Humpeln geraten wird. Du willst Geschichte, Thatsachen, nicht wahr? Wir sind, soviel ich weiß, bei Fräulein von Erlans Thränen stehen geblieben, und da stellst Du Dir nun wohl vor, daß ich dieselben mit einem Worte gestillt, wie ich sie, zu meiner Schande sei es gesagt, mit einem Worte hervorgerufen habe — natürlich meinst Du, die Sache sei abgethan gewesen, sobald ich mich entschuldigt hatte, und gleich darauf sei die allererfreulichste Harmonie unsrer Seelen zu Tage getreten.

„O, mein Freund! Der Himmel behüte Dich davor, je im Leben Erscheinungen hervorzurufen, über die Du nach einer Sekunde schon nicht mehr Herr bist, denn das ist entsetzlich! Man sagt, der Mensch fühle sich klein, wenn er einen Strom übers Ufer treten sehe und macht- und hilflos der Naturgewalt gegenüberstehe. Was soll man dann von den Thränen eines jungen Mädchens sagen? Ist dieser Strom etwa leichter einzudämmen? Ich war sanft wie ein Lamm, demütig wie ein Hündlein, ich krümmte mich wie ein Wurm — die Flut strömte unaufhaltsam weiter und wunderbar war es, zu sehen, wie das nämliche kleine Taschentuch, nicht größer als

meine Handfläche, gedreht, gewendet, zusammengeballt, mißhandelt, doch immer noch seine Schuldigkeit that! Zusammengeballt deckt es gerade ein Auge und deshalb mußte das eine immer nach dem andern betupft werden, was mit einer so taschenspielerartigen Geschwindigkeit geschah, daß man sich der Teilung kaum bewußt wurde, und trotz der Verzweiflung, die mich erfüllte, konnte ich diese fabelhafte Geschicklichkeit nicht ohne Spannung verfolgen.

„Ich muß übrigens zugeben, daß Fräulein von Erlan keine unerlaubten Vorteile aus unsrer beiderseitigen Lage zog und sich, sobald es ihr möglich war, tapfer gefaßt hat. Ohne Bitterkeit oder Empfindlichkeit streckte sie mir dann die Hand hin und setzte sich, nachdem sie vorher Miene gemacht hatte, sich zur Thür hinauszustehlen, auf meine Bitte neben mich.

„Vieles hatte ich gut zu machen, und die leidensvolle Viertelstunde, die meine Böswilligkeit über sie verhängt hatte, mußte durch große Liebenswürdigkeit aufgewogen werden, das fühlte ich. Es galt jetzt, mich anzustrengen, zu plaudern, sie zu zerstreuen, mit einem Worte, den Vorwurf der Herzensroheit von mir abzuwaschen, und ich glaube, mich leidlich aus der Sache gezogen zu haben.

„Anfangs unterbrachen heftige Stoßseufzer ihre Worte, sowie reichliches Aufschluchzen, wie es aus bedrängtem Kinderherzen kommt, und von Zeit zu Zeit schimmerte an ihrer Wimper wieder ein Tröpfchen, das die Hilfe des berühmten Taschentuches nötig machte, aber nach und nach zerstreuten sich die letzten Gewitterwolken, die Sonne strahlte wieder, und meine kleine Pflegerin entfaltete eine Lebhaftigkeit, der ich kaum zu folgen vermochte.

„Sprechen scheint ihr ungeheures Vergnügen zu machen; sie betreibt es rasch, lebhaft, nicht sehr zusammenhängend, wie wenn es ihr um eine heilsame Zungengymnastik zu thun wäre. Fragen, Einfälle, Gedanken, Thatsachen, das kollert in buntem Allerlei durcheinander; ohne viel Federlesens wirft sie einem alles hin, wie man einer Schar Sperlinge eine Handvoll Körner hinwirft: ‚Pip! Pip! Jeder nehme, was er erwischt!‘ Die Parabel vom Säemann im Evangelium wird ihr wohl nie Kopfschmerzen gemacht haben, und wie viele von ihren Weisheitskörnern unter die Dornen oder auf den Fels fallen, ist sicherlich ihre geringste Sorge.

„Dabei mußt Du nicht an eine alltägliche Klatschbaserei

denken. Diese unversiegbare Redelust geht, wenn mich nicht alles täuscht, nur aus einer überströmenden Lebensfülle hervor, und den Ueberschuß von Kraft, für den sie anderwärts keine Verwendung findet, gibt sie hier aus. Freilich genügt dies eine Ventil nicht, im Plaudern geht sie hin und her, neckt und quält ihren Hund, facht das Feuer in einer Stunde zwanzigmal an und stöbert es wieder auseinander, so daß es natürlich halb erlischt und das ganze Zimmer voll Rauch und Qualm ist. Dann entschuldigt sie sich, reißt das Fenster auf und steckt einen Scheiterhaufen in Brand, daß die Flammen an der Kamineinfassung hinaufschlagen und man einen Eimer Wasser darauf gießen muß, um größeres Unheil zu verhüten.

„Wenn sie sitzt, so zieht sie nacheinander beide Beine herauf, türkisch wie ihr Kaffee, und schaukelt mit dem Oberkörper, daß man fortgesetzt für ihr Gleichgewicht zittert, das sie jedoch, die Gerechtigkeit muß man ihr angedeihen lassen, bewundernswert erhält; nur komme ich vom Zusehen etwas außer Atem.

„‚Ich finde Sie ein wenig fieberisch,‘ sagte mir kurz darauf mein Doktor. ‚Was soll das heißen? Hätten wir zu früh mit der kräftigen Ernährung angefangen und müssen wir wieder Krankenkost als Dämpfer anordnen?‘

„‚Dämpfen Sie lieber den Irrwisch!‘ war ich versucht zu antworten.

„Aber schließlich, siehst Du, Jacques, sind vierzehn Stunden Einsamkeit im Tage ein bißchen viel, zumal wenn einem die Beine gebunden sind, da darf man nicht allzu wählerisch sein in Bezug auf die gebotene Unterhaltung.

„Durch unsre äußerst mannigfaltigen Gespräche weiß ich nun auch mit Dingen und Menschen unsrer Umgebung Bescheid.

„Das Gebäude, das ich Dir vielleicht etwas anspruchsvoll als Schloß bezeichnet habe, hält entschieden nicht, was es von außen verspricht, und hat große Verwandtschaft mit einer Theatercouliſſe, hinter welchen bekanntlich auch die Enttäuschungen gedeihen. Seine Pracht und Herrlichkeit stammt von Ludwig XIII. her, sein Verfall von der Revolution, was, wie Herr Prud'homme Dir sagen würde, den Beweis liefert, daß das Unglück aus weit dauerhafterem Stoffe als das Glück ist, so oft auch schon das Gegenteil behauptet wurde, während es meiner Ansicht nach nur darauf hindeutet, daß Steine nicht länger als hundert Jahre aufeinander zu bleiben die Güte haben, wenn ihnen niemand unter die Arme greift.

Wie dem auch sei, ein Flügel des stolzen Baues, ein großer Glockenturm und zwei niedliche Türmchen haben schon den Tribut der Vergänglichkeit alles Irdischen bezahlt.

„Uebrigens sind die Türme, als Leute aus der besten Gesellschaft, ohne viel Geräusch und Aufheben eingefallen, einfach wie Menschen, die sich nicht mehr auf den Beinen halten können und es vorziehen, an der Erde Platz zu nehmen. Der Epheu, den sie mit sich zu Boden gerissen, hat im nächsten Jahre immer weiter gegrünt und gewuchert, und nachdem sie sich überzeugt haben, daß hier von Ausgejätetwerden keine Rede ist, haben Unkraut, Goldlack und wilde Rosen zu blühen angefangen, und die Vögel, die hier sicheren Schutz und fröhliches Duften und Blühen vorfanden, haben sich eingenistet.

„‚Geschichte aller alten Mauern!' sagst Du nun, ‚halte Dich doch mit der Beschreibung nicht auf; ein verfallenes Schloß ist wie das andre!'

„Und willst Du wohl auch behaupten, daß die Eigentümer verfallener Schlösser sich dieser Thatsache gegenüber auch überall gleich verhalten? Glaubst Du vielleicht schon viele Orte gesehen zu haben, wo man sich unter solchen Umständen benimmt, wie in Erlan?

„Wenn die Eidechsen so sehr überhand nehmen, daß ihr Luftschnappen derart vernehmbar wird, daß es an den unheimlichen Ton eines letzten Röchelns gemahnt, und wenn die Steine an windigen Tagen entschieden ins Wackeln geraten, so rafft jeder sein persönliches Eigentum zusammen, faßt auch wohl bei andern beweglichen Gegenständen mit an, und mit philosophischem Gleichmute verpflanzt man sich und seine irdische Habe in einen gastlicheren und etwas vertrauenerweckenderen Teil des Gebäudes.

„Der erste Sturm tritt dann sein Herrenrecht auf den eben verlassenen Flügel an, dieser stürzt zusammen und wird zur Behausung der Eulen und Krähen, während die Auswanderer sich's in Seelenruhe dicht daneben heimisch machen, sich den neuen Räumen anpassen, deren Vor- und Nachteile herausfinden und die ganze Sache so selbstverständlich finden, wie es seiner Zeit ein gallischer Volksstamm fand, sein Lager abzubrechen, wenn ihn nach einem andern Himmelsstriche und nach andrem Wilde gelüstete.

„Auf diese Weise hat man nacheinander den nördlichen mit dem südlichen Turme vertauscht, und den rechten Flügel mit dem Mittelbau, und wenn dieser Mittelbau zu weichen

anfängt, was bei der diesjährigen Schneelast durchaus nicht unwahrscheinlich ist, so hat man noch einen linken Flügel, der eine Restauration jüngeren Datums zu genießen gehabt hat, in Aussicht, und dazu noch einen, nein, zwei Türme, die Kapelle und das Wirtschaftsgebäude.

„Das wird hinreichen, selbst den Enkeln des Fräuleins von Erlan ein schützendes Dach zu sichern, jedenfalls aber die Lebenszeit dieser geheimnisvollen, unsichtbaren Tante, die mir noch gänzlich unbekannt ist und die ich nächstens für ein Fabelwesen halten werde, überdauern.

„Wenn das nicht Wahnsinn ist, so ist es entschieden auf die Spitze getriebene Philosophie, und dabei buchstäblich wahr. Fräulein von Erlan scheint dies Verfahren auch ganz natürlich zu finden, und wenn man sie darüber sprechen hört, so meint man, es sei von dem allerunbedeutendsten Platzwechsel die Rede, wie wenn man sich etwa in einem Garten auf die schattige Seite setzt, wenn einem die Sonne lästig wird.

„‚Du liebe Zeit, es fiel eben ein — was hätten Sie denn gemacht?‘ fragte sie mich, als sie mich die Augen etwas erstaunt aufreißen sah. ‚Wären Sie drin geblieben?‘

„‚Nein, ich hätte den Bau wieder hergestellt,‘ erwiderte ich.

„‚Ach so! Da wären dann Benedikta und ich die Maurer gewesen und Franzel hätte uns den Kalk angerührt.‘

„‚Wer ist denn Franzel?‘

„‚Meine Stute, ein gutes, altes Tier, das nur noch mit Holpern wieder in seinen Stall zurückkommt; Sie sollen sie zu sehen kriegen; sie kommt in meinem Herzen gleich nach meinem Hunde.‘

„‚Aber müssen Sie sich denn nicht auch sagen,‘ konnte ich nicht umhin, zu bemerken, ‚daß es Sünde und Schande ist, einen so schönen Besitz einfach einstürzen zu lassen? Fühlt denn Ihre Frau Tante das nicht?‘

„‚Pah!‘ machte sie achselzuckend und mit einem spöttischen Auflachen. ‚Die Tante, die weiß, daß die Mauern von Erlan schon noch so lange aushalten, wie sie selbst, und wenn sie die Gewißheit hat, daß ihr zeitlebens ein Dach überm Kopfe bleibt, kümmert sie das Nachher blutwenig!‘

„Ich wagte nicht, das Gespräch, das allzu persönlich zu werden drohte, weiter fortzusetzen, und wir begaben uns wieder auf ein allgemeines Gebiet. Aeußerst vergnüglich und humoristisch beschrieb mir mein junges Gegenüber, auf welche Weise sie ihrem Zimmer zu Möbeln verholfen, wie sie

sich aus jedem Raume das Brauchbarste und am leichtesten zu Transportierende angeeignet und selbst auf die Betstühle aus der Kapelle ihr Eigentumsrecht geltend gemacht hatte.

„Auf diese Art erklärte sich mir denn auch der halb klösterliche Anstrich des Raumes, der mich beim ersten Erwachen stutzig gemacht hatte.

„‚Sie nennt sie ihre ‚fliegenden Stühle‘ und zog im Verlaufe des Gespräches einen nach dem andern an mein Bett, um mich die alten Betstühle bewundern zu lassen.

„‚Sie sind alle ganz gleich, das ist langweilig, nicht wahr?‘ fragte sie, ‚aber im Vergleiche mit meinen Sofas sind sie noch äußerst niedlich und reizend. Haben Sie die gestickten Herrschaften auf meinen Kanapees schon angesehen?‘

„Und im Handumdrehen ergriff sie eines der steiflehnigen Gestelle und rollte es mit Donnergepolter durch die Stube bis zu mir, um es dann mit ebenso großer Geschwindigkeit und nicht minderem Lärm wieder an seinen Platz zu befördern.

„Aus all diesem konnte ich jedoch ersehen, daß dies Schloß von innen ebenso verwahrlost und verwüstet ist, wie von außen, und ich frage mich vergebens, welche Räuberbande hier gehaust haben könnte. Nachlässigkeit und Mangel an Sorgfalt hätten dazu doch nicht ausgereicht, und so wenig die Zeit auch den Dingen dieser Welt zum Vorteile gereicht, pflegt sie doch nicht ganze Einrichtungen auf ihrem Rücken davonzuschleppen, zu dem Zwecke muß ihr schon das Elend ein wenig zu Hilfe kommen. Dieser Gedanke war mir außerordentlich peinlich, denn in dem Falle konnte meine Anwesenheit für die beiden Schloßherrinnen eine beträchtliche Last sein, und ich nahm mir schon im stillen vor, über diesen Punkt den Doktor auszuholen und ein offnes Wort mit ihm zu sprechen, als Fräulein von Erlan, die sich nicht schlecht darauf zu verstehen scheint, den Leuten ins Herz zu blicken, mit einem Mal den Stier bei den Hörnern faßte und meinen Gedanken Worte lieh.

„‚Ach, nun sind Sie ganz bekümmert, weil Sie uns nicht so reich finden, als Sie geglaubt haben,‘ rief sie. ‚Aber seien Sie ohne Sorge! Wenn auch in Erlan die Tische und Stühle, die wir brauchen, nicht auf den Bäumen wachsen, so haben wir doch alle Gemüse, die es nur geben kann, und Hühner und Enten in Menge, und da meine Tante, die ihrem teuren Selbst nichts abgehen läßt, es noch immer fertig

gekriegt hat, satt zu werden, so glaube ich, daß sie noch lange nicht auf dem Grunde ihres wollenen Strumpfes angelangt und daß von Hungersnot vorderhand keine Rede ist. Das wäre noch hübscher, wenn Sie sich um so etwas Sorgen machen wollten; es ist doch wahrhaftig nicht Ihre Schuld, daß Sie heute hier sind, und Gefangene zu speisen, ist allerorten Brauch und Sitte.'

„Diese offne Erklärung war mir allerdings sehr beruhigend, und ich setzte nur noch hinzu, wie leid es mir thue, Fräulein von Erlan aus ihrem kleinen Reiche vertrieben zu haben, und bat sie dringend, dasselbe wieder einzunehmen und mich anderswo unterzubringen. Das schlug sie mir jedoch rundweg ab, erwiderte mir, daß ‚anderswo' bei ihnen ein äußerst zweifelhafter Begriff sei und daß sie durchaus wünsche, mich an der Stätte ihrer bösen That zu belassen, weil dieser Raum sie doppelt an Buße und Reue gemahne.

„Manche Absonderlichkeit meines Tischgerätes ist mir jetzt ebenfalls gründlich erklärt, und ich verstehe nun, wie echtes Sèvresporzellan, ein venetianisches Trinkglas, in dem mein Wein wie flüssiges Gold schimmert, schweres Silbergeschirr, das ich nie ohne eine gewisse Bangigkeit in Fräulein von Erlans Händen erblicke, und eine grobe, gelbliche Serviette, sowie ein Messer um einen halben Franken zu einem Gedecke vereinigt werden konnten, das mich am ersten Tage über alle Maßen befremdete.

„Mit diesem edeln Schneideinstrument quälte ich mich gestern entsetzlich ab, gebrauchte Messer und Heft abwechselnd, und erreichte damit nur, daß ich mir eine Art Hundemocken zurecht machte. Ich war nicht mehr sehr weit von einem Ausbruche heftiger Ungeduld, als Fräulein von Erlan, die mich mit stillem Vergnügen beobachtet hatte, plötzlich bemerkte: ‚Es schneidet schlecht, nicht? Ach, wie zornig Sie dreinschauen! Nur Geduld, ich habe etwas, das Ihnen zusagen wird.'

„Sie lief nach einer Schublade und brachte im Triumph einen kleinen Dolch, der in einer kunstvoll geschnitzten Elfenbeinscheide steckte, aus der sie ihn mit einer äußerst beunruhigenden Raschheit herauszog, wobei der feine bläuliche Stahl blitzte und funkelte.

„‚Hier, der schneidet himmlisch!' sagte sie. ‚Ich gebrauche ihn immer für meine Federn. Wollen Sie ihn haben?'

„Damit war die Originalität meines Tischgedeckes vervollständigt.

„Du mußt zugeben, daß Du nun ein genaues Bild

meiner Zufluchtsstätte und meines Schutzengels hast: Die Gespenstertante, mein Doktor, Benedikta, Einer und last not least Fräulein Colette, denn so lautet Fräulein von Erlans Vorname, den sie so liebenswürdig war, mir samt allen sich daran knüpfenden Gedanken und Betrachtungen anzuvertrauen.

„‚Ein drolliger Name, nicht wahr?‘ sagte sie. ‚Col — Colette — zu komisch! Was soll es eigentlich heißen und wo kann der Name herstammen?‘

„‚Vermutlich von der Kalenderheiligen.‘

„‚Das kann sein! Höchst wahrscheinlich sogar. Das ist mir noch nie eingefallen. Ich habe immer gedacht, man hätte ihn eigens für mich erfunden. Kennen Sie denn diese heilige Colette, wissen Sie etwas von ihr? Sie haben sie vielleicht schon bei Zahnweh angerufen? Es scheint, daß sie darüber große Macht hat und daß es sofort vorübergeht, wenn man sich an sie wendet.‘

„‚Ich muß Ihnen gestehen, daß ich keinerlei Beziehungen zu der Heiligen habe,‘ erwiderte ich. ‚Einerseits haben mir meine Zähne bisher wenig Veranlassung zu solcher Frömmigkeit gegeben, andrerseits wird mich von nun an Ihr Mißerfolg von jeglicher ausschließlichen Andacht für einzelne Heilige abschrecken, denn so eingebildet bin ich nicht, daß ich auf Erfolg rechnen würde, wo Sie so schmerzlich enttäuscht worden sind.‘

„Sie wendete den Kopf ab, ohne mir dadurch die glühende Röte verbergen zu können, die bis unter die Haare sichtbar ward, und sagte nach kurzem Zögern leise: ‚Ach! Ich habe den Fehler gemacht, zu Schweres zu verlangen. Daran wird's wohl liegen!‘

„Sie hatte offenbar Angst, mich durch ihr Mißgeschick abzuschrecken oder zum Zweifel und Unglauben zu veranlassen, und halb, um ihre fromme Einfalt zu schonen, halb, weil ich fürchtete, sie verletzt zu haben, setzte ich, das Gespräch abschließend, hinzu: ‚Sicher ist, daß man an nichts verzweifeln soll, und vielleicht ist Ihnen das ersehnte Glück näher, als Sie glauben.‘“

28. März.

Seit einiger Zeit drängt sich mir immer wieder ein Gedanke auf: ich lache ihm ins Gesicht, ich sage ihm, daß ich ihn abgeschmackt finde, ich zucke verächtlich die Achseln, aber er weicht und wankt nicht und läßt sich im Gegenteil häuslich nieder in meinem Kopfe.

Dieser Gedanke ist so toll, daß ich meine Thür dreifach verriegelt habe, ehe ich ihn niederschreibe, und ich habe zwei Blätter in meinem Hefte leer gelassen, damit der lächerliche Einfall ganz für sich bleibt.

Natürlich mußte ich ja unaufhörlich an mein Abenteuer denken, an meine Heftigkeit gegen den armen Heiligen, an meinen Zorn und seine schlimmen Folgen, an den Tag, da Herr von Civreuse unfreiwillig in Erlan eingedrungen ist, und bei dem vielen, unablässigen Nachdenken habe ich mich dann gefragt — das heißt, ich habe gedacht, daß möglicherweise — oder vielmehr urplötzlich ist die Idee in mir aufgestiegen, der heilige Joseph könnte mein Gebet doch erhört haben und der ersehnte Retter und Held könnte — Herr von Civreuse sein.

Ich weiß ja wohl, daß er gar nicht nach Erlan wollte, daß er nicht im Traume an mich gedacht hat und daß er nichts weniger als galant und artig gegen mich ist — aber seltsam ist und bleibt dies Zusammentreffen.

Ich flehe um Hilfe, und mit einem Schlage bringt ein junger Mann, originell und, wenn auch nicht gerade liebenswürdig, so doch gewiß interessant und aus dem Stoffe, aus dem man Helden schnitzt, in mein engummauertes Leben. Wenn das nicht ein Fingerzeig des Himmels ist! Weitere Zeichen dafür sind meiner Tante Verdrießlichkeit und Gereiztheit, und die zornigen Ausfälle, die ich tagtäglich über mich ergehen lassen muß, beweisen zur Genüge, daß sie denkt, wie ich, und daß der Befreier der armen Colette erschienen ist.

Wenn ich mich dann vor meinem wieder zu Ehren gekommenen Heiligen in Entschuldigungen ergehe, kommt es mir vor, als ob er mir, wie schon einmal, freundlich zublinzle und lächelnd sage: „Siehst du wohl, daß du viel zu rasch die Flinte ins Korn geworfen hast und daß ich dich keineswegs getäuscht habe?“ Im nächsten Augenblick aber sage ich mir wieder, daß ich eine Närrin bin, und wenn ich mir Herr von Civreuses Eisesmiene vergegenwärtige, so bin ich mir ganz klar, daß ihm an meinem Hunde ebensoviel gelegen ist, wie an mir, und daß wahrhaftig kein großer Scharfblick nötig ist, um ihm anzumerken, wie er sich von hier fortsehnt.

Und dennoch — wenn es in den Sternen geschrieben ist, so muß es geschehen und er muß es thun und muß obendrein noch froh sein, daß er so verwundet worden ist; denn sonst wäre er ja ahnungslos vorbeigegangen.

Ob er eigentlich mit dem Ideal meiner sommerlichen Träume Aehnlichkeit hat? Ich kann das jetzt gar nicht mehr feststellen, denn so oft ich mir meinen schönen Unbekannten ins Gedächtnis rufen will, drängt sich Graf Peters Bild dazwischen. Ich könnte ja in diesem Hefte nachlesen, wie ich mir ihn gedacht habe, allein ich unterlasse das lieber — es ist besser so.

Seine Stirn kann man noch nicht recht sehen, aber allem Anschein nach muß sie breit und hoch sein; seine Haare sind braun, ganz kurz geschnitten, und es kann bei ihm nur von einer Bürstenfrisur die Rede sein; die kühn geschwungene Nase ist meiner Ansicht nach etwas zu lang und der Bart ist ein Mittelding zwischen Knebel- und Vollbart, und ich hätte ihn schon lange gern gefragt, wie man diese Art nennt.

Was die Farbe seines Auges oder vielmehr seiner Augen, denn das andre wird hoffentlich nicht sehr verschieden von diesem sein, anbelangt, so ist sie höchst eigentümlich: nicht blau und nicht grau, sondern ganz und gar die Schattierung des Quellwassers, in welchem ich mich letzten Sommer so oft gespiegelt habe. Die Aehnlichkeit geht sogar noch weiter, indem sich auch hier die Wolkenschatten wiederfinden, und die Färbung je nach Stimmung eine ganz verschiedene ist, oft in einem Augenblick hell und dunkel.

Seine Haut ist braun bis an eine Narbe, die oben an der Stirn herüberläuft, von hier bis unter die Haare ist die Haut weiß geblieben, was sehr wunderlich ist und aussieht, als ob man das ganze Gesicht bemalt hätte, und hier die Farbe ausgegangen wäre.

Sein Charakter ist jedenfalls schroff, nicht sehr liebenswürdig, und er macht den Eindruck eines Mannes, der so gewöhnt ist, seinen Willen durchzusetzen, daß der eines andren für ihn gar nicht mehr in Betracht kommt.

Ich hatte mir ihn ja freilich immer als Tyrannen gedacht, als Tyrannen der ganzen Welt gegenüber, aber mild und weich werdend bei meinem Anblick.

Wenn ich dann eine gute Weile diesen Gedanken und Träumen nachgehängt habe, überkommt mich plötzlich wieder die Einsicht, wie thöricht es ist, sich in so etwas hineinzusteigern. War der Prinz im Märchen je so unritterlich und so wenig hingebend der Dame seines Herzens gegenüber, und muß ich mir denn nicht eingestehen, daß Herr von Civreuse erstaunliche Aehnlichkeit mit einer an die Kette gelegten Dogge

hat, mit einer sehr klugen, sehr wohlerzogenen und sehr manierlichen Dogge, die sich aber nichtsdestoweniger in ihrer Hundehütte höllisch langweilt und nicht für nötig findet, ihrer Umgebung diese Thatsache zu verheimlichen?

Und schließlich — bin denn ich dazu angethan, mich ihm anzupassen? Es ist wie verhext, daß alles, was ich rede und was ich thue, genau das Gegenteil ist von dem, was ich reden und thun sollte. Wenigstens verhelfe ich der Augenbraue meines Gefangenen zu einem reichen Maße von Bewegung, denn sie muß sich bei dem Erstaunen, das ich stets errege, unzähligemal in die Höhe ziehen. Um aber den ganzen Tag kritisiert und getadelt zu werden, dazu hat man doch wahrhaftig nicht achtzehn Jahre lang auf seine Freiheit und einen Freudenstrahl gewartet. . . .

Ja, und doch schien Mutter Lancien ihrer Sache so sicher, und sie hat so viel vom Leben gesehen, und ich so wenig!

* * *

Peter an Jacques.

„O Freund — wie habe ich das von Dir erwartet und wie sieht Dir Dein letzter Brief wieder ähnlich!

„Alles Feuer und Flamme, Aufregung, Teilnahme; flugs wird ins Blaue hinein ein ganzer Roman erfunden, dann per Schnellzug mit Extrabotenbeförderung an mich abgesandt — natürlich, Du könntest ja zu spät kommen und weißt nicht, ob Deine Glückwünsche vor oder nach der entscheidenden That anlangen!

„Dieser Unfall, der mich auf offener Landstraße betroffen, dies alte Schloß, in das man mich bewußtlos getragen hat, dies junge Mädchen, das Tag und Nacht für mich sorgt und um meines Leidens willen Thränen vergießt, das alles entzückt und berauscht Dich; Du siehst mich in Gedanken verliebt, von Leidenschaft trunken zu Füßen meiner Schönen knieen, so gut letzteres mit einer zerschmetterten Kniescheibe gehen will; stellst Dir vor, wie ich mein Elend segne, weil es mir Eintritt in Erlan verschafft hat, wie ich der Unzugänglichkeit der Wege lobsinge, weil diese Einsamkeit zu zweien so beglückend ist, und wie ich's dem Schnee danke, daß er unser Adlernest uneinnehmbar und unerreichbar für Eifersucht und Neugier macht.

„Ach, mein armer Jacques! Ich bin kein Zündstoff wie Du und habe ebensowenig Deine hochfliegende Phantasie, und

Du mußt Dich ja erinnern, daß ich schon früher, als wir noch miteinander in Gesellschaft gingen, neben Deinem Tollkopfe und Deiner überschäumenden Begeisterungsfähigkeit der Greis in Silberhaaren gewesen bin.

„Während Du, Feinschmecker, der Du bist, an einem Abende ein bis zwei Leidenschaften zum Nachtisch verschlingen konntest und Dich nicht selten in Deine Tänzerinnen so verliebt hast, daß Du nach dem Cotillon schon an Heiraten dachtest, habe ich mein Herz höchstens einmal die Woche verloren und es ist mir sogar passiert, daß es von einem Sonntag zum andern, ja volle vierzehn Tage keinen rascheren Schlag gethan hat.

„Und jetzt, da ich mich mit dem menschlichen Geschlechte im allgemeinen überworfen, da ich die gutmütigen Schwätzer der Boulevards mitsamt den niedlichen Dämchen satt habe bis zum Ueberdruß, da ich endlich mutig den Staub der Gesellschaft von den Füßen geschüttelt und mit einem gewaltigen Ruck meiner Schultern mich losgerissen und meine Fesseln zerbrochen habe, jetzt mutest Du mir eine Schülerliebe zu? Nein! Nein, Freund, und wenn Du Lust hast, so räume ich Dir das Feld und überlasse all' die Herrlichkeiten Dir, das Bett mit den gewundenen Säulen und die Schienen mit dem Kleisterverband und die kleine Blonde obendrein.

„Hast Du denn die zwei Jahre, die hinter mir liegen, vergessen, Du treuer Kamerad? Ich glaube es fast, denn sie sind von Deiner Seite ja nichts als Aufopferung und Hingebung gewesen, und dieser zu gedenken, würde Dein unerhörtes Zartgefühl Dir als ein Verbrechen erscheinen lassen. Bei mir ist dem aber nicht so! Es gibt Dinge, deren Bitterkeit einen häßlichen Nachgeschmack hinterläßt, der nicht weichen will — was ich erlebt habe, ist von dieser Art gewesen.

„Ich war ja so ein kindischer Geselle, siehst Du, so abgeschmackt vertrauensvoll und leichtgläubig. Von den dreißig und mehr intimen Freunden, die ich besaß, hielt ich ja einen jeden für zuverlässig, wahr und treu, ein paar Dutzend Familien in Paris nahmen mich mit offnen Armen auf, und ich, ich glaubte, daß man mich um meiner Mutter willen wie ein Kind des Hauses behandle, ich ging dort aus und ein, wie wenn ihre Hand mich hingeleitet hätte, und nie stieg ein Hintergedanke in mir auf. Freilich war ich der einzige, der diese Freundschaft arglos auffaßte.

„Ein dummer, grüner Junge war ich, der dabei nur

eines außer Auge ließ, und das waren die dreihunderttausend Franken Jahresrente, die ich Elternloser zur freien Verfügung in Händen hatte. Wie ein thörichter Knabe bezog ich all dies Entgegenkommen, das einzig meinem Vermögen galt, auf mich.

„Dann kam der Morgen — weißt Du noch? — an dem ich ruiniert war! Mein Bankier, natürlich auch ein Freund, hatte all mein Kapital in so wenig ehrenwerte Unternehmungen gesteckt, daß er nie den Mut gehabt hat, mich vorher darüber zu befragen, und eines Tages war er mit dem Reste, der wohl noch ausreichen mochte, ihm über'm Wasser ein neues Vermögen zu gründen, verschwunden. Meine Stellung im Leben war im selben Augenblick bezeichnet.

„Wie langsam ist so ein Telegraph, verglichen mit der Geschwindigkeit einer Kunde, die von Mund zu Munde fliegt. Vier Stunden nach meinem Ruin war ich wieder der einfache Peter von Anno dazumal, jeder wußte die Geschichte, und acht Tage darauf war ich vergessen. Man lebt rasch in Paris und jeder Tag bringt Neues. Auf meine Katastrophe folgte der Sturz eines Ministeriums, ein bei verschlossenen Thüren geführter Scheidungsprozeß, den die Zeitungen natürlich des langen und breiten mit Trompetenfanfaren der Welt mitteilten; wer konnte sich im schäumenden Meere um die einzelne Welle kümmern, die zufällig mich verschlungen hatte?

„Die Freundeshäuser, die mir zu intimem Verkehr geöffnet gewesen waren, schlossen sich mit seltener Einigkeit. Wozu einen Menschen einladen, der als Freier undenkbar ist? Erst dann fiel mir der merkwürdige Zufall auf, daß in jedem dieser Kreise eine Tochter von achtzehn oder zwanzig Jahren vorhanden war.

„Meine Freunde, Jacques, die hielten sich samt und sonders musterhaft. Nicht einer, der nicht ein- oder zweimal über die Straße oder über den Boulevard herübergeeilt wäre, um mir die Hand zu drücken und seine Teilnahme zu beweisen.

„‚Der arme Civreuse! Verfluchtes Pech!'

„‚Das Scheusal, dieser D... — er ist steckbrieflich verfolgt, hast Du's nicht gelesen? Nebenbei, hältst Du eine Auktion? Die Jahreszeit ist überaus günstig! Da kannst Du Glück dabei haben!'

„‚Was für eine Leichenbittermiene, armer Freund! Die Geschichte kann es einem auf Ehre verleiden, sein Geld anders als in einem Strohsack unterzubringen!'

„Das klang alles so nett und ging mir geradeswegs zu Herzen. Nach vierzehn Tagen war meine Auktion zu Ende, meine Wohnung vermietet, meine Montage, an denen ich offne Tafel gehalten, hatten aufgehört, ich aß nicht mehr im Café Anglais zu Nacht und — was noch mehr heißen will — ich wohnte jenseits der Seine ...

„Sucht man eine Nadel im Heuschober und läuft man einem Menschen nach, der sich im Jardin des Plantes einquartiert? Du lieber Gott, nein, das läßt man hübsch bleiben, und so hatte ich nach kurzen zwei Wochen jene vollständige Ruhe und jenes Ungestörtsein erlangt, von dem man im Getriebe oft träumt, das man aber in einer großen Stadt, in der man ein froher, glücklicher Mensch gewesen ist, nicht Frieden, sondern Vereinsamung nennt.

„Damit könnte meine Geschichte zu Ende sein oder man könnte einen Punkt machen und ein neues Kapitel anfangen, in dem sich der Kampf gegen den Hunger darstellen ließe, wenn ich nicht zu meinem Glück außer den dreißig Freunden noch einen einunddreißigsten besessen hätte, den ich übrigens nie in den großen Haufen geworfen habe.

„Mit mehr Spürsinn versehen, als die andern, entdeckte dieser meinen Schlupfwinkel; einmal bei mir eingedrungen, riß er kühn und vermessen meine Kasse auf, und als er sie genau so leer fand, wie er erwartet hatte, zog er meinen Arm durch den seinigen und nahm mich mit sich nach Hause, wo er mich zwang, zwei volle Jahre sein Leben zu teilen!

„Angeboten hat er mir das nie, aber er hat die Sache so eingefädelt, daß ich ohne Widerstand angenommen habe — ja, laß Dir das nur einmal ins Gesicht sagen, Freund Jacques, weil ich endlich dran bin — und daß ich ohne Hintergedanken und Bedenken die ganze lange Zeit ein Schmarotzerleben bei ihm geführt habe.

„O bitte, bestreite das nicht! Du weißt so gut wie ich, wie diese Leute bezahlt werden, die Arbeit suchen, weil sie Geld brauchen, und die sie von heute auf morgen suchen, ohne den ganzen Examenskram durchgemacht zu haben, auf den unser Frankreich sich so viel zu gute thut.

„Wieviel ich verdient habe, weiß ich nicht genau, aber ich bin mir sehr klar, daß, wenn ich, eins ins andre gerechnet, den vierten Teil unsrer Miete und meine Wäscherin bezahlt habe, mir beides zu ermäßigten Preisen berechnet worden sein muß.

„Einen Beruf ergreifen — jawohl, aber was für einen? Solange ich Dilettant gewesen, existierte gar kein Zweifel, daß meine Bilder im Salon hätten zugelassen werden müssen, sobald man vermuten konnte, daß ich nötig habe, zu verkaufen, war ich ein Schmierer und eine zehn Meter große Leinwand von mir höchstens fünfzig Franken wert. Musik? — Davon konnte gar nicht die Rede sein! Mein Guitarrespiel war ja reizend — unter irgend einem Balkon; als Lehrer hätte es mir an gar nichts gefehlt, als an Schülern.

„Ich hatte nur die Wahl, entweder als Ueberzähliger im Finanzdepartement einzutreten, wo man drei Jahre Zeit hat, zu hoffen und sich ehrgeizigen Träumen hinzugeben, die ja so berechtigt sind in der Gewißheit, daß eine Anstellung mit fünfzehnhundert Franken der stolze Lohn dieses Noviziates ist, oder aber einen Versuch in der diplomatischen Laufbahn zu machen, für die ich nur leider die Lackstiefel und die Handschuhe nicht mehr aufzutreiben im stande war, oder schließlich Zeitungsschreiber zu werden.

„Wenn man sich weigert, seinen anständigen Namen als Aushängeschild über eine Spielhölle setzen zu lassen, so wüßte ich nicht, womit ein Mensch meiner Art sich sonst in Paris beschäftigen sollte.

„Natürlich dachte ich auch ans Auswandern, und wärst Du nicht gewesen, so wäre ich zehn gegen eins dem Ehrenmanne, der mich zu Grunde gerichtet hatte, übers Wasser gefolgt. Aber ich hatte Dich und ich blieb, obgleich mir alles, was ich mit angesehen, das Herz schon ein wenig fröstelu gemacht hatte, und ich freilich weit entfernt war, zu ahnen, welch plötzlicher Umschlag mir vorbehalten war und welch herrliche Gelegenheit meiner wartete, das Studium der menschlichen Bestie nach dem lebenden Modell zu vervollständigen.

„Ich hätte freilich nur meinen La Rochefoucauld aufzuschlagen brauchen, da hätte ich die ganze Geschichte schwarz auf weiß im voraus gehabt. Aber wer glaubt denn an La Rochefoucauld, ehe er dessen bittre Weisheit am eignen Fleisch und Blut erfahren hat.

„Ich brauche Dir den Komödienabschluß nicht ins Leben zu rufen, das Blatt hatte sich vollständig gewendet und Frau Fortuna erstattete großmütig mit der einen Hand zurück, was sie mit der andern genommen hatte. Reicher, als er je gewesen war, starb mein alter Spitzbube in Amerika, ohne ein Testament oder Leibeserben zu hinterlassen, und seine Petroleumquellen,

auf welche alle durch ihn Geschädigten ihre Ansprüche vornehmlich geltend machten, reichten vollständig hin, den erlittenen Verlust vollständig zu ersetzen. An unsern Schuldforderungen war nicht zu mäkeln, und wir erhielten sogar unsre Zinsen bei Heller und Pfennig ausbezahlt, so daß wir die etwas unfreiwillig gemachten Ersparnisse von zwei Jahren in Händen hielten.

„Drei Tage darauf — weißt Du noch Jacques? — regnete es bei uns Visitenkarten und Glückwünsche, und ich war mit einem Schlage wieder im Besitze all meiner Kameraden. Ich hätte alles Erlebte für einen bösen Traum halten können, beim Erwachen hatte ich alles verloren Geglaubte wieder um mich: Geld und Freundschaft.

„Diesmal ward mir's zu bunt. Ein wenig Geduld, ein etwas gemäßigteres Tempo, und ich hätte mich vielleicht willig täuschen lassen, leider wurde das Manöver zu hastig ausgeführt. Von heute auf morgen wollte man das Leben genau da fortführen, wo man es gelassen hatte, ein Frühstück, zu dem ich mich vor zwei Jahren versagt, wurde mit Geräusch in Szene gesetzt; an einen Walzer, den ich vor zwei Jahren auf einer seither vergilbten Tanzkarte aufgeschrieben hatte, wurde ich mit süßem Lächeln erinnert — das war niedrig und erbärmlich, freilich dabei auch so lächerlich, daß ich darüber lachen konnte, aber mit wehem Herzen.

„Einfach bestohlen werden, genügte nicht, jetzt war es ihnen gelungen, mich zu einem verbitterten, bösartigen, cynischen Menschen zu machen, und mit boshafter Freude übernahm ich die mir aufgedrungene Rolle in der Komödie, ging willig auf alle Pläne ein, schmeichelte jeder Hoffnung, huldigte jedem Ehrgeize, nur um ihnen dereinst die Enttäuschung fühlbarer zu machen, wenn der Tag kam, an dem ich die Drähtchen all der Hampelmänner, die ich am Finger tanzen ließ, plötzlich durchschneiden würde.

„Müde, übersättigt, gereizt, verhärtet durch die Krankheit Deines Onkels, die Dich einen Winter lang an sein Haus fesselte, Deiner Nähe beraubt, wuchs der Haß gegen die Menschheit in mir. Bald fand ich keine Worte mehr, meiner Verachtung Ausdruck zu geben, und plötzlich erfaßte mich ein Verlangen, zur Abwechselung einmal chinesisch, arabisch und hindostanisch lügen zu hören, wie es mir auf französisch lange genug zu teil geworden war, und mich dabei zu vergewissern, daß mein Land darin seinen Zeitgenossen gegenüber weder im Rückstande noch im Vorteile ist.

„Und diesen Zeitpunkt hast Du Dir herausgelesen, um mir Liebe zu predigen und mich zu den Freuden des häuslichen Herdes und dem einfältigen Vertrauen, das den Reiz derselben ausmacht, zu bekehren!

„Mein armer Jacques, Du bist ein großer Thor, und selbst wenn Fräulein von Erlan nicht schlimmer wäre als die Frauen im allgemeinen — eine Thatsache, die noch keineswegs ausgemacht ist — so ist sie ihnen doch mindestens ähnlich, und dies genügt, um mich in die Flucht zu treiben.

„Uebrigens haben mich die Symptome, aus denen Du mir meinen verliebten Zustand zu beweisen und glaubhaft zu machen suchst, sehr erheitert, und ich danke diesem Teile Deines Briefes eine frohe Viertelstunde.

„‚Du bist immer um sie,‘ sagst Du. ‚Du sprichst mit ihr, Du siehst sie an, Du nennst sie eine blonde Fee; sei ehrlich, Peter, Du bist verliebt!‘

„Was das fortwährende Zusammensein betrifft, so wäre es sehr nett von Dir, wenn Du mir angeben wolltest, wie ich dem entlaufen soll ohne Beine! Soll ich etwa den Kopf abwenden oder mein Auge zudrücken, wenn ich mit ihr spreche? Und konntest Du in der phantastischen Schilderung meines Erwachens etwas andres sehen, als die übliche Ausschmückung des Reiseberichtes und das bißchen Feuilletonstil, das heutzutage einem jeden anklebt?

„Was das Blondsein betrifft, so kann ich da nichts dran ändern, sie ist blond und ich habe mir nichts Böses dabei gedacht, als ich Dich von diesem Umstande in Kenntnis setzte; dabei fallen mir aber Deine schweren Anklagen ein, mein armer Freund! ‚Du nötigst mich, mir ein Phantasiegebilde zu schaffen,‘ sagst Du, ‚außer den Haaren habe ich keinen Anhaltspunkt. Mit einer Ausführlichkeit ohnegleichen sprichst Du von Teppichen und windschiefen, einfalldrohenden Türmen und allerhand überflüssigem Kram, als ob mir's um den Rahmen zu thun wäre! Den kenne ich jetzt zur Genüge; sei so gut und stecke das Bild hinein!‘

„Das soll Dir werden und zwar soll die Zeichnung so wahrheitsgetreu und ungeschminkt ausfallen, wie es bei meinem sichtlichen Mangel an Voreingenommenheit nur immer zu erwarten ist.

„Fräulein Colette ist ziemlich klein oder vielmehr sie erscheint ziemlich klein, ohne es in Wirklichkeit zu sein. Ob dieser Umstand von der geradezu unwahrscheinlichen Schlank-

heit ihrer Taille herrührt, oder davon, daß ihr Köpfchen so winzig ist, wie das einer Antike, oder aber von der Raschheit und Vielheit ihrer Bewegungen, ist schwer zu sagen. Richtig ist jedoch, daß, wenn sie einmal, was freilich äußerst selten vorkommt und nur von sekundenlanger Dauer ist, aufrecht und ruhig dasteht, sie mir plötzlich wie eine hochgewachsene, kerzengerade junge Birke erscheint, so daß ich sie verwundert ansehe und mich frage, woher sie diese Elle mehr in der Länge bezogen hat.

„Dann fährt ihr irgend etwas durch den Kopf, sie eilt mit leichten, schwebenden Schritten dahin und dorthin und ist nichts mehr als eine kleine, luftige Elfe, die sich eines schönen Morgens von daheim weggestohlen hat, um sich die Menschen ein bißchen mehr in der Nähe zu besehen, und bei Elfen ist, wie Du wissen wirst, Größe und Alter unbestimmbar.

„Die Nase ist kurz, schmal und ein bißchen vorlaut und ungezogen. Das Oval des Gesichtes ist hübsch, voll gerundet, die Haut elfenbeinfarbig, wobei Du aber nicht an gelb denken darfst; es ist vielmehr eine durchsichtig leuchtende Haut, unter deren mattem Opal immer ein Sonnenstrahl zu schimmern scheint. Die Stirn ist hoch, der Mund gut geformt, und was die Augen angeht, so würde ich Dir, falls Du das auffassen würdest, wie es recht und billig wäre, mit Vergnügen anvertrauen, daß sie wundervoll sind; leider siehst Du aber jedenfalls eine Flammenglut der Leidenschaft in diesem nüchternen Stück gewissenhafter Personalbeschreibung, die nicht sachgemäßer gehalten sein könnte, denn ich bin sicher, daß selbst ein Paßschreiber nicht umhin könnte, diese Augen in das Verzeichnis der ‚besondern Kennzeichen' einzutragen.

„Groß, prachtvoll geschnitten — es ist am gescheitesten, ich springe mit gleichen Füßen in die Gefahr, erfahren willst Du's ja doch — sind diese Augen von einem tiefen, intensiven Schwarz. Sobald die Wimper sich senkt, ist der tiefe Frieden eines schlafenden Kindes auf dem Gesichte, sobald sie sich hebt, ist das Auge voll Glut und Leuchten, und man ist versucht, an einen Leuchtkörper zu glauben, der diese flammende Iris von innen erglühen macht.

„Gibt es schwarze Diamanten? Ich weiß es nicht, so viel man auch darüber redet, aber vorstellen kann ich mir sie jetzt.

„Das Charakteristische an ihrem Blick ist die Beweglichkeit des Ausdrucks, von dessen Verschiedenheit und mannigfacher Art man sich keinen Begriff macht und der die ganze

quecksilberne Lebhaftigkeit des Persönchens widerspiegelt. Man sieht buchstäblich Gedanken und Einfälle sich jagen, und es ist in der That ein bißchen waghalsig, daß der kleine Kopf seine Arbeit bei so weit geöffneten Fenstern versieht.

„Die langen, an den Enden umgebogenen Wimpern senken sich selten und, wenn es geschieht, langsam, wie der Flügelschlag eines Vogels, der über einer Fläche kreist; denn das Licht blendet diesen Blick nicht und die Sonne hält gute Kameradschaft mit diesen Sternen.

„Die Brauen sind klar und schmal, der Pinsel hat bei diesem Strich nicht zweimal angesetzt.

„Zur Krönung dieser seltsamen Mischung von Anmut und Eigensinn bitte ich Dich, Dir links über der Lippe ein ganz kleines Grübchen vorzustellen, von dessen Ursprung man sich keine Rechenschaft ablegen kann, das bei jeder passenden und unpassenden Gelegenheit sichtbar wird und dabei nur einen Mundwinkel in die Höhe zieht, so daß sie nur mit dem halben Gesichte lacht, auf einmal lachen kann, und zwar ganz verstohlen, was ihr einen unwiderstehlich lustigen Ausdruck gibt.

„Daß Fräulein Colette Kinderhände und -füßchen hat, werde ich nicht behaupten, und zwar deshalb nicht, weil ich den Vergleich abgeschmackt finde. Gibt es eine unerquicklichere Vorstellung, als ein schlankes, großes Mädchen mit den zwei dicken, runden, ebenso breiten wie langen Klötzchen, als welche sich die kindlichen Gehwerkzeuge darzustellen pflegen, und den runden Patschhändchen mit den zahllosen Grübchen, die man an unsern Kleinsten so niedlich findet? Ein entsetzliches Bild! Im übrigen sind die Erlans eine gute Rasse und das beweist auch Fräulein Colette.

„Das ganze Gesichtchen ist derart, daß Du darüber in Verzückung geraten und alltäglich ein Sonett an sie fabrizieren würdest; ein Maler würde sich des Gegenstandes mit Wonne bemächtigen, obwohl er sicherlich nie dazu gelangen würde, sie wahr und ganz wiederzugeben, was mich jedoch nicht abhalten wird, sie eines Tages zu bitten, mir zu einer Skizze zu sitzen, denn mein erstes Reiseabenteuer soll auch die erste Seite meines Skizzenbuches einnehmen.

„‚Wohl und gut, und nun?‘ sagst Du. Ja, wohl und gut, alter Freund; muß man denn alles, was schön ist, lieben? Ich schildere sie Dir als Künstler, eingehend und getreu, nicht anders, als ich Dir in drei Monaten Lotosblumen und Bajaderen schildern werde, vorausgesetzt nämlich, daß die letzteren

nicht nur im Ballett vorkommen; wenn Du aber bei jedem neuen Gesichte, das ich Dir vorführe, einen neuen Roman witterst, so werde ich mich einfach genötigt sehen, mich des Briefstils unsrer dunkleren Mitchristen, der Neger, zu bedienen. ‚Gutes kleines Reisende wohl angekommen. Hübscher Ueberfahrt gehabt. Er kein Seekrankheit. Schönes Haus zu wohnen gefunden. Grüße kleinen weißen Bruder.‘

„Man muß die Welt sehen, wie sie ist, mein Lieber, und wenn ich uns beide, Dich und mich, ausnehme, so taugt kein Mensch viel, und wir verdienten wahrhaftig etwas Bessres als diese diamanten- und toilettentollen Püppchen, die wir um uns sehen. Daher habe ich für mein und auch für Dein Teil längst zum Cölibat geschworen — wir beide genügen uns, nicht Jacques? Schlag ein und rede Dir keinen blauen Dunst mehr vor.

„Was nun gar Deine zarten Ermahnungen und Ratschläge in Bezug auf Fräulein Colette betrifft, so sei nur ganz ruhig, Du Tugendprediger! Wenn ich von Erz bin, so ist sie Krystall, und ich wüßte überdies nicht, daß mein Anblick gegenwärtig besonders ‚herzberückend, sinnbethörend‘ zu nennen wäre. Und dann, glaubst Du, daß ein Geschöpf, das vom Morgen bis Abend lacht, sehr zu sentimentalen Anwandlungen neigt? Von einem Weibe ist hier überhaupt nicht die Rede, eher von einem unaufhörlich bimmelnden Glöckchen, und wenn man sie sieht und hört, würde man darauf schwören, daß wir hier ein ganz besonders belustigendes Dasein führen.

„Da ich, wie Du weißt, gerade nicht der Ansicht bin, daß dem so ist, setzt ihre Stimmung mich hie und da in Erstaunen, und als sie eben vorhin mit den ihr eigentümlichen Armschwenkungen im Zimmer umhertänzelte, kleine Porzellanfiguren und andere Nippes abstäubte, wobei ich nicht umhin konnte, mit einem Gefühl tiefsten Mitleids, wie man etwa einem zum Tode Verurteilten nachblickt, auf ihre Finger zu sehen, und ich sie unaufhörlich dazu singen und summen hörte, konnte ich mich nicht enthalten, meinen Gedanken Ausdruck zu geben.

„‚Mein Gott!‘ fragte ich sie, ‚was in aller Welt kann Sie denn so erheitern, daß das Lachen gar nicht mehr von Ihren Lippen weicht?‘

„‚Meine gute Laune, versteht sich!‘ erwiderte sie. ‚Störe ich Sie?‘

„‚Nicht im geringsten! Sie setzen mich nur in Verwunderung.‘

„‚Was Ihnen gewiß äußerst selten vorkommt,‘ versetzte sie lebhaft. ‚Wenn ich eine Gegenfrage thun darf — weshalb lachen Sie denn im Gegensatz zu mir gar nie?‘

„‚Meine Lage hat äußerst wenig Ergötzliches für mich,‘ gab ich trocken zurück, ‚und ich leide.‘

„Dieser polizeiwidrigen Lüge schämte ich mich sofort, und mehr noch meiner Gereiztheit, die mich das Vergangene in so wenig schonender Weise hatte berühren lassen, und ich fuhr fort: ‚Allein, wir sind wohl von Hause aus verschiedene Naturen, und infolgedessen verschiedener Laune.‘

„Sie schlug die Augen, die sich vorhin plötzlich verdüstert und verschleiert hatten, wieder hell auf und sagte, wiederum lachend: ‚Die Ihrige ist also schlecht?‘

„‚Vermutlich! Jedenfalls in den Augen aller derer, die im Lachen das Zeichen von Frohnatur und nicht vielmehr eine Grimasse, eine einfache, angeborene Muskelbewegung, die uns an unsre Abstammung vom Affen gemahnt, erblicken!‘

„‚Vom Affen?‘ rief sie, mit einer Schreckensmiene zurückfahrend und einen raschen Blick über ihre Hände und ihre ganze Gestalt gleiten lassend. ‚Das habe ich noch nie sagen hören! Ist das möglich? Ist es denn wahr? Woher weiß man's denn?‘

„Ich schüttelte den Kopf, und ohne mich zu Worte kommen zu lassen, fuhr sie fort: ‚Nein? Ach, also! Da bin ich wirklich froh. Drollig wäre es ja, aber höchst widerlich. Sehen Sie, wenn dem so wäre, müßte man ja bei jedem Orang-Utang in der Menagerie denken, daß man seinen Vorfahren in ihm zu verehren habe! Schlimm genug, denken zu müssen, daß man ihm ähnlich sieht, wenn man lacht.‘

„Sie lief nach dem Spiegel, der aber so hoch hängt, daß sie auf einen Tisch steigen muß, um sich zu besehen, und indem sie ihr Grübchen sehr ernsthaft studierte, bemerkte sie philosophisch: ‚Ja, kann freilich wohl sein, daß es nur eine Grimasse, nur eine Muskelzusammenziehung ist — aber wenn auch, Spaß macht's doch.‘

„Und damit flog sie lachend, ohne Geräusch und ohne Anstrengung leicht wie eine Gazelle von ihrem erhöhten Standpunkte hernieder.

„Du siehst, sie ist leichtgläubig, übermütig, lustig wie ein echtes Kind! Einen Augenblick noch lachte sie wie toll weiter und konnte dieses Anfalls von Ausgelassenheit nicht Herr werden; da sie mich aber vollkommen ernsthaft bleiben

sah, faßte sie sich, setzte sich und nahm das Gespräch mit gedämpfter Stimme wieder auf: ‚Vielleicht wenn man viel, viel klüger ist, dann macht es einem wohl keinen Spaß mehr ... aber so weit bin ich noch nicht.‘

„Höre, Jacques, hast Du eigentlich bemerkt, daß ich graue Haare bekomme und schon so abnehme, daß man mich für einen Patriarchen hält? ...

„Jedenfalls kann Dich dieser Ausspruch beruhigen und Dir die Grundlosigkeit Deiner Befürchtungen darthun. Dies Zusammensein hat keine Gefahren.

„Mir ist sie, wie ich Dir gesagt habe, nichts als ein leidlich amüsanter kleiner Tollkopf und sie rächt sich für meine überlegene Miene, indem sie mich so klug und ehrbar findet, daß sie mich demnächst mit ihrem Großvater Orang-Utang verwechseln wird. Jedes ist also feuerfest.

„Und nun, Bruderherz, spinne keine Romane mehr und schlafe traumlos; meine Enkelin und ich wünschen Dir wohl zu ruhen.

„Im übrigen sei auf Deiner Hut, alter Kamerad; Du siehst, wie es einen ganz unversehens eines schönen Morgens anpacken kann!

„Freilich Du bist so alt ... so alt!

„Heute abend wird mir die Binde abgenommen. Ich gestehe Dir, daß mir der Gedanke, wie meine Wunde wohl aussehen wird, etwas zu schaffen macht. Ist es eine anständige Narbe, so will ich mich ja zufrieden geben, wenn aber ein tüchtiges rundes Loch den Abdruck des Piedestals zeigt, so bekommt Fräulein Colette es mit mir zu thun, und zwar ernstlich. Zum Teufel! Sein bißchen Eitelkeit hat der Mensch denn doch, auch wenn er ein alter Krüppel ist.“

12. April.

Die Freundschaft mit Herrn von Civreuse macht eigentlich keine Fortschritte, nein, heute so wenig wie gestern. Er ist jetzt, wie er beim ersten Erwachen gewesen ist, tadellos höflich, aber eigensinnig wie ein Bär und spöttisch, ach! wie — ja, dafür gibt es gar keinen Vergleich! Infolgedessen sind unsre Unterredungen nie etwas andres als Scharmützel.

„Was hast du denn alleweil mit deinem Grafen zu krakehlen?“ hat Benedikta gestern zu mir gesagt: „Das bekommt ihm recht schlecht, kann ich Dir nur sagen.“

„Aber, Alte, siehst du,“ habe ich ihr erwidert, „wenn

ich etwas für weiß halte, hält er's für schwarz, und ich kann ihn doch wahrlich nicht immer Ungeheuerlichkeiten behaupten lassen und Ja und Amen dazu sagen, einzig und allein, weil er krank ist, er dagegen tadelt jeden Pfifferling an mir! Nein, das bringe ich nicht fertig!"

Und so ist es auch. Jeden Morgen und jeden Abend predige ich mir vor und sage mir, daß ich ihm gewiß besser gefallen würde, wenn ich anders wäre, und schwöre mir, am nächsten Tage ganz, ganz anders zu sein. Komme ich dann aber hinein und höre diesen ruhigen Ton, der Menschen und Dinge mit der nämlichen Gelassenheit kritisiert — wupp, sind die guten Vorsätze auf und davon, und ich gebe ihm meine ganze Entrüstung zu erkennen. Manchmal aber, wenn ich am Feuer sitze und den schmelzenden Schnee mit Geräusch von den verwitterten Wasserspeiern herunterrutschen höre, und wenn ich dann daran denke, wie einsam ich noch vor einem Monat gewesen bin, und wie nun dies braune Gesicht da vor mir liegt in meiner eignen Stube und diese klangvolle Stimme Fragen stellt, Antworten gibt, mit mir plaudert, und dabei die Aprilsonne durch die alten Scheiben glitzert und blinkt, da bin ich so seelenvergnügt, daß ich ohne weiteres zu lachen anfange und wie toll weiter lache und mich so glückselig, so glückselig fühle!

Das alles kommt Herrn von Civreuse gänzlich abgeschmackt vor, und hie und da, wie zum Beispiel gestern, zieht er dann über meine Thorheiten los und gibt sich die unsinnigste Mühe, mir klar zu machen, daß ich mir auf meinen Frohsinn gar nichts einzubilden brauche, daß unser menschliches Lachen überhaupt nur ein Ueberbleibsel aus grauer Vorzeit sei und sich in gar nichts von dem Grimassenschneiden der Affen unterscheide.

Ob er das aus Spott sagt, oder um mich zu verblüffen, oder ob es ihm am Ende gar ein wenig Ernst damit ist? Ich weiß bei allem, was er sagt, immer nur halb und halb, was er meint, und schließlich, wenn er auch zehnmal recht hätte, was kann ich dafür? Soll ich etwa nicht mehr lachen und keine Sprünge mehr machen, weil dabei eine Aehnlichkeit zu Tage tritt, für die ich nicht verantwortlich bin, und soll ich vielleicht deshalb auch keine Haselnüsse mehr aufbeißen und nicht mehr über Gräben — gelegentlich auch über Tische und Hindernisse aller Art setzen? Ja, dabei spürt man doch die Vetterschaft noch viel deutlicher! ...

Ach Unsinn! Er ist ein Pedant, und wir wollen ihn kritteln und mäkeln lassen, solange er Lust hat. Ich habe nun einmal in der schönen Zeit, da ich zu meinem Heiligen betete, und wir uns über das Wesen meines Erretters verständigt haben, ein paar Bedingungen vergessen und ihm nicht alles deutlich genug bezeichnet. Wenn er aber Colette nicht lieb haben kann, wie sie ist, mitsamt ihrem Hunde und ihrem Gelächter, ihren Dummheiten und Fehlern, ihren närrischen Einfällen und ihren verkehrt gebundenen Schleifen, so wird sie es machen wie zuvor und wird sich in ihrem kleinen Winkel einen Stern um den andern vom Himmel loshacken, bis sie einen recht guten, schönen gefunden, über den man noch keinen Eimer Wasser gegossen hat, daß er ganz matt und glanzlos geworden ist, ehe er in ihre Hand gekommen.

Ehrlich gestanden, bin ich wütend, nicht nur weil Herr von Civreuse mich nicht leiden kann und mich häßlich und dumm und ich weiß nicht was findet, sondern noch weit mehr, weil ich's nicht zu stande bringe, ihn desgleichen zu finden.

Hin und wider habe ich die größte Lust, ihm mit dürren Worten zu sagen, daß mein Urteil über ihn gerade so wenig schmeichelhaft ist, wie das seinige über mich; aber dann traue ich meiner Zunge wieder nicht; denn im Grunde ist das durchaus nicht wahr, und wenn meine Schmähungen auf einmal Komplimente würden — entsetzlicher Gedanke! Ich weiß wirklich nicht, ob man es jemals so weit bringen kann, Dinge, die man fühlt, und solche, an die das Herz nicht denkt, im gleichen Tone auszusprechen, sicherlich hat er aber viel zu feine Ohren, als daß ich bei ihm einen ersten Versuch wagen könnte.

Ich ziehe es demzufolge vor zu schweigen, wenn ich aber dann wieder sicher hinter Schloß und Riegel in meinem Schlupfwinkel bin, halte ich mich schadlos, indem ich mein dummes Herz und meine eigensinnige Phantasie streng ins Gebet nehme.

Die beiden werden vor Gericht gestellt, und: „Laßt einmal hören," fahr' ich auf sie los, „und sagt mir klar und deutlich, woher diese Thorheit und Voreingenommenheit bei euch kommt? Wie hat der Mann es euch angethan? Liebenswürdig ist er nicht, höflich mit knapper Not, schön zweifellos nicht in dem Maße, wie wir selbst, und sonnenklar ist, daß er sich nichts aus uns macht und daß wir nicht nach seinem Geschmack sind. Gibt er sich etwa die Mühe, euch diese Thatsache zu verbergen? Hat er in den drei Wochen auch nur ein Sterbenswörtchen fallen lassen, das ihr zärtlich oder

galant finden könntet? Oder auch nur einen armseligen Seufzer unsertwillen ausgestoßen? Weiß eins von euch mir von derartigem zu berichten? Vorwärts! Redet doch!"

Keiner der Angeklagten weiß etwas Vernünftiges vorzubringen, aber so kurz ihre immer wiederholte Antwort ist, so wenig läßt sich gegen dieselbe aufkommen: „Er gefällt uns trotz alledem," heißt es unabänderlich.

Natürlich muß ich deshalb hie und da, ja sogar oft, eigentlich immer an Herrn von Civreuse denken, ohne daß ich im Grunde entzückt von ihm wäre und ohne eine Ahnung zu haben, was für ein Mensch er in Wahrheit ist.

Zuweilen, wenn er mich bei der geringsten Aeußerung so verblüfft anstarrt, kommt mir der Gedanke, ob er nicht auch wie ich aus einem verlassenen und verödeten Schlosse kommt, wo Gräben und Wälle ihn vor aller Frauen Augen bewahrt haben, wie meine Zinnen und Mauern mich vor jeder Berührung mit der Menschheit abschließen.

Freilich müßte es dann schon ziemlich lange her sein, daß er seine Zugbrücke heruntergelassen hat, denn seine Kenntnis menschlicher Natur scheint nicht sehr erfreulicher Art, aber sehr gründlich und ausgedehnt zu sein, und er weiß eine Masse Dinge, die ich nie habe nennen hören, worin eine weitere Erschwerung unsres Verkehres liegt. Da sagt er irgend etwas, ich antworte, ohne eine Idee zu haben, wovon eigentlich die Rede ist, wir zanken uns, und ich verstehe gar nicht, weshalb, und ich glaube, manchmal weiß er auch nicht recht, was er will — nette Unterhaltung!

Gestern zum Beispiel sprachen wir von der großen Welt. Ich sagte ihm, wie wenig ich mich außerhalb Erlans auskenne, und bat ihn, mir ein bißchen zu erzählen, wie die Menschen seien und was sie treiben; mir in meiner Höhle ist ja alles fremd!

Mein Wunsch wurde sofort erfüllt; nur war die erbetene Schilderung so wunderlicher Art, daß ich ganz bestürzt und betroffen zuhörte. Denn er behandelte die Menschen fast ohne Unterschied als Schurken oder erbärmliche Gesellen. War das wieder einmal Komödie, oder muß man ihm glauben? Dann würde man ja am besten thun, nie den Fuß über seine eigne Schwelle zu setzen!

Hier eine Schlinge, dort eine Falle, ein Stückchen weiter eine Mine, die beim ersten Drauftreten platzt, und das alles verhüllt und überdeckt mit Blumen, lächelnden Mienen,

süßen Reden und Liedern, Händedrücken, das ist seiner Ansicht nach „die Welt".

Meint er das wörtlich und spricht er von Pulverminen?

Anfangs hatte ich andächtig, mit pflichtschuldiger Aufmerksamkeit zugehört, schließlich aber stellte sich der Widerspruchsgeist ein.

„Aber dann wäre ja Ihre sogenannte Welt," rief ich in die Höhe springend, „einfach eine Diebeshöhle!"

„Womit sie allerdings eine bedeutende Aehnlichkeit hat," bemerkte er mit großer Ruhe. „Der Vergleich stimmt."

Und als ich nun heftig wurde, meiner Entrüstung Luft machte und ihn schließlich fragte, ob er denn alles, was er da behaupte, so sicher wisse, erwiderte er: „Mein Gott! Mit großer Begeisterung schildert ein Reisender selten die Spelunke, in der man ihm seine Uhr und seine Börse abgenommen hat."

Sollte man ihm wirklich etwas gestohlen haben? Ich konnte mir's nicht versagen, ihn danach zu fragen, und ohne mit der Wimper zu zucken, versetzte er ganz trocken: „Meinen Glauben und mein Vertrauen allerdings, gnädiges Fräulein. Finden Sie das nicht ebenso schlimm, als wenn man seine Reisetasche und eine Handvoll Geld los wird?"

So ist er nun, und das sind seine Wunderlichkeiten. Was soll man auf eine solche Frage antworten? Natürlich bin ich dann ganz verwirrt und verlegen und ich glaube, wir könnten uns gerade so gut unterhalten, wenn er chinesisch spräche — ich verstehe ihn auch auf französisch nicht.

Illusionen scheint er mir gar nicht zu haben, und wenn ich mich seit achtzehn Jahren mit Idealen und Träumereien und Hirngespinsten abgegeben habe, so werde ich jetzt gründlich in Kur genommen.

Ausnahmen gibt er nicht zu: Wir sind wie die andern, und als ich schüchtern ein gutes Wörtchen für die Frauen einlegen wollte und zum mindesten ein bißchen Artigkeit erwartete, hieß es: „Bah! Jeder gehorcht seinem Instinkt! Der Wolf beißt zu, der Tiger braucht die Klauen! Glauben Sie, daß der Unterschied ein wesentlicher ist?"

Mit solcher Anmaßung abzusprechen, es ist unleidlich, und ich bin überzeugt, daß der liebe Gott, der doch dem Menschen ins Herz sieht, nicht mit solcher Bestimmtheit sein Urteil fällen würde.

Ich brannte darauf, ihm Einhalt zu thun, ihn wenigstens ein klein wenig in Verlegenheit zu bringen, und mich kerzengerade vor ihm hinpflanzend, rief ich: „Und ich, die Sie gar nicht kennen, was bin denn ich dann?“

„Sie?“ machte er mit einem schwachen Lächeln. „Ob Blüte oder Knospe, wage ich nicht zu entscheiden; an den Instinkten fehlt es keinesfalls.“

Ich hätte ihn prügeln können! Da ich nirgends mehr einen Anhaltspunkt fand, fragte ich schließlich: „Nun, und Herr Jacques?“

„Jacques!“ wiederholte er in völlig verändertem Tone. „Jacques ist die menschgewordene Güte und Rücksicht, Hochsinn und Großmut in Person!“

Er hielt inne, um Atem zu holen, und ich warf rasch dazwischen: „Also dieser ist doch eine Ausnahme?“

„Gewiß; jene Ausnahme, welche die Regel bestätigt.“

„Was soll denn nun das wieder heißen?“

„Nicht eben viel. Eine landläufige Phrase, die man so im Munde führt.“

„Wenn sie keinen Sinn hat, soll man die Phrase nicht länger frei lassen, sondern die Landläuferin in den Käfig sperren,“ rief ich verdrießlich.

Ich wußte und fühlte, daß ich eine Geschmacklosigkeit beging mit dieser dummen Bemerkung, aber ich war so gereizt, ach so wütend!

Herr von Civreuse lachte, ohne mich einer Antwort zu würdigen, und fuhr dann fort, Lobeshymnen auf seinen Freund zu singen.

Er hatte sich halb aufgerichtet und sprach schnell, als ob er sich als Hilfstruppe eine zweite Zunge beigelegt hätte, und zum erstenmal sah ich ihn erregt. ... Hübsch, gut, schön, alles war dieser Jacques! Schließlich faßte ich wirklich Interesse für ihn; mir war's, als ob man mir eins jener Feenreiche beschriebe, in denen alles vollkommen ist, wo die Bäche von Milch und Honig strömen, die Felsen von Zucker sind und an heißen Tagen zur Abkühlung ein paar nach Vanille duftende Regentropfen fallen.

Als Graf Peter endlich befriedigt und ein wenig müde in die Kissen zurückgesunken war, rief ich mit tiefster Ueberzeugung: „Das muß ich sagen, Ihren Freund Jacques würde ich auch sehr lieb haben.“

Daraufhin wandte er heftig den Kopf nach meiner Seite,

und mir mit schreckenerregendem Stirnrunzeln fest in die Augen sehend, sagte er im schneidendsten Tone: „Was ihn sicher unendlich stolz und glücklich machen würde, mein gnädiges Fräulein.“

Ohne mich eine Sekunde zu besinnen, gab ich ihm nicht minder scharf zurück: „Davon bin ich überzeugt! Geliebt zu werden, erreicht nicht jeder, Herr Graf.“

Darauf trat ein lastendes, tiefes, vernichtendes Schweigen ein.

Gibt es etwas Wunderlicheres, als diesen Charakter, und kann man sich diese Unterhaltung erklären? Dies ist übrigens der gewöhnliche Verlauf unsrer Plaudereien, und ohne daß ich wüßte, wie es geschieht, enden von vier Gesprächen sicherlich drei mit einem Streite.

Konnte ich übrigens in dem Falle mich besser betragen? Nachdem ich mich schweigend darein ergeben hatte, mich unter die Wölfe, wenn nicht unter die Tiger rechnen zu lassen, stimmte ich dann freudig in das Lob seines Freundes mit ein, und nun war er plötzlich wieder wütend.

Den Kopf nach der Wand gewandt, scheinbar ebenso fremd und fern seiner Umgebung, als ob er vom Monde gefallen wäre, hatte Herr von Civreuse ganz fröhlich angefangen einen lustigen Marsch zu pfeifen, wozu er mit einer Hand auf seiner Bettdecke die Begleitung trommelte.

Ich hatte natürlich das Schweigen bald zur Genüge satt, ging ruhelos hin und her und biß mir einen Nagel nach dem andern ab, um mich bemerklich zu machen. Leider war jedoch diese musikalische Leistung nicht im stande, den Marsch zu übertönen, und wider Willen mußte ich die immer wiederkehrende Melodie verfolgen, deren hüpfender Rhythmus zum Taktschlagen zwang. „La ... la ... la, la, la, la!“ Länger konnte dieser Zustand nicht dauern, und mir prickelte es in allen Fingerspitzen, eine tüchtige Dummheit zu machen. Wenn die Melodie ein drittes Mal kommt, werde ich losplatzen, sagte ich mir. Die Melodie kam zum drittenmal, leider war aber der glückliche Einfall, mit dem ich das Gespräch hätte anknüpfen können, ausgeblieben und in Ermangelung eines solchen that ich plötzlich mit dem Fuße unten am Tische einen tüchtigen Ruck, so daß alles, was sich auf der Platte befand, mit ungeheurem Riesenspektakel zu Boden stürzte. Allein Graf Peters Phlegma war diesem Scherz mehr als gewachsen; ohne sich umzuwenden, brachte er seinen Marsch zu Ende, und als ich etwas verwirrt stammelte: „Es ist

der Tisch. Mein Fuß hat sich verwickelt," machte er einfach: „Oh!"

Nun galt es, das Unheil gut zu machen. Der Inhalt einer Tasse hatte sich über das Wirrsal von Scherben und Trümmern ergossen.

„Leck es auf; sei ein artiger Hund," ermahnte ich Einer, ihm die Flüssigkeit zeigend.

Herr von Civreuse hielt mit Pfeifen inne und sah ihm zu.

„Das war die Tasse mit der Morphiumarznei," bemerkte er dann sehr ruhig. „Er wird wohl seine vierundzwanzig Stunden schlafen."

Und damit schickte er sich an, seinen Marsch noch einmal anzustimmen.

Aber so war die Sache von meiner Seite nicht gemeint; ich versicherte energisch, daß er sich täusche. Der Widerspruch brachte seinen musikalischen Vortrag zu jähem Ende; um mir zu beweisen, daß ich unrecht habe, wandte er sogar den Kopf um, und einen Augenblick später waren wir wieder im allerschönsten Streite begriffen.

Dies ist der Grundton unsrer Beziehungen. Es läßt sich nicht behaupten, daß etwas von ritterlichem Minnedienst dabei zu spüren ist, und doch finde ich ein unglaubliches Vergnügen daran. Nichts beleidigt mich, nichts verletzt mich, und meine zahlreichen Wutanfälle verglühen so fabelhaft schnell, daß, wenn ich abends in meiner Behausung die Asche durchstöbere, um auch nur einen einzigen noch glimmenden Hassesfunken zu finden, ich statt dessen ein wahres Feuerwerk fröhlicher Einnerungen erwecke und die Freudenraketen nur so in die Höhe schießen.

Daß ich mit meiner Eroberung nicht vom Fleck komme, weiß ich trotz alledem sehr wohl, aber in ferner Zukunft, in nebeligem Einst, träume ich von Rache und lache mir schon jetzt darüber ins Fäustchen.

Oho! Mein Herr von Civreuse! Wie lange werde ich Sie knieen lassen, wenn Sie mir eines Tages zu Füßen sinken, und wie werden Sie die verlorene Zeit beklagen, wenn Sie so lange, so sehnsüchtig und bang auf ein Lächeln warten müssen, das Sie in diesen glücklichen Stunden so leicht hätten hervorrufen können.

Bei alledem bringt er oft die Rede auf mein Leben in Erlan und läßt sich gern von meiner Kindheit, dem Kloster und der Tante erzählen. Gestern habe ich sogar geglaubt, er wolle

mir ein bißchen auf den Zahn fühlen, was ich eigentlich gelernt habe — so ein kleines Examen in Geschichte und Geographie, bei dem ich jedenfalls nicht sehr glänzend bestanden hätte.

Ich dagegen frage ihn am liebsten nach seiner künftigen Reise. Mein Gott, was der Mann nicht thun und nicht sehen wird! Ueberall hingehen, wo es einem in den Sinn kommt, von keinem Menschen abhängig sein, Elefanten jagen, wie man hier Spatzen fängt, Berge erklettern, auf denen stehend man den Kopf über den Wolken und die Füße in denselben hat, so daß man seine Stiefel nicht mehr sehen kann, Boot fahren auf dem Ganges, der ein heiliger Fluß sein soll — ungefähr wie ein ganzer Weihwasserfluß bei uns — und in dem man bald auf ein Krokodil stößt, das länger ist, als das Schiff, bald auf einen toten Inder, der den Strom hinunter ins Paradies schwimmt, was ihnen der richtige Weg dorthin zu sein scheint und wobei sie sich das Beerdigen ersparen. Sich von Eingeborenen in einer Sänfte tragen und jeden Morgen beim Frühstück in seinen Austern Perlen finden, die ein ganzes Collier geben würden — ach, was für ein Leben, was für ein Bild!

„O, nehmen Sie mich mit! Nehmen Sie mich mit! Als Diener, als Page, als Köchin oder als Kamerad — wie Sie wollen, aber nehmen Sie mich mit! Ich werde Ihnen keine Mühe machen, werde kühn und tapfer, ausdauernd und zufrieden sein und mit Vergnügen Schakalbraten essen!“ so rief es in mir, als er so sprach, leise natürlich, aber ach, so heftig — doch wie ihm das sagen?

Als er mich aber so an seinen Lippen hängen und mit leuchtenden Augen und mit krampfhaft zusammengepreßten Händen dasitzen sah, sagte er mit jener Miene, die er immer annimmt, wenn ich ins Feuer gerate: „Das kommt Ihnen wohl ganz herrlich vor?“

Wenn man ihn so hört und sieht, sollte man wahrhaftig denken, daß er schon zwei- oder dreimal gelebt hat und daß dieser vierte Versuch ihn so gründlich langweilt, wie ein altes Buch, das man schier auswendig weiß. Auf der und der Seite steht dies und auf jener das, sagt er sich und deshalb ist er gleichgültig und blasiert gegen alles und hat nie das Vergnügen, etwas Unvorhergesehenes zu erleben. Nur auf diese Weise kann ich mir seinen verdrießlichen Gleichmut überhaupt erklären, und oft bin ich in Versuchung, ihn zu fragen: „Haben Sie dies oder jenes in Ihrem ersten Leben

gedacht oder gethan?" Natürlich würde er mich dann für verrückt halten, und ich bin so klug, meine Weisheit für mich zu behalten und ihm nur ganz einfach zu sagen, wie sehr ich ihn beneide und wie dies abenteuerliche Leben mich lockt und reizt.

„Bah! Sie würden bald genug dran haben," sagte er achselzuckend, „da drunten gibt's keine Lustbarkeiten."

Des Reisens müde werden — ich! Ach, ich weiß ja, wie entzückend ich alles finden würde, und nebenbei, was habe ich denn hier für Lustbarkeiten? Ich wäre dem Herrn Grafen wirklich dankbar, wenn er mir dieselben nennen wollte!

Ich, die ich immer das Unerreichbare geliebt habe, die ich als Kind in der Wiege nur nach dem goldnen Pfeil, der die Vorhänge hielt, verlangt habe, weil er mir unerreichbar vorkam, und die seither alles begehrt hat, was zu hoch hängt!

„Sie wissen also nicht, wonach mein Herz steht?" sagte ich zu Graf Peter. „Ich sehne mich immer nach dem, was ich nicht thun und nicht haben kann."

„Wie die Malayen," bemerkte er, mich mit einer gewissen Neugier anblickend, „welche das Krokodil anbeten, weil, wie sie äußerst scharfsinnig und logisch sagen, ein Krokodil einen Menschen verschlingen kann, der Mensch aber kein Krokodil."

Ich habe nichts darauf erwidert, im stillen aber fand ich diesen Satz gar nicht so dumm, und die Malayen scheinen mir logische Leute.

Liebt man ein Ding nicht, weil es einem nicht gefällt, so ist es immerhin etwas, wenn man es aus Furcht verehrt, und wenn ich jemand ein Liebesgeständnis erpressen könnte, und wär's auch nur aus Angst, verschlungen zu werden, so würde ich mit Vergnügen Malayin werden.

* * *

Peter an Jacques.

„Mein Freund, daß sie Geist hat, ist in der That nicht zu leugnen, aber das Flackern und Blitzen und Glühen desselben ist mehr beängstigend als erfreulich. Angenehm ist es sicherlich nicht, wenn eine Rakete, statt sich einfach zu den Wolken aufzuschwingen, einem beharrlich vor den Augen herumtanzt; mich wenigstens macht es nervös und das beständige Blinzeln ist ermüdend. Um jedoch gerecht zu sein, muß man zugeben, daß sie kühnen Schwung und ein reiches Farbenspiel hat.

„Du ersiehst aus diesem, daß wir uns eifrig unterhalten,

wobei sie sich gar keinen Zwang auferlegt. Natürlich, so ein alter Patriarch, da kann man sich schon gehen lassen.

„Zuerst aber will ich Dir, wenn Du nichts dagegen hast, berichten, wie es mit der Eitelkeitsfrage abgelaufen ist. Die Sache ist besser ausgefallen, als ich zu hoffen gewagt hatte. Die Narbe läuft vom Haar herunter und durchschneidet die Augenbraue. Der Schnitt ist energisch und schmal, und ich könnte mir ebensogut im Felde ein solches Ehrenzeichen geholt haben; insoweit läßt sich nichts dagegen sagen.

„Der gute Doktor hat mich mit wohlberechtigtem Künstlerstolze angesehen und sich seines Werkes gefreut, worauf er dann die Hausgenossen zusammenrief, um diese musterhaft gelungene Probe seiner Näh- und Leimkunst zu betrachten.

„Benedikta hat mich in ihrer unverblümten Weise beglückwünscht. ‚Natürlich war es vorher besser, darüber ist kein Zweifel. Aber wenn es einmal Flickwerk sein muß, so ist das ein sauberes.‘

„Fräulein Colette hat mir fast die Ehre einer Ohnmachtsanwandlung erwiesen. Weißer als mein Betttuch beugte sie sich über mich, und als ich die Augenbrauen in die Höhe zog, um ihr zu zeigen, daß meine Muskeln wieder Dienst thun, rief sie mit einem hilfesuchenden Blicke nach dem Arzte ganz entsetzt: ‚Es bewegt sich.‘

„‚Was denn?‘ fragte er. ‚Die Stirnhaut bewegt sich? Na, das will ich meinen, das Kunststück bringt die Ihrige auch fertig.‘

„Sie setzte dieselbe, um sich zu vergewissern, sofort nach allen Richtungen in Bewegung und machte sich dann daran, das eben erst enthüllte Auge mit dem ihr länger bekannten zu vergleichen.

„‚Es ist ganz gleich,‘ seufzte sie halblaut, woraus ich den Schluß ziehen konnte, daß sie bisher angenommen hatte, ich sei einäugig oder schielend.

„Nachdem sich der Sturm gelegt hatte, zog der Doktor von dannen und Benedikta kehrte an das heilige Herdfeuer zurück, das in Erlan noch wie zur Zeit unsrer Ahnen unter einem großen Kaminschoße frei und offen, mit dem Dreifuße darauf, lodert, und Fräulein Colette und ich blieben wie gewöhnlich allein.

„Was wir seit einigen Tagen miteinander geschwatzt haben, würdest Du kaum glauben, und ich bin dadurch in meiner Kenntnis ihres Seelenlebens wesentlich gefördert worden.

„Verhülle Dein Antlitz, o Freund, aber ich muß Dir gestehen, daß ich sie von einer haarsträubenden Unwissenheit gefunden habe, unwissend wie einen Fisch! Aber bitte, löse Dich ja nicht in Mitleid auf und vergeude Deine Zeit nicht damit, sie zu beklagen; das wäre sehr schlecht angebracht, denn sie erträgt diesen Mangel mit heiterster Gelassenheit und hat sich aus dem bißchen, was von Kenntnissen zufällig an ihr hängen geblieben ist, ein Gemengsel zurechtgemacht, das nicht Fisch, nicht Vogel ist, nicht Schwanz, nicht Kopf hat, ihr aber vollständig zu genügen scheint.

„Dabei hat sie zwei volle Jahre in einem der besten Pariser Klosterinstitute gesteckt, aber wir sind gutmütige Tölpel gewesen, Du und ich, indem wir glaubten, daß man sich an solchem Orte mit Lernen beschäftige.

„In jeder Klasse herrschen andre Interessen; von den Puppen geht's zum Reifspiel, von den Reifen zu den Backfischnovellen, von den Backfischnovellen zum weltlichen Tande und Getriebe, alles im Polkatakte oder dem auf kurzem Rasen in der Birkenallee eingeübten reizenden Walzerschritte. Die Studien sind dabei immer nur ein lästiges Anhängsel, das fünfte Rad am Wagen.

„Fräulein von Erlan im besondren hat über Wissenschaft und Gelehrsamkeit ihre eignen Ansichten, die sie mir ohne Rückhalt geoffenbart hat. Sie hat nämlich ihrer Lebtage nur die Dinge begreifen und behalten können, die sich auf Personen oder Gegenstände beziehen, welche ihr lieb sind. In dem Falle weiß sie alles haarklein, im übrigen ist ihr alles: ‚Schnuppe!' Das ist ihr System.

„Die Geschichte Frankreichs gestaltet sich auf diese Weise äußerst einfach. Sie fängt an mit Karl dem Großen, ‚ein Ganzer, der mich interessiert', und von dem sie eine Menge Dinge weiß: die Kugel, die er in der Hand hält, seinen Degen, seinen großen Fuß, hauptsächlich aber seinen Neffen Roland. Von da geht sie mit kühnem Satze zu Heinrich IV. über, der ihr Abgott ist. Sie kennt alle seine Witzworte, findet sein Profil entzückend und seine Heftigkeit nicht minder; in Bezug auf seine Eroberungen und die Abschwörungsgeschichte ist sie etwas abweichender Ansicht. ‚Da man ihm Frankreich in die Wiege gelegt hatte, was brauchte er Kriege zu führen?' Napoleon ist dann der Schlußpunkt und der letzte Gegenstand ihrer Begeisterung. Ob wir seither leben oder schlafen, weiß sie nicht und ist entschlossen, sich nicht

eher für Politik zu interessieren, als bis ihrem Vaterlande wieder ein recht großer Mann kommt. Meinst Du nicht auch, daß die Aermste Gefahr läuft, einstweilen einzurosten? Es ist so wenig Aussicht vorhanden!

„Dazwischen hinein bringt sie dann nach Belieben Bayard, Duguesclin, Johanna d'Arc und alles, was sich schlägt, an. Diese erfüllen in den langen Zwischenräumen den Dienst der Kommas, und ich weiß nicht, ob sie nicht bei Gelegenheit den einen oder die andre krönt oder ihnen eine Kerze weiht.

„Du siehst, das Verfahren hat nicht die geringsten Schwierigkeiten, und sie bleibt keineswegs bei der Theorie stehen, sondern wendet es tapfer auf jedem Gebiete an; auch in der Geographie treten ihre recht zahlreichen Antipathieen unverfroren zu Tage.

„Zum Beispiel kann sie England und die Engländer nicht ausstehen! Auf ihrer Karte hat der Kanal einen roten Strich, den Fräulein von Erlan niemals überschreitet! Daß der Rhein desgleichen abgeschnitten ist, kannst Du Dir denken, und da die Italiener ebensowenig Gnade vor ihren Augen finden, so zieht sich auch die Alpen entlang in Wellenlinien der verhängnisvolle Strich. Dagegen bringt sie aus Sympathie für die Slaven bis nach Rußland vor, und ich glaube, daß sie von mancher Eigenart ihres Heimatlandes wirklich eine Ahnung hat.

„Wenn Du ihr aber sagst, daß der Parnaß ein Hügel gegenüber vom Montmartre ist, so setzt sie das keineswegs in Erstaunen, und Bezirke, Städte, Eisenbahnlinien und Flüsse werden mit der fröhlichsten Unbefangenheit durcheinandergeworfen.

„Wenn Du Dir noch hinzudenkst, daß sie einzelne Bruchstücke von da und dort aufgelesenen Kenntnissen besitzt, Verse in Masse im Kopfe hat, ein paar politische Ideen und Anekdoten dazu, eine Art zu addieren, für die man den bescheidensten Schusterjungen zum Teufel jagen würde, ein wunderbares Selbstgefühl und eine fabelhaft rasche Auffassungskraft, so hast Du ein Ganzes, das einem Pädagogen die Gelbsucht anärgern und einen Phantasten in Ekstase versetzen würde.

„Da ich weder das eine noch der andre bin, sehe ich mir die Sache mit Ruhe an, freue mich darüber, mache mir's bequem, wie wenn ich in einer ersten Rangloge in der Komödie säße, und vergesse dabei nie, Dir das andre Ende des Telephons zu reichen — wofür Du mir hoffentlich Dank weißt!

„Arglos und abenteuerlustig obendrein, wie sie ist, dürfte ich ihr morgen anbieten, sie mit nach Indien zu nehmen, und ich wette zehn gegen eins, daß sie mit beiden Händen zugriffe. Ich kann das ohne alle Selbstliebe behaupten, denn meine Person käme dabei offenbar nicht im mindesten in Betracht. Krokodile, Klapperschlangen und derlei niedliche Dinge sehen, das wäre in ihren Augen ‚göttlich', und ich glaube, sie würde die Reise im Notfalle schwimmend machen.

„Es ist merkwürdig, wie sich bei allen Frauen der nämliche Zug findet: ein Bedürfnis nach Aufregung und nach Abenteuern, die ihnen höher stehen, als jedes Vergnügen, und die ihnen, sobald die Sehnsucht sich erfüllte, einen tödlichen Schrecken einjagen würden.

„Wenn ich mir Fräulein Colette vor einem gähnenden Alligatorrachen denke! Natürlich würde sie ein jämmerliches Geschrei ausstoßen und, vorausgesetzt, daß ihre Beine sie überhaupt noch tragen würden, ihr einziges Heil in der Flucht suchen, dabei träumt sie aber von keinem höheren Glück, als diese liebenswürdigen Eidechsen in der Nähe zu sehen, die, wie sie sich hat sagen lassen, des Abends wie kleine Wickelkinder weinen und wimmern, zu andern Stunden aber, trotz ihrer Kindlichkeit, einen Mann verschlingen, wozu, soviel ich weiß, jedenfalls die zweiten Zähne erforderlich sind.

„Ich thue mein möglichstes, um ihre Begeisterung etwas abzuschwächen, aber der Himmel hängt ihr so voll Geigen, die klingen und jubilieren, daß meine schwache Stimme gar nicht durchdringt. Natürlich bist Du entrüstet und schreist zum Himmel über das Unrecht, dieser Träumerin ihre Illusionen zu rauben! So — weshalb soll ich denn dies Kind nicht belehren, daß das Wasser naß macht und das Feuer brennt? Sie wäre im stande, keinem von beiden seine Wirkung zuzutrauen und die Hand hineinzuhalten, um es zu probieren. Uebrigens sei ohne Sorge! Meine skeptische Weisheit bringt sie nicht um den Appetit, und sie ihr Vesperbrot einnehmen zu sehen, ist wirklich erbaulich.

„Wenn es vier Uhr schlägt, beim ersten Tone der Turmuhr, einem alten Rumpelkasten, der mit souveräner Verachtung der Genauigkeit seine Pflicht erfüllt und allvierzehntäglich von Fräulein Colette in höchsteigner Person auf Turmeszinne aufgezogen wird, steht sie auf und läuft hinaus. Mitten im Satze, mitten in einer Thätigkeit, wenn sie anscheinend ganz vertieft ist in die Schilderung ihrer Ruine,

rennt sie auf und davon, läßt alles liegen und stehen; Schiffbrüchige können sich nicht hastiger auf die langersehnte Nahrung stürzen.

„Fünf Minuten vorher hat sie noch gar nicht daran gedacht, aber wenn die Uhr zum Vierschlagen ansetzt, kommt eine Schwäche, ein Heißhunger, und wenn der Zeiger fünf Minuten weiterginge, wäre das Schlimmste zu befürchten.

„In den ersten Tagen habe ich gespannt und ängstlich auf ihre Rückkehr gewartet und mir jedesmal die Plötzlichkeit ihres Abgangs mit irgend einem Schrecknis in Zusammenhang gebracht. Nach fünf Minuten aber erschien sie unfehlbar wieder, ihren Rock oder ihre Schürze ein wenig aufgehoben, um ihre Vorräte darin zu transportieren, setzte sich auf ihren alten Platz, nahm das Gespräch am gleichen Punkte, wo sie es gelassen hatte, wieder auf und vertilgte dabei ihr Mahl, und was für ein Mahl!

„Zu ihrer Ehre muß ich bemerken, daß sie noch nie versäumt hat, mich zur Teilnahme an demselben aufzufordern, sie wird aber so vortrefflich allein damit fertig, daß ich mir ein Gewissen daraus machen würde, auch nur einen Bissen zu berühren, und ich sehe ihr mit Vergnügen zu, wie sie trotz einem geschnitzten Nürnberger Nußknacker Nüsse aufbeißt, getrocknete Pflaumen, die wie geschmolzener Kautschuk aussehen, vertilgt, oder eine Art von Kuchen aus weichem Teig, der sich in lange weiße Zacken ziehen läßt, verzehrt.

„Nur ein einziges Mal habe ich von ihrem artigen Anerbieten Gebrauch gemacht. Nebst einem riesigen Stück Brot hatte sie der Reihe nach fünf rotbäckige Aepfel aus den Falten ihres Kleides hervorgezogen. Fünf Aepfel! Ist es nicht etwas Merkwürdiges um solch einen Kindermagen, der mit einem Beefsteak nicht fertig wird, aber fünf Aepfel in kürzester Frist verarbeitet?

„Erst hatte ich dankend abgelehnt, und ohne weiter in mich zu dringen, hatte sie sich in ihre ernste Aufgabe vertieft. Mit großer Gewissenhaftigkeit wurde jede einzelne Frucht mit ihrem wollenen Kleide gerieben, und der erste Biß geschah erst, wenn sie in diesem eigentümlichen Spiegel ihre schwarzen Augen funkeln gesehen hatte. Ihr Ernst und Eifer belustigten mich, ich fing an, mich für eigensinnig widerstrebende Flecken zu interessieren, und meine Augen folgten ihren Bewegungen so andauernd, daß es ihr beim dritten Apfel auffiel. Ob wirklich Neid und Gier in meinem Blick gelegen, oder ob sie

sich das nur eingebildet hatte, weiß ich nicht, kurz, sie streckte mir plötzlich die Hand hin.

„‚Ich habe heute fünf; Sie könnten wohl einen annehmen,‘ sagte sie mit höchstem Ernst, und setzte, als ich, ganz überwältigt von dieser Großmut, schwieg, sofort hinzu: ‚Ich werde ihn schön polieren für Sie!‘

„Immer mit derselben Falte ihrer Rockgarnitur scheuerte sie nun so mächtig darauf los, daß ihr das Blut ins Gesicht stieg, und sobald der Apfel den für nötig erachteten Grad der Vollkommenheit erreicht hatte, bot sie ihn mir hin.

„Ich aß, und wie Du Dir denken kannst, mit einer der Bedeutung des Geschenkes entsprechenden Dankbarkeit, doch beunruhigte es mich einigermaßen, daß es gerade diese symbolische Frucht war, und ich konnte mich nicht enthalten, argwöhnisch unter allen Möbeln nach der Schlange zu spähen — in sichtbarer Gestalt wenigstens war sie nicht vorhanden.

„Dabei fällt mir übrigens ein physiologischer Lehrsatz von Fräulein Colette ein, der Dir Spaß machen und Deine Begriffe von ihrer Schulweisheit vervollständigen wird.

„Es war gestern, um die schicksalsvolle Stunde, von der ich Dir eben gesprochen habe. Schlag vier Uhr war sie aufgebrochen, um ein Viertel nach vier war sie noch nicht zurück. Begreifst Du, wie ungewöhnlich diese Thatsache war: fünfzehn Minuten, um ihr Göttermahl zusammenzusuchen! Gerechter Gott! Was würde sie herbeischleppen! Ich verwandte kein Auge mehr von der Thür. Nach weiteren fünf Minuten erschien sie, ganz ruhig und stetig gehend, beide Hände vor sich hinhaltend, als ob sie eine Reliquie trüge. Der Gegenstand so zarter Sorgfalt war eine Portion heißen Brotes, das noch dampfte und rauchte, ein Ranken Brot, wie Benedikta sagt, sicherlich nicht viel unter einem halben Pfunde, und in der Mitte desselben, wo der Teig noch ganz weich und unausgebacken war, hatte sie einen künstlichen Graben gebildet, in dem ein kleiner Strom von dickem, gelblichem Rahm sich mit nahrhaftem Dufte verbreitete.

„Sie atmete erleichtert auf, als sie ihren Stuhl erreicht hatte, schüttelte zuversichtlich den Kopf und sagte, mit einer sehr ausdrucksvollen Grimasse auf ihre Nahrung deutend: ‚Das brennt wetterlich!‘

„Dann nahm sie das fabelhafte Gericht sofort in Angriff, mußte jedoch von Zeit zu Zeit mit Abbeißen innehalten, um zu blasen.

„‚Aber,‘ konnte ich nicht umhin, zu bemerken, ‚Sie werden doch das nicht essen?‘

„‚Natürlich! Weshalb denn nicht? Das schmeckt ausgezeichnet.‘

„‚Wohl möglich, aber es liegt wie Blei im Magen. Es muß Ihnen schaden.‘

„‚Im Magen?‘ wiederholte sie mit großer Ueberlegenheit. ‚Was soll denn das meinem Magen schaden?‘

„Und sie lehnte im Stuhle zurück, um sich bei dem Gedanken, daß ein halbes Pfund qualmenden Brotes ihren Magen belästigen könnte, halb tot zu lachen.

„‚Ja, es wird ihm doch wahrhaftig schwierig sein, das zu verdauen,‘ erwiderte ich ruhig.

„Als sie mich aber mit ungeheuren Augen ansah, kam mir der Gedanke, daß sie am Ende gar keine Idee habe, wovon ich spreche, und die klassische Schilderung aus Kinderzeiten hervorkramend, begann ich schulmeisterisch: ‚Der Magen ist eine Art von Tasche, in Form eines Dudelsacks. Die Ausbauchung liegt auf der linken Seite . . .‘

„‚Oho!‘ unterbrach sie mich nicht eben höflich, ‚so denke ich mir die Sache nun ganz und gar nicht.‘

„Das Brot schien indessen doch zu heiß zu sein, um es die ganze Zeit in der Hand zu halten; sie legte es auf ihren Schoß und begann unaufgefordert ihre Erklärung: ‚So stelle ich mir's vor! Da ist ein kleines, ganz gebeugtes Männchen, in mausgrauem Rock mit einer Perücke und einem Rohrstöckchen mit goldnem Knopfe, und das Männchen geht in einem kleinen Kämmerlein unaufhörlich hin und her. In der Mitte des Stübchens ist ein großer Kamin, durch den alles, was man ihm schickt, herunterprasselt und auf den er losstürzt, sobald eine Ladung im Anzuge ist. Er bückt sich, sucht aus, besieht sich die Sachen, reibt sich die Hände, wenn ihm etwas besonders gut vorkommt, zieht die Schultern in die Höhe und ärgert sich, wenn etwas nicht nach seinem Geschmack ist. ‚Schafsköpfe, Esel, was schicken sie mir denn da wieder,‘ brummt er vor sich hin und stößt alles, was er nicht mag, in eine Ecke, wo man die Ueberbleibsel hinwirft und wo vielleicht auch dies heiße Brot hinkommt — weiteren Schaden richtet er gewiß nicht an. Von einer Tasche und einem Dudelsack habe ich meiner Lebtage nichts gehört und will auch nichts davon wissen. Mein kleines Männchen besorgt die Sache ausgezeichnet, und wir verstehen uns prächtig

Zieht er auch manchmal zur Zeit des unreifen Obstes die Stirn ein wenig kraus, so hat er doch nie eine Widerrede gewagt; weshalb soll ich mir da jemand anders annehmen?'

„Das Brot rauchte nicht mehr, die Kruste bekam im Erkalten Risse, und der Rahm duftete nahrhafter als je. Fräulein Colette ergriff ihre Lieblingsspeise vorsichtig mit den Fingerspitzen und aß sie, ohne ein weiteres Wort zu verlieren, rein auf, jedenfalls fest überzeugt, daß sie mich über die Existenz des kleinen Männchens gründlich belehrt habe.

„Wenn man sie von ihrer Kindheit erzählen hört, erklären sich freilich all' diese Absonderlichkeiten. Gestern brachte ich die Rede darauf und suchte in ihren launigen Berichten die Spur einer Erzieherin, eines Lehrers, irgend einer Leitung, und da mir kein Wort auf das Vorhandensein von etwas derartigem hindeutete, fragte ich schließlich: ‚Wer hat Sie denn erzogen?'

„‚Mich? Kein Mensch!' erwiderte sie. ‚Ich bin aufgewachsen wie das liebe Unkraut. Meine Freiheit war ja der einzige Ersatz für alles!'

„Und dabei fuhr sie mit den Händen in der Luft umher, um mir darzuthun, wie das Unkraut aufschießt.

„Kannst Du Dir diese Erziehung vorstellen? Zwischen ihrem Hunde und ihrer alten Magd wächst das Kind heran und hat Tag für Tag vierundzwanzig Stunden Zeit gehabt, um nach Herzenslust Dummheiten zu machen! Von diesem Gesichtspunkte aus wird auch die That, welcher ich ihre nähere Bekanntschaft verdanke, weit verständlicher; zwischen Gedanken und Ausführung liegt bei ihr offenbar nichts, als die thatsächlich nötige Zeit; andre Hindernisse kennt sie nicht.

„Und doch hat dies Leben auch seine sehr trüben Stunden, von denen sie ohne Bitterkeit oder Groll spricht, und die Tante, welche, wie Du weißt, eine entsetzliche Person ist, hat mir soeben eine Probe ihrer Liebenswürdigkeit gegeben und uns eine Szene bereitet, die unsern kleinen Kreis noch erschüttert und deren Spur sich nicht verwischen wird.

„Vor ungefähr zwei Stunden, ich sah eben zu, wie ‚Einer' unter Colettes Leitung sein ganzes Repertoire an Kunststücken zum besten gab, wobei sie nicht verfehlte, die kühnsten Sätze gelegentlich mit auszuführen, ging plötzlich die Thür auf und eine Frau trat herein. Groß, dürr, knochig, häßlich wie kaum das Volksmärchen etwas Groteskeres erfunden hat, besorgte sie ihre Anmeldung höchst selbst, und der Klang ihrer

Stimme genügte, um die Nichte sofort in gemessene Haltung zu versetzen, während der Hund seine junge Herrin umkreiste und sie zähnefletschend bewachte.

„‚Mein Herr, ich bin Fräulein von Dorn,‘ lautete ihre Anrede.

„‚Ein sehr treffend gewählter Name,‘ war ich versucht zu bemerken, sagte aber nur mit gebührender Ehrfurcht: ‚Gnädiges Fräulein, ich habe die Ehre, mich Ihnen vorzustellen: Graf Civreuse.‘

„‚Es ist jetzt vier Wochen her,‘ fuhr sie fort, ‚daß Sie bei mir angekommen sind, hereingeschneit, ich weiß nicht woher, und da ich voraussetze, daß Ihr Aufenthalt nun nahezu abgelaufen ist, wollte ich Sie vor Ihrer Abreise doch einmal sehen.‘

„‚Angekommen,‘ war stark, ‚Aufenthalt‘ noch stärker, und Du wirst zugeben, daß es schwierig wäre, jemand noch deutlicher an die Luft zu setzen. Ehe ich ein Wort der Erwiderung finden konnte, rief Fräulein von Erlan, die hochaufgerichtet dastand: ‚Sagen Sie wenigstens bei uns! Ja, sogar bei mir, denn Sie wissen sehr wohl, daß Herr von Civreuse in meinem Flügel des Gebäudes ist, und was das Hereingeschneitsein betrifft, so scheinen Sie vollständig vergessen zu haben, auf welche Weise Herr von Civreuse hereingetragen werden mußte. Ich werde Ihrem Gedächtnis zu Hilfe kommen: Ich habe diesen Herrn verwundet, indem ich einen Gegenstand durchs Fenster schleuderte, der ihm, dem arglos und ahnungslos Vorübergehenden, an den Kopf flog. Mehr tot als lebendig fanden wir ihn, und Benedikta und ich haben ihn in die Küche geschleppt. Dann ging sie hinauf, dies Zimmer zurecht zu machen, ich aber blieb bei ihm, und an seiner Seite knieend, that ich den heiligen Eid, ihn zu pflegen, zu heilen und seine Verzeihung zu erflehen. Erinnern Sie sich vielleicht nun all dieser Umstände, die ich Ihnen schon einmal klar gemacht habe?‘

„‚Ich erinnere mich einzig und allein dessen,‘ sagte sie, wuterfüllt auf das junge Mädchen losfahrend, ‚daß ich mich allerdings schon einmal dagegen aufgelehnt habe, daß du hier unter ganz unmöglichen Verhältnissen die Krankenpflegerin spielst; diesmal aber werde ich dich zu zwingen wissen, diese Rolle aufzugeben.‘

„‚Weshalb haben Sie denn dieselbe nicht selbst übernommen?‘ gab Fräulein Colette zurück. ‚Ich sollte denken, an diesem Bett wäre Raum für zwei gewesen.‘

„‚Und dieses Bett werde ich verlassen haben, ehe der Abend kommt — darüber können Sie außer Sorge sein, meine Gnädige,‘ rief nun ich. ‚Nie hätte ich auch nur für einen Augenblick diese Lagerstätte angenommen, wenn ein Bewußtloser Herr seiner Handlungen wäre und wenn ich hätte ahnen können, daß man mir hier so widerwillig Obdach gewährt.‘

„Ich war außer mir; auf meinen Lippen brannten die heftigsten Schmähungen und ich weiß kaum, was mich abhielt, aus dem Bette zu springen. Die Gegenwart dieses weiblichen Wesens keinesfalls, und wäre sie allein gewesen, so hätte ich ihrer schamhaften Tugend dieses unerwartete Schauspiel schon aus Rache bereitet ... aber sie war ja nicht allein ...

„Sie würdigte übrigens meine Erklärung nicht eines Sterbenswörtchens der Erwiderung, sondern sagte, zu ihrer Nichte gewendet: ‚Da zwingt dich also einer, der etwas mehr Vernunft hat, zum Gehorsam.‘

„Damit hielt sie die Sache offenbar für abgethan. Mit großen, schlotterigen Schritten, wie eine abgetakelte Fregatte, deren dienstunfähigen Rumpf man auf den Sand schiebt und die an jeden Felsbrocken anstößt und dabei fortwährend ins Wanken gerät, schritt sie der Thür zu, war aber noch nicht halbwegs, als eine vierte Person die Bühne betrat. Die Brauen finster zusammengezogen, die Lippen zornig aufgeworfen, flog unser guter Doktor herein wie die Kugel aus dem Rohre und hielt, ohne irgend welche Umstände zu machen, die Dame am Arme fest.

„‚Wer spricht in einem Krankenzimmer von Gehorsam, wenn der Arzt nicht da ist!‘ schnauzte er sie an, ohne im geringsten verbergen zu wollen, daß er an der Thür gehorcht hatte.

„‚Sie,‘ sagte er gebieterisch zu Fräulein Colette, ‚Sie sind hier an Ihrem Platze und verlassen ihn nicht. Ich habe Sie dahingestellt, ich halte Sie hier fest; das Ganze ist meine Sache! Sie mein Herr,‘ kam ich an die Reihe, ‚Sie müßten sich, dächte ich, unsres ersten Gespräches erinnern und wissen, was ich unter Verantwortlichkeit verstehe. Ich habe Ihr Ehrenwort, daß Sie Erlan keine Stunde eher verlassen, als bis ich selbst Ihre Gefangenschaft aufgehoben habe. Ihnen aber, meine Gnädigste,‘ wandte er sich jetzt an die alte Jungfer, die nicht mit der Wimper gezuckt hatte, ‚habe ich die Ehre,

meinen Arm anzubieten, um Sie in Ihre Gemächer zu geleiten. Unterwegs werde ich Ihnen eine kleine Vorlesung über Knochenbrüche, deren Wirkungen Ihnen ganz unbekannt zu sein scheinen, halten, die Sie sicherlich interessieren wird.'

„Sie aufs verbindlichste anlächelnd, zog er Fräulein von Dorn, die sichtlich zu sehr überrascht war, um an Widerstand zu denken, mit sich fort; schon hatten sie das ganze riesige Zimmer durchschritten, als der Doktor auf der Schwelle innehielt, sich nach uns umwandte und, uns fest ansehend, die Bemerkung hinwarf: ‚Uebrigens muß ich Sie darauf aufmerksam machen, daß Fräulein von Erlan sich vorhin etwas getäuscht hat. Nicht dieser Flügel des Schlosses ist Ihr Eigentum, sondern das ganze Schloß samt Ruinen und allem Gerümpel.'

„Damit ging das Paar ab.

„Daß ich innerlich vor Wut heulte, ist ein viel zu schwacher Ausdruck für meinen Gemütszustand; meine Hand zeichnete die schneidigsten Säbelhiebe in die Luft, und, o, wenn ich einen zur Stelle gehabt hätte! ... Leider Gottes schützte das Geschlecht, dem der Gegner anzugehören vorgibt, denselben vor jedem Angriffe, obgleich ich Grenadiere gesehen habe, die sich neben dieser Gestalt wie Schneidergesellen ausgenommen hätten, und obgleich auch an Schnurrbart bei ihr kein Mangel ist! ... Ueberdies mußte ich an Fräulein Colette denken, für sie war dieses brutale Auftreten ja noch viel peinlicher gewesen.

„Ich wandte mich nach ihr um, ganz darauf gefaßt, sie in Thränen schwimmend zu finden; dem war aber nicht so; den Kopf zurückgeworfen, funkelnden Auges stand sie da wie eine zornige Kriegsgöttin.

„‚Das böse Weib! Das böse Weib!' knirschte sie, auf den Boden stampfend.

„Plötzlich warf sie sich auf einen der mächtigen Lehnstühle.

„‚Und es sind achtzehn Jahre, daß ich mit ihr lebe!' rief sie tragisch.

„‚Ist sie denn immer in solcher Laune?' fragte ich.

„‚Immer!'

„‚Ja, aber wie kann man sich denn das erklären?'

„‚Was weiß ich,' versetzte sie achselzuckend. ‚Vielleicht eine Säure im Kopfe. So gut Brennesseln wachsen, so gut können auch Frauen von Grund aus böse sein. Sie gehört jedenfalls zur Gattung der Brennesseln.'

„‚Und was macht Ihre Tante so hart gegen Sie — abgesehen von meiner Anwesenheit?‘

„Sie antwortete nicht, sah mich ein bißchen unsicher an, indes ein leises Lächeln um ihre Lippen zuckte und sie sich gewohnheitsmäßig mit dem langhaarigen Felle ihres Freundes zu schaffen machte. Ich blickte sie, eine Antwort erwartend, an und dabei kam mir der Gegensatz dieses reizenden Gesichtchens zu den breiten, harten, maskenartigen Zügen der Tante so deutlich zum Bewußtsein, daß ich unbedenklich ausrief: ‚Etwa, daß Sie achtzehn Jahre alt sind, und jene —‘

„Das Lächeln wurde etwas ausgesprochener, hinter den gesenkten Wimpern flog ein Blick zu mir herüber, und Fräulein von Erlan meinte: ‚Nun, achtzehn Jahre ist sie ja wohl auch gewesen, nur —‘

„Wieder folgte ein Schweigen, die Augenlider sanken vollständig herab und die langen, am Ende gebogenen Wimpern legten sich wie ein Spitzenfächer auf die rosige Wange. Verlegenheit ist bei ihr eine seltene Erscheinung, kleidet sie aber gut, und ich zögerte nicht, meinen Gedanken Worte zu geben.

„‚Dem Taufschein nach — zweifellos! Nur mag dieser Frühling nicht die Blüte des Ihrigen gehabt haben!‘

„Der Kuckuck soll mich holen, wenn ich weiß, wie ich dazu gekommen bin, mich zu dieser Wendung zu versteigen. Fräulein Colette hatte sich freilich tapfer meiner angenommen und ich war ihr wohl eine Gegenleistung schuldig. Uebrigens nahm sie meine Worte nur als einfache Bestätigung einer nicht zu bezweifelnden Thatsache, lachte offen und herzlich und schlug die Augen mit dem Ausdruck ‚Jetzt haben Sie's herausgebracht‘ zu mir auf. Offenbar sehr in ihrem Vertrauen bestärkt, that sie nun alle Schleusen ihrer Kindheitserinnerungen auf und erzählte mir haarklein alles und jedes, was auf die Tante Bezug hatte und wie sie sich als kleines Mädchen vor ihr gefürchtet, und schilderte die großen und kleinen Leiden ihres jungen Lebens ohne jegliche Bitterkeit, aber mit so köstlichem Darstellungstalent und so liebenswürdiger Bosheit, daß die Gestalt dieser wunderlichsten aller Erzieherinnen über die Maßen lebensvoll und grotesk vor mir stand. ‚Selbstsucht und Neid‘, diese dem Fleische angeborenen Triebe, machen hier das ganze Wesen aus, und ein Zug, den ich Dir erzählen werde, kennzeichnet die Frau prächtig.

„Sie legt ungemein viel Wert auf Essen und Trinken

und ist sehr darauf bedacht, daß die bescheidenen Mittel des Haushaltes die Vortrefflichkeit der Küche nicht beeinträchtigen; auf das stets reich und sorgfältig bereitete Mahl wird aber nie so viel verwendet, wie an Fasttagen. Regelmäßig erscheint an solchen ein besonders delikates Gericht, und wenn man sich zu Tische setzt, bemerkt Fräulein von Dorn gegen ihre Nichte: ‚Mein Magen verträgt keine Fastenkost, Colette, du mußt für uns beide Enthaltsamkeit üben.‘

„Und darauf verzehrt die Nichte ihre im Wasser abgesottenen Gemüse und Kartoffeln beim Dufte einer Taube oder eines Rebhühnchens, welches von der Tante mit frommem Aufblick nach oben und dem Gebet, der Himmel möge diese Stellvertretung in Gnaden annehmen, verzehrt wird . . .

„Daß über dies und andres im Fegefeuer einst Abrechnung gehalten und sie dort zur Erkenntnis gelangen wird, daß ihre Anweisungen nicht honoriert werden, hoffe ich. Aber bis dahin hat es noch gute Wege, und wer wird einstweilen dies Kind aus ihren Klauen befreien, wer wird ihr die verlorenen Jahre, den Mangel an Liebe und Erziehung ersetzen?

„Ich sage Dir, es ist nichts mehr und nichts minder als eine widerrechtliche Gefangenhaltung, die sich hier abspielt, und nach nichts anderm trachtet dieses Weib.

„Die gebratenen Tauben, die sie der Nichte entzieht, die weichen Decken und die Federbetten, die sie ausschließlich für sich behält, all' die Bequemlichkeiten und Annehmlichkeiten des Lebens, die sie nur für sich schafft und sucht, sind ja schließlich unwesentlich neben der Thatsache, daß sie das Mädchen in diesen vier Wänden verkümmern lassen will, ihre Jugend, ihr ganzes Leben in die Erde vergraben, daß auch keine Menschenseele ahne, was in dieser Ruine lacht und blüht.

„Wenn Du dies Verbrechen nicht widerrechtliche Gefangenhaltung nennen willst, so taufe es meinetwegen anders, aber gib mir den bezüglichen Strafparagraphen in unsrem Gesetz an.

„Was mich betrifft, so gedenke ich die Alte weniger zu bestrafen, als ihr vielmehr das Spiel zu verderben, und zwar ohne Säumen — am Tage, nachdem ich das Haus verlassen habe, werde ich mich ins Geschirr werfen. Und wenn ich die Presse auf sie hetzen, einen Familienrat zusammentrommeln oder die Polizei auf sie hetzen müßte, ich werde es zu stande bringen, diese Mördergrube soll gesprengt werden. . . Wem stünde die Rolle

des Gerechtigkeit Fordernden besser an, als einem, der die Welt kennt, wie sie ist, und sie von Herzen verachtet?

„Zum Lohne für ihren treuen Pflegerinnendienst soll Fräulein Colette ihre Freiheit erhalten und meine Hand wird ihr den Käfig aufthun, so wahr Gott lebt! Jacques, Du verstehst mich und kennst mich, es soll geschehen.

„Eine halbe Stunde später kam der Doktor wieder und folgende Unterredung fand statt.

„‚Doktor, ich will fort.‘

„‚Herr Graf, lassen wir das aus dem Spiele, wenn ich Sie bitten darf.‘

„‚Geben Sie mir mein Wort zurück.‘

„‚Fällt mir nicht ein. Sie sind jetzt gerade im heiklen, kritischen Zeitpunkt; machen Sie mir nicht den schönen Bruch zu schanden.‘

„‚Sie müssen doch selbst fühlen, daß ich nach diesem Auftritte nicht bleiben kann.‘

„‚Wenn ich Ihnen aber sage, daß die Person verrückt ist. Soll ich sie vielleicht mit einem ärztlichen Zeugnis ins Narrenhaus spedieren, damit Sie Ruhe haben?‘

„Ich blieb bei meinem Willen und brachte meine Gründe vor.

„‚Mein Herr,‘ sagte der gute Mann schließlich trocken, ‚ich bin alt und selbständig genug, um die Verantwortlichkeit für meine Handlungen auf mich zu nehmen. Wer an Ihrem Hiersein etwas auszusetzen hat, den verweisen Sie gefälligst an mich.‘

„Damit wandte er mir den Rücken, während Fräulein Colette mir zum hundertstenmal wiederholte: ‚Wenn man Ihnen doch sagt, daß Sie bei mir sind.‘

„Weiter denkt das Kind natürlich nicht.

„Schließlich verpflichtete sich der Arzt, mich nach Verlauf von weiteren zehn Tagen freizugeben, und ich habe gelobt, vorher keinerlei Fluchtversuche anzustellen. Aber bei allem guten Willen, die Sache ruhig und gleichmütig hinzunehmen, muß ich mir doch immer wieder sagen, daß ich in einer falschen Stellung bin. So oft eine Thür geht, schrecke ich zusammen wie ein Schuljunge, der ein schlechtes Gewissen hat, und ich würde am liebsten Fräulein von Erlan ganz aus meiner Stube verweisen. Sie denkt sich nur gar nicht viel dabei, für sie ist der Eingriff der Tante eine Szene, wie sie deren schon viele erlebt hat, und unbekümmert und harmlos lebt sie fort wie zuvor.“

20. April.

Die schönen Tage gehen zu Ende, bald ist alles vorüber, und ich mag machen, was ich will, alle meine einsamen Traumstündchen enden mit Thränen, ich weiß selbst nicht, weshalb.

Ich setze mich auf meinen Diwan wie sonst, ich denke an die nämlichen Sachen wie sonst, aber über was ich gestern noch so lustig gelacht habe, daß ich den Kopf in die Kissen steckte, damit niemand es hörte, das macht mich heute traurig. Wieder lege ich zwar mein Gesicht in die Kissen, aber wenn ich nachher mit der Hand darüberstreife, ist der Stoff feucht, und dann erst weiß ich, daß ich geweint habe.

Was für eine abscheuliche Szene die Tante uns gemacht hat, und wie mir es das Herz zusammenschnürte! Ich hatte solche Angst, Graf Peter könnte böse werden.

Glücklicherweise hat der Doktor alles wieder ins Geleise gebracht, aber mein Patient ist seither ein bißchen verändert, zurückhaltend, ernsthaft und vielleicht trägt er es mir doch ein wenig nach, und das thäte mir so leid.

Nur noch eine Woche bleibt er hier. Du lieber Gott, ich habe nie gedacht, daß er so geschwind gesund werden könnte; es ging furchtbar schnell. Das heißt, nicht die Krankheit ist mir zu kurz, nur sein Hiersein. Ich dachte mir immer, er würde viel länger in Erlan bleiben und auch ... ich habe eben nie geglaubt, daß es so ausgehen würde. Jetzt weiß ich das Ende: Niemand kümmert sich um Colette, einmal zur Thür hinaus, wird er nicht mehr an sie denken und sie wird wieder allein sein, viel einsamer noch als bisher, denn es ist ja auch viel dunkler in einem Raume, der erleuchtet war und aus dem man die Lichter wegnimmt.

Ganz im innersten Herzenswinkel ist immer noch ein eigensinniges Fünkchen thörichter Hoffnung. Was und worauf ich hoffe? Ich kann es nicht sagen, aber ein feines Stimmchen sagt, daß ich noch gerächt werden werde. Ach, aber wann? Am Ende überhaupt nicht hienieden.

Herr von Civreuse ahnt zum mindesten nichts von all diesen Gedanken; in seiner Nähe bin ich so heiter wie er, und das kostet mich nicht einmal besondre Anstrengung. Ach, in dem Zimmer ist mir ja so wohl! Das übrige erfahren nur die beiden Vertrauten, mein Kissen und mein Heft — wenn ersteres alles weiß, wird's zum Trocknen an den Kamin

gelegt und dann kommt das zweite an die Reihe, dessen Rand auch etwas zu erzählen weiß, denn ganz in Gedanken schreibe und male ich immer wieder zwei Buchstaben darauf, immer die nämlichen, bald verschlungen, bald einzeln, und vorhin habe ich sogar seinen ganzen Namen auf meine linke Hand geschrieben, auf jeden Fingernagel einen Buchstaben und auf den letzten, auf den vom Daumen, zwei.

Das hat drollig ausgesehen, und erst habe ich lachen müssen, dann ist wieder so eine dumme, jetzt alleweil auf der Lauer liegende Thräne drauf gefallen, und die Tinte hat sich verwischt — so verwischt sich ja alles!

Gestern habe ich meine Lieblingsbuchstaben dauernder eingeschrieben. Ich bin in den Park gelaufen, ganz bis ans Ende, bis zu der großen Tanne, unter der ich so viel geträumt habe und auf die ich letzten Sommer oft geklettert bin, um nach dem „Abenteuer" auszuschauen, in deren Rinde habe ich mit meinem kleinen Dolche den Namen eingeschnitten. Auf andre Art kann man einem Baume nicht wohl anvertrauen, wie's einem zu Mute ist, und doch sollte er es wissen.

Als ich nach Hause kam, fielen mein nasses Kleid und die schmutzigen Stiefel meinem Kranken auf.

„Sie waren ausgegangen?" hat er gefragt.

„Ja, ich habe einen kleinen Gang gemacht," sagte ich. Wenn er wüßte, was für einen!

* * *

Peter an Jacques.

„Mein Freund, Du bist ein Dummkopf!'

„Weshalb mir dieser klassische Briefanfang, den vor dreihundert Jahren Heinrich IV. seinem treuen Sully schrieb, heute ins Gedächtnis und in die Feder kommt? Ohne Zweifel, weil eine Aehnlichkeit vorhanden und Du in diesem Punkte wenigstens jener Krone aller Minister gleichst!

„Ernstlich gesprochen, Jacques, diesmal hat mich Dein Brief in Harnisch gejagt! Meiner Treu'! Ich dächte doch, über die Jahre der Thorheit hinaus zu sein; ich weiß, was ich fühle und was ich will, und Deine Scherze haben keine Spur von gesundem Menschenverstand.

„Mein Puls ist in Ordnung, mein Kopf frei, mein Herz kühl und fröhlich, was Du auch behaupten magst, und bei

meinen Befreiungsplänen für das Burgfräulein steckt auch absolut kein Hintergedanke.

„‚Dich in Dinge mischen, die Dich nichts angehen,‘ sagst Du, ‚Dir eine Unzahl von Plackereien und Scherereien auf den Hals ziehen, Dir möglicherweise von einem Notar sagen lassen, Du möchtest Deine Nase nicht in fremder Leute Angelegenheiten stecken, und das alles für ein Wesen, das Dir vollkommen gleichgültig sein soll? Lieber Freund, das klingt mehr als unwahrscheinlich, und Du kannst mir um so weniger zumuten, an Deine Selbstlosigkeit zu glauben, als ich von Dir weiß, daß sie jung und hübsch ist. Weg mit den Redensarten: gib es zu, erkläre Dich und heirate sie, das ist doch wahrhaftig das Einfachste.‘

„Mein armer Jacques, Du willst die Entschlüsse vom Baume schlagen, wie man Nüsse herunterschlägt; was Dir das ‚Einfachste‘ scheint, wäre in meinen Augen eine Heldenthat, und Du verstehst Dich ganz und gar nicht auf die Sache.

„Ich will diese Befreiungsthat doch nicht als Geschäft, nicht um eines Lohnes willen betreiben; ich kämpfe um die Ehre, aus Liebe zur Kunst, wie ein alter Ritter, und Du wirst zugeben müssen, daß, wenn die Paladine von weiland, die ihren schützenden Arm über ‚Witwen und Waisen‘ breiteten, sich verpflichtet gefühlt hätten, jegliche Gefangene, die sie befreiten, zu heiraten, jeder von ihnen in den Besitz eines Harems gelangt wäre und die Moral mit dieser ganzen schönen Einrichtung in einem halben Jahre hätte aufräumen müssen.

„Bedenke doch, daß ich meine abenteuerliche Fahrt erst unternehme, und laß meinen ritterlichen Degen nicht schon auf der ersten Station zum häuslichen Bratspieß herabsinken. Die edle Klinge hüpft in der Scheide beim Gedanken an die Thaten, die sie noch verrichten soll, und haßt nichts mehr als müßiges Hängen in häuslichem Frieden.

„Wenn Du übrigens in dem Blondkopfe einen so kampfeswerten Preis siehst, weshalb kommst Du nicht, ihn für Dich zu erringen? Im Vertrauen gesagt, Fräulein Colette liebt Dich schon. Sie hat mir selbst gesagt, daß Sie das fühle, und hätte ich nicht immer Angst vor Deinen dummen Streichen, so würde ich Dich längst von ihren wohlwollenden Gesinnungen in Kenntnis gesetzt haben. Jetzt hast Du einen Wink erhalten, spute Dich, und ich werde Dich in Schloß Erlan einführen!

„Damit wollen wir aber die Sache abgethan sein lassen, ich bitte Dich darum, sie verstimmt mich. Ich habe kaum mehr eine ganze Woche hier auszuhalten, mache Du nicht, daß ich dem vortrefflichen Doktor mein Wort breche und mich eher aus dem Staube mache! Einen Streit vom Zaune zu brechen, kann doch auch nicht Deine Absicht sein, und so laß mich mit Deinen gefühlvollen Weisfagungen in Ruhe!

„Daß eine noch erregbare Einbildungskraft, ein weniger abgenütztes Herz und ein Kopf voll blühender Illusionen hier ruhig geblieben wären, will ich nicht behaupten. Dieser seltsame Rahmen, die merkwürdige Vertraulichkeit, das Alleinsein und diese Augen!

„Es ist nicht meine Schuld, daß ich nicht zwanzig Jahre alt bin, Jacques, aber morgen werden es neun Jahre, daß ich es nicht mehr bin, und es gibt zwei Dinge, die nie wiederkehren: Jugend und Illusionen. Wenn Du mir die wieder geben kannst — bei meiner enttäuschten, ernüchterten Seele, ich falle Dir zu Füßen!

„Die letzten Tage verfließen uns recht angenehm; Fräulein von Erlan ist heiterer als je, und man muß und kann sich ihr gegenüber keinen Zwang auferlegen.

„Unter uns gesagt — Dir kann ich's ja gestehen — setzen mich diese vortreffliche Laune und volle Ruhe etwas in Erstaunen. Ich bin kein Geck und kein siegestrunkener Narr und ich überschätze mich gewiß nicht; aber ein klein bißchen Herzklopfen wäre ich am Ende doch wert, wenigstens erinnere ich mich einer Zeit, in der ich in dieser Richtung ausgezeichnet worden bin; offenbar ist man eben in Paris anspruchsloser als in Erlan.

„Uebrigens merke Dir, daß ich sehr entzückt darüber bin; der gegenteilige Fall hätte mich in Verlegenheit gesetzt, betrübt, mit Gewissensbissen beläftigt, und ich erwähne die Thatsache nur, weil es mir eben erwähnenswert scheint, daß ein junges Mädchen, das mutterseelenallein, auf sich selbst angewiesen dahinlebt und der eines schönen Tages urplötzlich in Gestalt eines jungen, leidlich aussehenden Mannes ihr erster Roman vom Himmel fällt, denselben so auffaßt. Du wirst mir zugeben, daß dies auffallend ist, und wir können mit andrem Gerümpel auch die Fabel von der Leichtentzündbarkeit junger Mädchenherzen getrost über Bord werfen. Ich bin übrigens sehr geneigt, anzunehmen, daß bei Fräulein von Erlan ihr Uebermaß an Lebhaftigkeit als Sicherheitsventil

für ihr Gemüt dient, und daß diese fortgesetzten Kraft- und Lebensäußerungen nach außen ihren Gedanken eine große Ruhe erhalten und ihrem Herzen sogar ein bißchen Dürre verleihen, was sich überdies auch aus ihrer freude- und liebearmen Kindheit zur Genüge erklären ließe.

„Wie dem auch sei, für beide Teile ist es am besten, so wie es ist, und wir verschönern uns die letzten Nachmittage durch die edle Kunst des Damspieles.

„Auch dieses in der Regel höchst friedliche Spiel erhält bei uns durch Gewitter Leben und Bewegung, denn Fräulein Colette liebt es durchaus nicht, geschlagen zu werden, und ich meinerseits habe nach den ersten Lektionen, wo ich ihre Anfängerschaft schonend behandelt habe, wieder meine gewohnte Spielweise aufgenommen und bin unter sechs Spielen fünfmal Sieger.

„Ihre Geduld, die gerade nicht von der unerschöpflichen Sorte ist, reißt unter diesen Umständen unfehlbar und sie bekommt Wutanfälle wie eine kleine Katze. Erst wird sie rot, dann runzelt sie die Stirn, klopft nervös auf den Tisch und schließlich, wenn sie ihre Lage ganz verzweifelt findet, wirft sie mit einem raschen Handgriff das ganze Spiel über den Haufen.

„Ich lehne mich dann würdevoll in meine Kissen zurück und versenke mich in Betrachtung der Balkendecke, bis sie ihre Fassung wieder erlangt hat, was meist nicht sehr lange auf sich warten läßt. Sie setzt alsbald die Steine wieder auf, schiebt mir das Brett hin und murmelt halblaut: ‚Diesmal war's auch gar zu schlimm!'

Ueberzeugt, daß hierdurch alles erklärt und entschuldigt ist, streckt sie mir ihre kleinen Fäuste hin und wir ziehen, wer anfangen soll, worauf das Spiel ungefähr in derselben Weise wieder verläuft.

Einmal wie das andre mache ich ihr den Vorschlag, einfach die Steine zu wechseln, was sie einmal wie das andre mit einem Ausdruck gekränkter Würde ablehnt, da sie offenbar dieses Glücksspiel mit den Händen viel angemessener und zweckentsprechender findet, und beim Beginn jeder Partie bringt sie leidenschaftlich in mich, sie doch ja nicht zu schonen und als ernsthaften Gegner zu behandeln.

„Ich, sklavisch an Verträgen hängend, gehorche, und fünf Minuten darauf stampft sie mit den allerdings zierlichen Füßen — das ist ja logisch!

„Eben vorhin hat es einen kleinen Kampf gegeben. Ich sah, wie sie sich festrannte, und so leid es mir that, war ich in der Lage, ihr zweimal hintereinander mit einem Steine vier Opfer entreißen zu müssen. Du kannst Dir denken, in welcher Gemütsverfassung sie war; ihre Zähne bohrten sich tief in die Unterlippe, daß kein Blutstropfen mehr darin zu sehen war, und mit dem hilflosen Blicke eines ungeschickten Schwimmers, der plötzlich den Boden unter den Füßen verliert, übersah sie ihre allerdings nicht sehr hoffnungsvolle Lage.

„Irgend eine fürchterliche Katastrophe voraussehend, zog ich schon vorsichtig den Finger zurück, als die Sache auf einmal eine ganz andre, höchst unerwartete Wendung nahm. Ihr Blick leuchtete plötzlich auf, die gequälte Lippe wurde aus ihrer drückenden Lage befreit, und den Finger nach einem beliebigen Steine ausstreckend, fing sie an denselben in schräger Linie ganz energisch vorzuschieben, wobei allerdings meine Truppen etwas aus Reih und Glied kamen, ohne daß sie jedoch das beabsichtigt hätte oder heftig geworden wäre. Nicht der geringste Zug in ihrem Gesicht verriet, daß sie sich einer widerrechtlichen Handlung bewußt war; an dem Punkte angelangt, den sie sich zum Ziele gesetzt hatte, hielt sie inne und sagte mit dem vollkommensten Ernst: ‚An Ihnen!‘

„‚An mir? Ja, aber was machen Sie denn?‘ fragte ich.

„‚Ich?‘ erwiderte sie mit köstlichem Selbstbewußtsein. ‚Ich habe den Stein als Dame genommen. Wenn ich so fortspielen wollte, müßte ich ja verlieren, deshalb bin ich in der andern Richtung gefahren.‘

„Dieselbe kühne Verachtung aller Grenzen und Schranken auf jedem Gebiete und diese blindlings dem Impulse gehorchende Natur wären in einem Indianerstamme nicht übel am Platze — ich sehe sie vor mir unter einem Zelte, Federn im Haar, blühende Lianen um die Schultern, in Sprüngen mit ihren wilden Ziegen wetteifern und von ihrem treuen, für sie begeisterten Volke ‚Vogelsang‘ oder ‚Fliegender Pfeil‘ genannt.

„Einstweilen spielt der ‚Fliegende Pfeil‘ noch Burgfräulein und Hausfrau und thut sein möglichstes, um mich zu zerstreuen.

„Seit acht Tagen stehe ich auf. Benediktas breite Schulter dient mir als Krücke, und ich komme glücklich in einen Lehnstuhl, der ans Fenster gerückt wird. Mein immer noch in der Maschine steckendes Bein nimmt auf einem kleineren Stuhle Platz, und ich lerne von hier aus unter Fräulein

Colettes Leitung Schloß, Hof und alles Interessante, was sich dem Auge bietet, kennen.

„‚Hier,‘ sagt sie zu mir, ‚ist die Bibliothek, hier das Speisezimmer, dort die Kapelle und dort,‘ auf Trümmer weisend, ‚waren die Salons, eine große salle des gardes, ein Betsaal und endlose Galerieen.‘

„Ruinen und Feststehendes, alles ist gleich schön; der Stil Ludwig XIII. stellt sich hier in reichster Form mit seiner charakteristischen Mischung von Zierlichkeit und Strenge dar, und es finden sich einzelne Skulpturen, die mich in Entzücken versetzen und zu deren Besitz ich die Schloßherrin, die sie mit gewohnter Orginalität beurteilt und schätzt, beglückwünscht habe.

„Wenn ich Dir noch erzähle, daß ich Fräulein Colettes dritte Liebe, ‚Franzel‘, nun ebenfalls kennen gelernt habe, so wirst Du zugeben, daß alle Hoffnungen erfüllt sind und ich Erlan mit Ruhe verlassen kann.

„Es war ein herrlicher Tag gestern, trocken und heiter. Ein Fensterflügel war geöffnet und ich atmete die noch immer sehr frische, ziemlich scharfe Luft mit Wonne ein, als ich plötzlich meine junge Hüterin über den Hof gehen sah. Sie blickte herauf, winkte mir grüßend mit der Hand und lief auf eine Thür des Wirtschaftsgebäudes zu.

„‚Ich will Ihnen Franzel zeigen,‘ rief sie herüber.

„Und einen Augenblick darauf erschien ein keuchendes, riesiges Tier, halb blind, mit hängendem Leibe, ungeheurem Widerrist, fürchterlich hoch und dünnbeinig, von gelblichweißer Farbe.

„Ohne sich an dieser ungewöhnlichen Häßlichkeit im geringsten zu stoßen, streichelte und hätschelte Fräulein Colette den alten Gaul zärtlich, sprach mit ihm und steckte ihm Brot und Zucker in solcher Menge und mit solcher Geschwindigkeit in das Maul, daß die alten Zähne nicht damit fertig werden konnten. Schließlich, als alles bewältigt war, rief sie mir zu: ‚Sie geht noch ganz prächtig Trab; Sie sollen's gleich sehen.‘

„Sie warf dem Pferde eine Decke über, zerrte es an eine Steintreppe, schwang sich leicht wie eine Sylphide auf den breiten Rücken und brachte mit hellem Zurufe das Tier wirklich zum Traben. Allein bei jedem Pflastersteine stolperte es, der dicke Kopf wackelte vor Angst und das ganze Geschöpf ähnelte mit seinen dampfenden Nüstern jenem Tiere

aus der Apokalypse, das, ich weiß nicht, was für einen Geist von dannen trägt.

„‚Das ist ein halsbrecherisches Spiel,‘ rief ich der Reiterin zu.

„‚Bah!‘ erwiderte sie. ‚Wir kennen einander.‘

„Nach dem zehnten Rundgange glitt sie so rasch zur Erde, daß ich es anfangs für einen Sturz hielt, und dann wurde die Freundin unter ebenso zärtlichen Liebesbezeugungen, wie beim Herausführen, wieder in den Stall gebracht.

„Auf diese Art verkehrt sie mit den Tieren, und es ist eigentlich nicht zu verwundern, daß für die Menschen nicht viel Herz übrig bleibt.

„Höchst wahrscheinlich werde ich Dir nur vom Dorfe aus noch einmal schreiben. Ich habe im Sinne, mich noch ein paar Tage im dortigen Wirtshause aufzuhalten, um meinen Abschieds- und Dankbesuch im Schlosse zu machen, den Doktor aufzusuchen und Dir über meine nächsten Schritte Nachricht zu geben.

„Das Abenteuer ist zu Ende, wende das Blatt um. Was unser Wiedersehen betrifft, so wird es vermutlich in nicht allzu weiter Ferne liegen — ich habe nun so viele Schiffe versäumt, daß ich nicht übel Lust habe, noch eins ohne mich abdampfen zu lassen, um Dir in Deinem provinzlichen Winkel die Hand zu drücken.“

28. April.

Gestern ist Herr von Civreuse fort — damit ist alles gesagt. Ich kann mich hier nicht mehr zurechtfinden.

Vorher ist Erlan wohl auch leer und stumm gewesen, ich weiß es ja, meine Schritte hallten gerade so in den langen Gängen wider und meine Stimme vom Getäfel, und doch ist jetzt alles anders.

Damals hauste hier die Langeweile, jetzt die Traurigkeit und die drückt ganz anders aufs Herz.

Von Zeit zu Zeit mache ich mir selbst etwas weis, spiele mir eine Komödie vor, stelle mich tapfer, räume auf, gehe hin und her, trällere ein lustiges Liedchen, und dann setze ich mich wieder zu meinem Hunde, lege seinen Kopf auf meine Kniee und plaudere mit ihm wie früher. Das Traurige ist nur, daß ich mich selbst dabei auf ganz abscheulichen Lügen ertappe.

„Sechs Wochen für einen Beinbruch,“ habe ich vorhin zu ihm gesagt, „siehst Du, ‚Einer‘, das ist ja riesig lange.

Gelt, wir beide haben nie geglaubt, daß es so lange dauern würde."

Ach, wie ist das so ganz und gar nicht wahr, so erlogen. Ich habe ja immer geglaubt, es werde jetzt noch einmal so lange dauern und dann — für immer —

Benedikta sieht mir oft und sehr besorgt nach. Offenbar ahnt oder fürchtet sie eine kleine Betrübnis und sie möchte mich am liebsten den ganzen Tag in ihrer Nähe festhalten, was mir aber ganz und gar nicht paßt; so behaupte ich denn, daß ich meine Sachen wieder herüberräumen müsse, und entschlüpfe ihr.

In Wahrheit thue ich gar nichts und lasse alles, wie es ist, denn ich habe nicht den Mut, mich wieder in meiner alten Stube einzuquartieren. Da stecken in jedem Winkel so viele Erinnerungen, und sobald ich hineintrete, fliegt der ganze Schwarm auf mich zu, ich könnte dort nicht schlafen. Ich hätte Angst vor all den kleinen Geistern, die mein Geheimnis erraten und Graf Peter zutragen könnten, der vielleicht darüber lachen würde, und ich will nur zum Träumen hierherkommen. In der Bibliothek, da kann ich weinen, zornig werden, bereuen, mich ärgern, kurz alles thun, was mir einfällt. Kommt dann eine Stunde, in der ich leidlich vernünftig bin, eine Erholungszeit, so gehe ich den wohlbekannten Weg, setze mich an meinen gewohnten Platz, sehe mir das leere Bett, den unbesetzten Lehnstuhl am Fenster an und lasse alles an mir vorbeiziehen, was ich hier erlebt habe.

Häufig genug packt mich auch der Zorn. Schließlich, wozu ist dieser Mann denn hierhergekommen? Weshalb hat er mir Kopf und Herz erfüllt, wenn er doch nichts von mir wissen will, und was ist das für eine Macht, die einem ein Endchen Glück zukommen läßt, gerade das, was man brauchen würde, um recht, recht glücklich zu werden, die einen das recht ansehen, recht kennen lernen läßt und es dann wegzieht in dem Augenblicke, wo man die Hand schließen will, um es festzuhalten?

Nennt man das etwa die Vorsehung?

Man muß immerhin gerecht sein. Herr von Civreuse hat nicht das mindeste gethan, um mich zu fesseln, und ich glaube, es war eben seine steife Sprödigkeit, was mich angezogen hat.

So finster er in der Regel war, hie und da hat er doch gelächelt, und wenn so kühle, ernsthafte Leute lächeln, hat

dies seinen besondern Reiz. Es ist wie ein Sonnenstrahl im Winter oder wie die Aloe, von der er mir erzählt hat, die in hundert Jahren nur einmal blüht; je seltener die Dinge sind, desto höher sind sie im Preise. Ach, warum mußte mein Herz nach einer so seltenen Blume verlangen?

Der letzte Tag seines Hierseins ist besser verlaufen als irgend einer, und ich möchte nicht darauf schwören, daß ihm nicht auch ein ganz klein wenig besonders zu Mute gewesen ist.

Als ich morgens zur gewohnten Stunde in sein Zimmer getreten bin, habe ich neben seinem Lehnstuhle einen Tisch mit Papieren, Farben, Pinseln und Stiften stehend gefunden. Benedikta reichte ihm ein Glas, und sobald sie das Zimmer verlassen hatte, sagte er ein bißchen hastig: „Wollen Sie mir erlauben, Ihr Bild mit ein paar Strichen in mein Skizzenbuch zu zeichnen? Ich habe soeben diese Seite des Schlosses aufgenommen, aber meine Erinnerungen an Erlan würden sehr unvollständig sein, wenn meine Pflegerin nicht das erste Blatt einnähme!"

Natürlich sagte ich „ja" und fragte, indem ich näher trat, um seine Skizze anzusehen: „Wie wollen Sie mich haben? Stehend? Sitzend? Von vorn oder im Profil?"

Dabei nahm ich alle möglichen Stellungen an, damit er wählen könnte. Er lachte, besann sich einen Augenblick und sagte dann: „Wenn Sie die Güte haben wollten, den großen Lehnstuhl zum Kamin zu rücken und sich gerade wieder so hineinzusetzen, wie ich Sie am Abend meines ersten Erwachens gesehen habe."

„Nur ohne jenes Kleid!"

„Leider ohne dasselbe!"

„Leider? — Soll ich es anziehen?"

„O, ich würde niemals wagen —"

„Ach, das ist ja in einer Sekunde geschehen!"

Und hinaus war ich, ehe er etwas darauf sagen konnte.

Wie ich gesagt, brauchte ich nicht eine Minute zum Umkleiden und trat gleich darauf wieder herein. Nun ist der Rock dieser mir nicht vorgestellten Urahne leider bedeutend zu lang für mich; so sehr ich denselben auch aufnahm, verfingen sich meine Füße doch immer wieder in dem Saume, und als ich schließlich das Kleid fallen ließ, um Herrn von Civreuse ein ganz richtiges Hofkompliment zu machen, blieb ich irgendwo am Kamin hängen und fiel plötzlich ziemlich unsanft auf meine Kniee.

Graf Peter ließ einen lauten Ausruf, fast einen Schrei, hören, was mir sehr wohl that, und machte eine Bewegung, als ob er spornstreichs auf mich zustürzen wollte.

„Und Ihr Knie!“ rief ich. „Nicht vom Fleck, bitte!“

Damit schnellte ich in die Höhe und setzte mich in meinen Lehnstuhl. Er war aber noch lange nicht beruhigt.

„Sie haben sich nicht verletzt? Sind Sie dessen gewiß?“ forschte er. „Mein Gott! Welch unglückseliger Einfall von mir, Sie das Kleid anziehen zu lassen. Haben Sie wirklich keine Schmerzen?“

Mit Herzklopfen erwiderte ich: Nein. Das Herzklopfen kam aber durchaus nicht von meinem Falle, sondern von dem angstvollen Klange der fragenden Stimme. Er behauptete, ich müsse mich eine Viertelstunde lang erholen, und erst nach Verlauf dieser Zeit ging er an sein Werk.

Pinsel und Stift flogen nur so hin, dabei hat er immer wieder den Kopf gehoben und mich so fest und anhaltend angesehen, daß es mir höchst peinlich war. Nach jeder Viertelstunde ließ er mich ausruhen, das heißt, mich bewegen. Das Frühstück machte dann eine kleine Unterbrechung, allein um zwei Uhr war das Bild fertig. Er rief mich herbei, um mir's zu zeigen, und ich konnte, nachdem ich einen Blick darauf geworfen hatte, mich nicht enthalten, auszurufen: „Das bin ich! Ach, wie hübsch!“

Thatsache ist nämlich, daß diese kleine rosa Dame, die mir aus dem großen Lehnstuhle entgegenlächelte, der große, düstere Kamin, dessen Feuerböcke sich deutlich abhoben, die dunkeln Holzschnitzereien, kurz all das zusammen ein köstliches Bild gab und ich mich vor Bewunderung nicht fassen konnte.

„Hübsch, wer?“ fragte Herr von Civreuse spöttisch. „Sie, oder das Aquarell?“

„Das Bild, selbstverständlich!“

Einen Augenblick sah er mich lächelnd an, dann sprach er mit einer Stimme, wie ich sie nie von ihm gehört hatte: „Das Bild, das sind Sie, denn zum Glück ist es ähnlich. Nehmen Sie Ihren Ausruf nicht zurück!“

Ich schwieg. Zum zweitenmal hatte ich aus seinem Munde ein Wort der Anerkennung vernommen, und das bewegte mich mehr, als mir lieb war. Für mein Leben gern hätte ich mir auch ein Andenken an diese schöne Zeit, die im Verrinnen begriffen war, verschafft, und ich sann ganz ver-

zweiflungsvoll hin und her, was ich ſagen und wie ich es angreifen ſollte.

„Und wenn nun ich — wenn ich Sie abzeichnen wollte?“ fing ich endlich halb ſcherzend an.

„Sie zeichnen?“ erwiderte er vollkommen ernſthaft. „Ja, das iſt ja allerliebſt, und ich werde Ihnen ſitzen wie eine Statue.“

„Ja, das heißt, gut zeichnen — gut zeichnen kann ich gar nicht,“ ſtotterte ich höchlichſt erſchrocken, daß er mich ſo beim Worte genommen hatte. „Ich habe nie ein Porträt gezeichnet, nur das von ‚Einer‘!“

„Wohl und gut! Da bin ich wenigſtens nicht in ſchlechter Geſellſchaft.“

Er reichte mir einen Karton, Zeichenpapier, Bleiſtift und Reiskohle, ſetzte ſich in dreiviertel Profilſtellung und fragte: „Paßt es Ihnen ſo?“

„Vortrefflich!“ erwiderte ich, ganz außer Faſſung. Wenn er ſich auf den Kopf geſtellt hätte, würde ich es auch „vortrefflich“ gefunden haben.

Schließlich fing ich ganz mechaniſch an, etwas hinzukritzeln, ſah ihn an, wie er mich vorhin angeſehen, und ich fand ihn ſo ſchön, wie ich gewünſcht hätte, daß er mich ſchön gefunden.

Nach einer Viertelſtunde war ich müde, nervös, unfähig, länger fortzumachen. Das Ding auf meinem Papiere ſah aus wie eine Allongeperücke oder wie ein Negerkönig oder wie eine Vogelſcheuche und erinnerte mich lebhaft an meine Verſuche vom vorigen Winter, wo ich mich damit vergnügt hatte, meinen Hund zu zeichnen, wobei trotz Aufbietung aller meiner Kunſt immer wieder ein Geſchöpf mit einem Schafskopfe, einem Bärenfelle und vier ſpindeldürren Beinchen, die keinen King Charles getragen hätten, entſtanden war.

Zu jeder andern Zeit würde ich gelacht haben, aber jetzt, da ich in Gedanken an den Abſchied die Minuten zählte, war ich wenig dazu aufgelegt und fühlte, wie mir die Thränen in die Augen traten. Das aber durfte nicht geſchehen, das hatte ich mir geſchworen! Ich ſtand eilends auf, trat zum Kamin, um mein Blatt hineinzuſchleudern, und ſagte: „Es iſt unmöglich! Ich bin zu ungeſchickt.“

„Mein Bild!“ rief er. „Zeigen Sie mir mein Bild! Ich habe ein Recht darauf.“

Keines Widerſtandes fähig, brachte ich es ihm; er nahm's,

sah es ganz ernsthaft an und fragte dann ebenso ernst: „Gestatten Sie mir eine kleine Korrektur?“

Ich nickte mit dem Kopfe, und er wischte mit seinem Taschentuche alles rein weg. Dann zeichnete er mit vier flotten Strichen ein Profil, das eine gute Karikatur des seinigen war und von einer so drolligen Aehnlichkeit, daß man es nicht ansehen konnte, ohne zu lachen. Darunter schrieb er dann in seiner großen Handschrift: „Ehrfurchtsvollst der Patient dem Burgfräulein.“

Im nämlichen Augenblick trat der Doktor herein. Mein Herz zog sich zusammen; ich wußte, daß wir miteinander zu Ende waren, und hörte, als ich das Zimmer verließ, den für Herrn von Civreuse bestellten Wagen in den Hof fahren. Meine Zeichnung in der Hand, flüchtete ich in meinen Schlupfwinkel, wo ich mich hinsetzte, um sie anzusehen. Mit der komischen Wirkung war es aber aus und vorbei, und ich bemerkte, wie meine heißen Thränen auf die unwahrscheinliche Nase und den struppigen Bart, mit welchen Herr von Civreuse sein Konterfei versehen hatte, fielen, und das war auch kein Wunder — war diese Karikatur, die dem Originale glich wie die Wirklichkeit meinen Träumen, nicht symbolisch?

Einen Augenblick darauf rief der Doktor nach mir. Herr von Civreuse stand aufrecht mitten im Zimmer — er stand, aber auf zwei schräge Krücken gestützt, die mir einen jammervollen Eindruck machten. Daß ich ihn für sein übriges Leben zum Krüppel gemacht habe, war meine erste Empfindung; ich fühlte, wie mir alles Blut aus dem Gesichte wich, und unwillkürlich streckte ich die Hände nach dem Doktor aus.

„Nur für die ersten Tage,“ sagte er, meine Angst richtig deutend.

Am Boden lagen die Schienen, welche seit vierzehn Tagen den Kleisterverband ersetzt hatten.

„Halten wir ein Autodafé,“ sagte Herr von Civreuse, mit dem Finger auf dieselben weisend.

Ich nahm sie auf und trat mit ihm zum Kamin.

Er wußte seine Krücken merkwürdig geschickt zu handhaben, aber ihr dumpfes Geräusch auf dem Boden erschütterte mich dermaßen, daß ich nicht mehr wußte, was ich that. Der Doktor ging hinaus, um Benedikta zu holen, und ich schleuderte die erste und darauf die zweite Schiene in die Glut. Bei der dritten bekam ich wieder ein klein wenig Mut, und,

die Augen zu Graf Peter aufschlagend, gelang es mir, herauszupressen: „Verzeihen Sie mir?“

„Ach, mein Fräulein!“ rief er. „Ich hatte gehofft, daß von derartigem nicht mehr die Rede zwischen uns sein würde.“

Ich dankte ihm durch ein Kopfnicken und fuhr, ohne ein weiteres Wort zu sagen, in meiner Beschäftigung fort. Ich kniete vor dem Feuer, fast zu seinen Füßen, während er, auf den Kaminsims gestützt, mich mit seiner ganzen Länge überragte. . . . Es war so ganz anders, als ich mir's einst gedacht hatte!

Darüber trat Benedikta ein. Sie kam, um sich zu verabschieden, trat mit einem kleinen Knicks auf ihn zu und hielt eine kurze Rede, in der sie ihm in Zukunft mehr Glück und Gottes Segen wünschte.

Er ließ sie ganz ausreden, dann stellte er seine Krücken beiseite, und das kranke Bein gegen einen Stuhlsitz lehnend, sagte er fröhlich: „Mit Worten könnte ich Ihnen nicht für all' Ihre Aufopferung und Güte danken; Sie müssen schon erlauben, daß ich Sie küsse.“

Damit faßte er meine gute Alte, die ganz verblüfft dastand, um die Schultern und küßte sie herzhaft auf beide Wangen. Plötzlich ließ sich des Doktors Stimme von unten vernehmen: „Vorwärts, vorwärts; wir kommen sonst nicht vor sinkender Nacht hin!“ worauf sich Herr von Civreuse zu mir wendete: „Ihrer Fräulein Tante wird unser guter Doktor meine Abschiedsgrüße melden,“ sagte er. „Ich wollte der Dame eine persönliche Begegnung ersparen.“

Er zögerte ein wenig und fuhr dann langsam, als ob er nach Worten suche, fort: „Gestatten Sie mir, mein gnädiges Fräulein, Ihnen meine tiefste Dankbarkeit auszusprechen nicht nur für Ihre unermüdliche Sorgfalt, sondern auch für all die Anmut und Laune, mit der Sie mein Krankenzimmer heiter und froh gemacht haben. Auf diese Weise gut sein, heißt es doppelt sein.“

Ich gab ihm die Hand, einen Laut konnte ich nicht hervorbringen, mir war's, als wenn eine unsichtbare Macht mir die Kehle zudrückte. Er nahm meine Fingerspitzen, zögerte wieder, als ob er noch etwas sagen wolle, verbeugte sich dann rasch und drückte einen leichten Kuß auf meine Hand. Nie hatte ich eine ähnliche Empfindung gekannt, wie diese Berührung sie in mir hervorrief; es war so seltsam, so unerwartet, und wie ein Schleier legte sich's vor meine Augen.

Als ich sie wieder aufschlug, war er schon an der Thür, und Benedikta folgte mit seiner Reisetasche. Ganz aufrecht und gar nicht langsam ging er die Treppe hinunter und stieg in den Wagen, ohne ein Wort zu sprechen. Als das Pferd anzog, verbeugte er sich, nahm den Hut ab und sagte ganz feierlich: „Leben Sie wohl, gnädiges Fräulein!"

Mir war zu Mute, als ob man einen Stein auf mein Herz wälze und mich begrabe wie die Novizen, die ich im Kloster hatte einkleiden sehen, und plötzlich mußte ich an das Schneeloch denken, in dem ich diesen Winter so süß eingeschlummert war.... Ach, warum haben sie mich nicht drin gelassen!

Solange der Wagen in Sicht war, blieb ich unter der Thür stehen. Als er nicht mehr zu erkennen war, fragte Benedikta, die mich angesehen hatte: „Willst du dich nicht am Feuer wärmen?"

„Ja wohl," erwiderte ich. „Ich komme gleich."

Und damit flog ich davon durch den ganzen Park bis zu der Tanne, in die ich vor ein paar Tagen seinen Namen geschnitten hatte.

Der Saft, der wohl eben im Steigen gewesen, war zu jedem Einschnitte herausgequollen, und jeder einzelne Buchstabe weinte. Ich lehnte den Kopf an die kalte Rinde, ringsum schützte mich das zum Teil noch beschneite Dickicht — ich war allein! Den Baum, der meine Schmerzen mitzutragen schien, fest umschlungen haltend, weinte ich mich aus! ...

* * *

Peter an Jacques.

„Ich schreibe Dir also im Dorfwirtshause, wo ich seit zwei Tagen herberge.

„Wollte ich behaupten, daß mein Nest hier ebenso behaglich sei, wie das in Erlan, und daß ich auch ein Bett mit Säulen und einen Kamin im Stil des dreizehnten Ludwig mein eigen nenne, so wäre das nicht wahrheitsgetreu. Von Rauch geschwärzt sind die Balken der Decke zwar auch hier, die Wände dafür um so weißer mit Kalk getüncht, was leider an meinen Kleidern nicht spurlos vorübergeht und meinen Aermeln häufig das Ansehen verleiht, als ob ihr Inwohner dem ehrsamen Müllerstande angehöre und soeben des Tages Arbeit verrichtet habe.

„Einerlei! Ein Reisender muß auf alles gefaßt sein und

man kann nicht allerorten einen feudalen Herrenſitz als Herberge verlangen.

„Das Erfreulichſte der Sache iſt, daß mein Knie vortrefflich Dienſt thut. Ich kann mit den Krücken umgehen wie ein gewerbsmäßiger Invalide, und würde mit ihrer Hilfe weit mehr Spaziergänge unternehmen, wenn das zwar höchſt ſchmeichelhafte, aber etwas läſtige Gefolge der Dorfjugend nicht wäre.

„Glücklicher Erdenwinkel, in dem ein Hinkender ein Weltereignis iſt und wo man ſich zuſammenſchart, um ein Paar Krücken zu ſehen. Das muß hier ein ſeltenes Gewächs ſein.

„Um die Zeit totzuſchlagen, kritzle ich nach meines Stiftes Belieben auf dem Papiere herum. Eine Kirchturmſpitze, eine Wolke und vielleicht ein Schaf, das auf der Wolke weidet. Die Phantaſie iſt kühn, aber meine Entwürfe ſtreben nicht nach dem „Salon“, und was dieſer vielleicht recht gern haben würde, kriegt er nicht — Fräulein von Erlans Bild, das gar nicht ſchlecht ausgefallen iſt. Habe ich Dir denn erzählt, daß ich ſie gebeten habe, mir zu ſitzen, und daß ſie ſo liebenswürdig war, zu dem Zwecke wieder in das urgroßmütterliche Gewand unſrer erſten Begegnung zu ſchlüpfen? ... Nein, Du kannſt es nicht wiſſen, Du biſt ja drei Tage vor meiner Abfahrt ſtehen geblieben. Nun denn, am Montag früh — für Nachmittag war der Wagen beſtellt — fiel mir plötzlich wieder ein, daß ich im Sinne gehabt habe, dies phantaſtiſche Köpfchen feſtzuhalten, und es gelang mir weit über meine kühnſten Erwartungen. Flott gemacht, iſt das Aquarell kaum mehr als eine Skizze, aber ich laſſe ſie, wie ſie iſt, denn ſie könnte durch jedes Weiterbearbeiten nur an Reiz einbüßen. Man kann ein Lächeln andeuten, man kann es aber nicht durch A + B fixieren, beſonders nicht ein Lächeln wie dieſes, und in Bezug auf die Farbe und Aehnlichkeit iſt das Ding ein kleines Meiſterwerk, obwohl ich ſelbſt es gemacht habe.

„Du wirſt es übrigens zu ſehen bekommen, das Bildchen iſt ſchon eine Reiſe wert und ich werde Dir's zuführen, um Dein Urteil zu hören.

„Halb im Scherze, halb ernſthaft hat Fräulein von Erlan meine Artigkeit mit gleicher Münze heimzahlen wollen und hat das entſetzlichſte Geſchmiere, das Deine Phantaſie ſich träumen laſſen kann, zuwege gebracht; eine tiefe Neigung für eine Kunſt verrät es gerade nicht, wenn man ſie in dieſer Weiſe übt.

„So ſind uns die letzten Stunden des Beiſammenſeins heiter verfloſſen, und plaudernd und lachend thaten wir, als

hörten wir das Fuhrwerk, das mich erwartete, nicht rasselnd über den gepflasterten Hof fahren.

„Ohne allen Zweifel war beim Abschiede die alte Benedikta die Gerührteste, und als ich die treue Seele auf die Wangen küßte, stand so etwas wie ein Thränenschauer in ihren Augen, der aber natürlich in der Schneeregion unsrer Stimmung nicht zum Ausbruche kam. Unsre Kaltblütigkeit wirkte abkühlend.

„Darauf habe ich mich mit einer sehr verbindlichen, sehr anmutigen Redewendung von Fräulein Colette verabschiedet, die mir, ohne meine Worte im geringsten zu erwidern, die Hand hinstreckte und — ‚fahr zu, Schwager!‘

„Ist es Dir vielleicht auch jetzt noch leid, daß ich Deinem Rate nicht gefolgt bin und in der Abschiedsstunde eine Erklärung vom Stapel gelassen habe? Die Situation wäre entschieden die gewesen: ein Mann von Liebe redend, sich mehr und mehr steigernd, flehend, seine arme Seele unverhüllt und bloß hinstellend, um zum Scheidegruße ein Wort, einen Blick zu erhaschen, und ein Tollkopf mit einem öden Herzen sich halb tot darüber lachend. Denn daß sie gelacht hätte, darauf gehe ich jede Wette ein.

„Wahrhaftig, ich habe mich noch nie so ehrlich gefreut, das Alter und den Hang zu derlei Thorheiten hinter mir zu haben und mein Herz so friedlich und ruhig schlagen zu fühlen, wie das eines in ehrenvollen Ruhestand getretenen Kriegers. Dank diesem Herzen ist mein Schlaf ohne Traum, und es ist etwas Schönes um einen gesunden Schlaf, selbst auf einem Strohsack.

„Von Fräulein von Dorn werde ich mich durch einen Abgesandten verabschieden; der vortreffliche Doktor hat diese angenehme Aufgabe freundwillig übernommen. Ueber das Scheiden von ‚Einer‘ laß mich schweigen, es ist eine alte Wahrheit: ‚Das beste am Menschen ist der Hund!‘

„Damit genug. Es ist jetzt die Stunde, zu der das liebe Vieh im Dorfe spazieren wandelt, während seine Behausung rein gemacht wird. Es ist mir eine Zerstreuung, das mitanzusehen, und ich schnappe immer ein paar Naturstudien dabei auf.“

* * *

Peter an Jacques.

„Du glaubst doch den Unsinn nicht, Jacques, nicht wahr? Du hast ja gleich gesehen, wie es um mich steht, und Du weißt, daß ich seit vier Wochen Dich, mich selbst,

die Welt, ja sogar diese Liebe belüge, die mich ganz erfüllt und die ich verberge, wie wenn die unvergleichliche Seligkeit, zu lieben, zu lieben bis zum Wahnsinn, eine Schande wäre.

„Ja, ich liebe sie! Ja, ich vergöttere sie! Und die kindische Trotzepistel von heute früh ist die letzte ihrer Art gewesen! Bist Du zufrieden?

„Mein Brief war noch nicht lange fort, als ich den Knaben, der ihn zur Post tragen sollte, zurückrief; ich hätte ihn wieder haben, vernichten mögen; mein Stolz war gebrochen, dergestalt in nichts aufgelöst, daß ich keine Spur mehr von ihm vorfand und mich fragen mußte, was für ein armselig thörichtes Gefühl es gewesen ist, das mich leugnen ließ, daß ich seit Wochen liebe! Leugnen und mein Glück verheimlichen, nur weil sich mein Stolz dagegen aufbäumte, daß ein Kind dies Herz, das dem Menschengeschlechte Haß geschworen und das ich auf ewig mit dem darüber gesetzten: De profundis! versiegelt zu haben wähnte, zu neuem, seligem Leben erweckt!

„So ist's denn immer wie im Märchen — am Blütenzweige zerbricht die stählerne, Eisen spaltende Klinge. Ein achtzehnjähriges Lächeln hat allen Weltschmerz, alle Bitterkeit und düstere Lebensweisheit überwunden.

„Und statt darüber zu frohlocken, wollte ich Thor zu kritteln und zu mäkeln fortfahren, nur weil dies Piedestal von Weltverachtung und Pessimismus meiner Eitelkeit wohl that und mich in meinen Augen höher stellte. Solche Narrheit empört Dich? — Ja, Jacques, aber Du siehst ja, ich bin zu Reue und Buße bereit, und wenn mein Herz sich in den Himmel erhebt, so beugt sich die Stirn um so demütiger zur Erde — was willst Du mehr?

„Ja, ich glaube an die Wiederkehr der Jugend, denn ich bin jung heute abend und die Illusionen sind auferstanden. Ich glaube an alles, sogar an das Gute, aber ich glaube vornehmlich an die Liebe, und damit kannst Du Dich zufrieden geben, denn sie umschließt alle Weisheit und alle Thorheit dieser Welt!

„Hand aufs Herz, Freund, hast Du Dir vielleicht weis machen lassen, daß ich seit zwei Tagen auf Wolken grasende Lämmlein und Bäuerinnen im bunten Rocke zu Papier bringe? Zwanzig Briefe habe ich seit vorgestern an sie geschrieben und zwanzig zerrissen, und wenn ich's nicht zu stande bringe, ihr mit der Feder all den seligen Unsinn zu sagen, von dem mein Herz überströmt, so steige ich heute abend nach Erlan hinauf,

kniee in der großen Stube, in der ich sie zuerst gesehen habe, vor ihr nieder und sage ihr, daß sie meine Welt ist.

„Von Krücken sprichst Du, alter Brummbär? Meine Krücken, Jacques, mit denen hab' ich ein helles Freudenfeuer in Brand gesetzt, ein Feuer, in das ich alle bösen Erinnerungen und Zweifel und häßlichen Dinge hineingeworfen habe, so daß es nun nichts mehr für mich gibt, als ein Heute und ein Morgen, und was das Bergsteigen betrifft, verstehst Du denn nicht, daß mich da hinauf Flügel tragen?

„Wie möchte ich sie Dir zeigen können! Habe ich sie Dir denn in meiner erkünstelten Verdrießlichkeit richtig geschildert? Hast Du denn durchfühlen können, daß die Kindereien und Ungeschicktheiten, über die ich mich so bitter beklagte, mich mehr als alles an ihr entzückten? Kein Geringeres als diese Taufrische und eigenartige Natürlichkeit konnten die Jugend in mir wieder erwecken, das erstarrte Leben aufrütteln. Sie ist eine wilde, zauberisch schöne Blume, die hier zwischen Himmel und Erde erblühen mußte für mich, für mich allein! Sie hat noch nichts geliebt als Sterne und Träume; kein Hauch hat sie berührt, als der reine Atem der Berge, alle Anmut, aller Zauber des Weibes ist hier in einer Kinderseele vereint.

„Ihre Hand in der meinen, und Dich zur Seite, so ist mir Welt und Leben erfüllt, und ich kann meinem Glücke nichts vergleichen als die Unendlichkeit.

* * *

„Denke an mich heute abend, Jacques; ich steige hinauf; ich kann nicht mehr leben ohne einen Atemzug Luft von Schloß Erlan. Wenn ich sie nicht sprechen kann, wenn ich schreiben muß? Nun, dazu werde ich in dem alten Gemäuer wohl ein Fleckchen finden, und dieser herrliche Mondschein ist die richtige Fackel für einen, der Liebesworte schreibt.

„Ich schicke Dir ihr Bild, Du mußt sie sehen! Morgen ist das Original mein eigen, oder Du kannst das Porträt für immer behalten als mein letztes Vermächtnis."

30. April.

„Mein Gott! Mein Gott! Das Glück ist zu groß! Ich kann's nicht tragen, es zerschmettert mich!" Das war mein Aufschrei in der ersten Stunde, und gleich darauf hatte ich vergessen, daß ich je geweint habe, und die Freude war so

in mein innerstes Herz getreten, daß ich nicht mehr wußte, daß sie noch gar nicht drinnen gewesen war.

Gestern abend, es mag zehn Uhr gewesen sein, saß ich, allein wie immer, in Herrn von Civreuses Zimmer, ich nenne es noch immer so; die Hände auf den Knieen saß ich da und hing meinen Gedanken nach.

Benedikta war längst zur Ruhe gegangen; nicht ein Hauch rührte sich weit und breit, und so still war's, daß mich das Knistern meines Kleides bei irgend einer zufälligen Bewegung zusammenfahren machte.

Plötzlich entstand draußen auf dem Wege vom Dorfe herauf Geräusch, Steine kamen ins Rollen, und ich unterschied deutlich den Tritt eines Mannes.

Mein Herz pochte so heftig, daß ich seinen Schlag schmerzhaft empfand.

„Irgend ein Bauer, der sich verspätet hat, oder ein Hausierer," sagte ich mir und suchte mir einzureden, daß es sich um Gleichgültiges handle. Aber unter meinem Fenster hörten die Tritte auf, er mußte stehen geblieben sein. Meine Aufregung steigerte sich entsetzlich, ich umklammerte die Armlehnen meines Stuhles so krampfhaft, daß ich mir das geschnitzte Holz in die Hand preßte.

„Er! Er ist es!" erklang es in mir.

Er? Wer? Herr von Civreuse, der vorgestern an Krücken Abgereiste? Es war ja ein Ding der Unmöglichkeit. Und doch, eine Sekunde später, und eine bebende, gepreßt klingende und, ach, mir so wohlbekannte Stimme drang an mein Ohr und ich vernahm ganz deutlich die Worte: „Seien Sie ohne Furcht!"

Wenn mein Leben auf dem Spiele gestanden hätte, ich hätte nicht sprechen, mich nicht vom Fleck rühren können. In atemloser Spannung blieb ich sitzen; ein kurzer Augenblick, und dann flog, mit außerordentlicher Geschicklichkeit geworfen, ein etwa nußgroßer Stein durch eine der kleinen viereckigen Scheiben ins Zimmer und rollte mir vor die Füße.

Rings um das Wurfgeschoß war ein Papier gefaltet, und nachdem ich mich von der ersten Ueberraschung erholt hatte, griff ich nach demselben.

Das Blatt zeigte auf seinen beiden Seiten Herrn von Civreuses Handschrift, und darauf stand: „Colette, verzeihen Sie mir die Thorheit dieser Zeilen, verzeihen Sie mir vor allem die Thorheit, Ihnen dieselben auf diese Weise zukommen

zu lassen, aber können wir beide denn irgend etwas auf andrer Leute Art und Weise thun?

„Wie das verwunschene Schloß liegt Erlan heute abend da; alles verschlossen und verriegelt, nirgends ein Pförtchen, an das man anpochen könnte.

„Benedikta schläft wahrscheinlich schon und kein Licht ist zu entdecken außer dem einer Lampe, die ich so wohl kenne, die meinem Herzen leuchtet wie ein Stern und auf die ich seit zwei Stunden zusteuere.

„Aber wäre der Weg auch viel höher und der Berg viel steiler, ich hätte doch den Morgen nicht abwarten können, hätte doch heute nacht kommen müssen, denn das Wort, das ich aussprechen muß, heute noch um jeden Preis, trage ich schon lange im Herzen und auf den Lippen; seit sechs Wochen wiederhole ich es leise, ganz leise, vom Morgen bis zum Abend, und nachdem ich es Ihnen so oft zugeflüstert habe, daß ich Sie liebe, und Sie es nimmer haben verstehen und hören wollen, ist es hohe Zeit, daß ich es Ihnen laut sage, so laut, daß meiner Stimme Klang nicht nur an Ihr Ohr, nein, bis in Ihr innerstes Herz dringt.

„Ich liebe Sie — aber wie ich Sie liebe, das kann ich Ihnen jetzt nicht sagen, ich will dazu in Ihre Augen blicken, will Sie lächeln sehen, will mir keinen Atemzug Ihrer Anmut mehr entgehen lassen. Ich weiß jetzt, was es heißt, Sie zwei Tage lang zu entbehren!

„Lassen Sie sich ja nicht einfallen, mir zu sagen, daß Sie sich um diese Liebe nicht kümmern, daß Sie dies Leben und diese Hingebung und Glut, die ich Ihnen zu Füßen lege, von sich stoßen. Haben Sie denn nie bedacht, mein armes Kind, daß es für einen kühnen, entschlossenen Mann ein Leichtes wäre, in einer Nacht wie diese in Ihre Einsamkeit zu dringen, Sie in seine Arme zu nehmen und mit sich fort zu tragen, weit, weit, daß keiner je Ihre Spur fände?

„Und dann glaube ich auch fest, daß es Dinge gibt, die im Himmel geschrieben stehen von aller Ewigkeit her. Es sind ihrer nicht viele, aber sie sind vollkommen gut, denn der liebe Gott selbst hat seinen Namen darunter gesetzt, und zu diesen zählt, daß wir zu einander gehören.

„Colette, auf der Straße, auf der Sie mich eines Tages, ohne es zu wollen, auf die Kniee stürzen gemacht haben, erwarte ich Ihre Antwort — auf der Stelle selbst, an der Sie mich an jenem Wintermorgen gefunden haben.

„Seien Sie mir nicht böse, daß ich Ihre Fensterscheibe zertrümmere; ich glaube, es ist die schon einmal zum Opfer erkorene, und ich wähle sie mit Absicht, weil ich abergläubisch genug bin, dem Wege, auf dem mir das Glück gekommen ist, Besondres zuzutrauen."

„Wenn wir miteinander von hier weggehen, wenn ich seliger Mann Sie mit mir nehmen darf, dann trage ich außer Ihnen noch einen Schatz mit mir fort, jene kleine Statue, die Sie kennen, und für die mein Herz voll heißen, inbrünstigen Dankes ist — ohne den Heiligen, Colette, wäre ich vorübergegangen!"

Je mehr ich las, desto wonniger erfüllte mich eine unsägliche, unfaßbare Freude, und doch konnte ich wieder nicht an die Wirklichkeit meines Glückes glauben. War es denn möglich? War er das? War ich's? Er liebte mich — er liebte mich lange schon; der Traum erfüllte sich und all die bösen, bangen Stunden waren wie weggewischt.

Nun aber kam auch Staunen über dies lange Schweigen und Zögern. Weshalb sprach er so spät erst? Weshalb hatte er mich so lange weinen lassen?

Mit dem Glücke lebte meine innerste Natur wieder auf: Uebermut und Thorheit, die seit ein paar Tagen die thränenfeuchten Flügel hatten hängen lassen, rüttelten sich und schüttelten sich und flatterten lustig umher.

Sie hatten Mitleid mit mir gehabt und hatten sich bescheiden auf die Seite gesetzt, aber diese Freudenstunde gehörte ihnen, die nahmen sie als ihr gutes Recht in Anspruch, und jede gab ihre tollsten Einfälle preis, daß sie nur so umeinander schwirrten.

„Sage sofort ja!" bat mein kläglich schwaches Herz. „Nimmermehr!" riefen die andern, „vergiß nicht, was wir uns gelobt haben, Colette; er muß Strafe leiden; du darfst ihn nicht so rasch erhören."

Da wußte ich natürlich gar nicht mehr, auf wen ich hören sollte, und lachte unter Thränen, wie's die Sonne manchmal macht, wenn sie durch die Wolken scheint und kein Mensch weiß, ob es schönes oder schlimmes Wetter werden will!

Schließlich ging ich doch ans Fenster und öffnete dasselbe. Beim Klirren des Riegels machte ein Schatten eine hastige Bewegung. Sehen konnte ich die Gestalt nicht gut, denn sie war im Dunkeln, ich im hellsten Mondlichte, doch begriff ich, daß sie mir etwas sagen wollte; ich beugte mich

hinaus und die Seltsamkeit der Situation überkam mich plötzlich so lebhaft, daß mein alter Humor sich regte.

„Liegen Sie auf den Knieen, Herr von Civreuse?" rief ich hinunter.

„Colette," klang es herauf, „antworten Sie mir, ich beschwöre Sie!"

Ach, auf den Ton war ich nicht gefaßt gewesen! Wie er es gewollt hatte, drang er mir geradeswegs ins innerste Herz, und zitternd, außer mir, nicht Worte findend, wiederholte ich ganz mechanisch den Satz, den ich mir vorhin zu sagen vorgenommen hatte.

„Ich habe mir nämlich geschworen, Sie eine gute Weile knieen zu lassen, weil . . ."

„Weil?" gab er mir angstvoll fragend zurück.

„Weil ich so viele, viele Tage habe warten müssen . . "

Er verstand mich nicht, ich hatte zu leise gesprochen und meine Stimme war gar zu unsicher und zitternd.

Eine Sekunde geduldete er sich noch, dann rief er abermals meinen Namen, abermals in dem sehnsüchtigen Tone, der mich erbeben machte.

Unfähig zu antworten, rief ich kurz: „Warten Sie!"

In meinem Hefte waren noch zwei weiße Blätter, dieses und noch eins. Das riß ich aus und hastig, ohne zu denken, ohne mich zu besinnen, schrieb ich:

„Entführen Sie mich nicht gewaltsam, Herr von Civreuse; soviel ich weiß, zieht das häßliche Geschichten mit dem Gericht nach sich, und dann wäre es auch schwer, mich irgendwie festzuhalten, wo ich nicht bleiben wollte.

„Sie haben etwas, das mich in viel sichererem Gewahrsam hält, als Schloß und Riegel, und das ist, daß, wo Sie mich auch hinschleppen, mein Herz immer dabei sein wird!

„Daß ich meinen heiligen Joseph nicht vergesse, dessen können Sie sicher sein; er hat mehr für mich gethan, als Sie wissen und ahnen, und dann gibt es auch noch eine wackere alte Frau, gegen die Sie große Verpflichtungen haben, wenn Sie einmal ans Dankbarsein gehen wollen.

„Das ist eine ziemlich lange Geschichte, die ich Ihnen dereinst erzählen werde; vielleicht an einem Mondscheinabend wie heute, denn ich habe dies Licht gar zu lieb, und wenn das Glück zu Ihnen an einem Wintermorgen gekommen ist, so kam es zu mir in einer silberhellen Frühlingsnacht!"

* * *

Peter an Jacques.

„Gib mir Deine Hand, Freund, und laß Dich leiten; wenn Du mit mir gehſt, kommſt Du ins Paradies — wir ſind verlobt.

„Der Pfarrer von Fond-de-Vieux will heraufklettern, um uns hier zu trauen; in der Kapelle rühren die Arbeiter fleißig die Hände, ſie muß in aller Eile wieder hergeſtellt werden; in drei Wochen ſoll ſie fertig ſein und die Juniroſen verſprechen, ſie zu durchduften.

„Wie ich dem Fräulein von Dorn ihre Zuſtimmung abgerungen habe, weiß ich nicht mehr genau, und ganz gewiß bin ich nicht, ob ich nicht Gewalt brauchte. Ihre Rache iſt jedenfalls grauſam, denn die Tante folgt uns aus Schicklichkeitsrückſichten auf Schritt und Tritt wie unſer Schatten.

„Als Fremde ließ man uns allein und ungeſtört, als Braut- und bald Eheleute werden wir ängſtlich bewacht, und dieſe Perſon iſt mir ein Greuel!

„Erſt hatte ich im Sinne, mir das andre Bein zu zerſchmettern, jetzt gebe ich Colette lateiniſche Stunden. . . . Viele Wörter auswendig zu lernen braucht ſie dabei nicht; wir reichen mit merkwürdig wenigen aus.

„Am Abend nach der Trauung werde ich ſie, wenigſtens einem meiner Pläne getreu, entführen, wenn auch nicht direkt nach Indien, ſo doch noch höher in die Berge als Erlan. Es geht hier manchmal ein Ziegenhirt vorbei, und in mein Eden ſoll kein ſterbliches Auge blicken.

„Im Herbſt, hoffe ich, wird alles fertig ſein. Wir richten unſre Ruinen wieder auf, und Du mußt Dir ſo bald als möglich in Türmen oder Hallen eine Behauſung ausſuchen. Alles ſteht Dir zur Verfügung.

„Nur in einem Raume darf kein Titelchen geändert werden. Du weißt, in welchem, und Du wirſt ihn in Deine Hut nehmen, wenn Du hier manchmal in meiner Abweſenheit der Schloßherr ſein wirſt: es iſt die große, reich getäfelte Stube, in die Benedikta und der Doktor den Bewußtloſen gebracht haben.

Ende.

Diana Barrington. Von B. M. Croker. Aus d. Englischen. 2 Bände.
Der reine Thor. Von Karl v. Heigel.
Ein Kirchenraub. — Junge Liebe. Von H. Pontoppidan. Aus dem Dänischen.
Die Könige im Exil. Von Alphonse Daudet. Aus d. Französ. 2 Bände.
Die verhängnisvolle Phryne. Von F. C. Philips u. C. J. Wils. Aus dem Englischen.
Sergius Panin. Von Georges Ohnet. Aus d. Französischen. 2 Bände.
Achtung Schildwache! und andere Geschichten. Von Mathilde Serao. Aus dem Italienischen.
Salonidylle. Von H. Rabusson. Aus dem Französischen.
Mr. Potter aus Texas. Von A. C. Gunter. Aus dem Engl. 2 Bände.
Ein gefährliches Werkzeug. Von D. C. u. H. Muray. Aus d. Engl.

Siebenter Jahrgang.

Preisgekrönt. Von Alexander Baron von Roberts. 2 Bände.
Die Seele Pierres. Von Georges Ohnet. Aus dem Französischen.
Zum Kinderparadies. Von André Theuriet. Aus dem Französischen.
Imogen. Von Hamilton Aidé. Aus dem Englischen. 2 Bände.
Port Tarascon. Von Alphonse Daudet. Aus dem Französischen.
Ein Mann von Bedeutung. Von Anthony Hope. Aus d. Englischen.
Ohne Liebe. Von Fürst Galitzin. Aus dem Russischen. 2 Bände.
Die Erbin. Von W. E. Norris. Aus dem Englischen.
Die kühle Blonde. Von Ernst v. Wolzogen. 2 Bände.
Mein Pfarrer u. mein Onkel. Von Jean de la Brète. Aus d. Französ.
Der Mönch von Berchtesgaden und andere Erzählungen. Von Rich. Voß.
Oberst Quaritch. Von H. Rider Haggard. Aus dem Engl. 2 Bände.
Noras Roman. Von Emil Peschkau.
Auf Vorposten und andere Geschichten. Von F. de Renzis. Aus dem Italienischen.
Versiegelte Lippen. Von Léon de Tinseau. Aus d. Französ. 2 Bände.
Aus den Papieren eines Wanderers. Von Jeffery C. Jeffery. Aus dem Englischen.
Mein Onkel Scipio. Von André Theuriet. Aus dem Französischen.
Wie's im Leben geht. Von A. Delpit. Aus dem Französischen. 2 Bde.
Verhängnis. Von F. de Renzis. Aus dem Italienischen.

Achter Jahrgang.

Irgend ein Anderer. Von B. M. Croker. Aus d. Englischen. 2 Bände.
Fräulein Reseda. — Ein Mann der Erfolge. Von Julien Gordon. Aus dem Englischen.
Künstlerehre. Von Octave Feuillet. Aus dem Französischen.
In frischem Wasser. Von Helene Böhlau. 2 Bände.
Die geprellten Verschwörer. Von W. E. Norris. Aus dem Englischen.
Daphne. Nach A Diplomat's Diary von Julien Gordon, deutsch bearb. von Friedrich Spielhagen.
Ein Genie der That. Von Ernst Remin. 2 Bände.
Mischa. Von Marguerite Poradowska. Aus dem Französischen.
Der Thronfolger. Von Ernst von Wolzogen. 2 Bände.
Im Reisfeld. — Ohne Liebe. Von Marchesa Colombi. Aus d. Ital.
Eine Künstlerin. Von Jeanne Mairet. Aus dem Französischen.
Miß Niemand. Von A. C. Gunter. Aus dem Englischen. 2 Bände.
Marienkind. Von Paul Heyse.
Schwarzwaldgeschichten. Von Hermine Villinger.
Jack. Von Alphonse Daudet. Aus dem Französischen. 3 Bände.
Der schwarze Koffer. Aus dem Engl.
Der Affenmaler. Von Jeanne Mairet. Aus dem Französischen.
Schwer geprüft. Von J. Masterman. Aus dem Englischen. 2 Bände.

Neunter Jahrgang.

Im Schuldbuch des Hasses. Von G. Ohnet. Aus d. Französ. 2 Bde.
Meine offizielle Frau. Von Col. Richard Henry Savage. Aus d. Engl.
Sein Genius. Von Claus Zehren.
Ein Zugvogel. Von B. M. Croker. Aus dem Englischen. 2 Bände.
Violette Merian. Von Augustin Filon. Aus dem Französischen.
Fräulein Kapitän. Eine Eismeergeschichte von Max Lay.
Ein puritanischer Heide. Von Julien Gordon. 2 Bände. Aus dem Englischen.

Das Stück Brot und andere Geschichten. Von François Coppée. Aus dem Französischen.

In der Prairie verlassen. Von Bret Harte. Aus dem Englischen.

Zwischen Lipp' und Kelchesrand. Von Charles de Berkeley. Aus dem Französischen. 2 Bände.

Mein erster Klient und andere Geschichten. Von Hugh Conway. Aus dem Englischen.

Auf steinigen Pfaden. Von Léon de Tinseau. Aus dem Französischen.

Heimatlos. Von Hector Malot. 3 Bände. Aus dem Französischen.

Baronin Müller. Von K. v. Heigel.

In guter Hut. Von Jeanne Mairet. Aus dem Französischen.

Das Kind. Von Ernst Eckstein.

Das Haus am Moor. Von Florence Warden. Aus d. Englischen. 2 Bde.

Giovannino oder den Tod! — Dreißig Prozent. Von Mathilde Serao. Aus dem Italienischen.

Des Seemanns Tagebuch. Von Gustave Toudouze. Aus dem Französ.

Zehnter Jahrgang.

Das Geheimnis des Hauslehrers. Von Victor Cherbuliez. Aus dem Französischen. 2 Bände.

Das wandernde Licht. Von Ernst von Wildenbruch.

Einer alten Jungfer Liebestraum. Von Alan St. Aubyn. Aus dem Englischen.

Schatten. Von Ossip Schubin.

Unerwartet. Von B. M. Croker. Aus dem Englischen. 2 Bände.

Ein Opfer. Von Karl E. Franzos.

Die Möwe. Von Zacharias Nielsen. Aus dem Dänischen. 2 Bände.

Geopfert. Von George Simmy. Aus dem Französischen.

Unheimliche Geschichten. Von Dick May. Aus dem Französischen.

Margarete und Ludwig. Von Frieda Freiin von Bülow. 2 Bände.

Die Herzogstochter. Von Mrs. Oliphant. Aus dem Englischen.

Briefe aus meiner Mühle. Von Alphonse Daudet. Aus d. Französ.

Erinnerungen einer Schwiegermutter. Von George R. Sims. Aus dem Englischen. 2 Bände.

Lou. Von Alexander Baron von Roberts.

Hof Gilje. Von Jonas Lie. Aus dem Norwegischen.

Don Cirillos Hut. Von Emilio de Marchi. Aus d. Italienischen. 2 Bde.

Jean von Kerdren. Von Jeanne Schultz. Aus dem Französischen.

Unter Bauern. Von Hermine Villinger.

Prinz Schamyls Brautwerbung. Von R. H. Savage. Aus dem Engl. 2 Bände.

Elfter Jahrgang.

Das Recht des Kindes. Von Georges Ohnet. Aus dem Französ. 2 Bände.

Ein hervorragendes Kunstwerk von gewaltiger dramatischer Wirkung, das den Leser von der ersten bis zur letzten Seite fesselt und in atemloser Spannung hält, und dessen ergreifende Konflikte unsre innige Teilnahme erwecken.

Ein schlechter Mensch. Von A. von Gersdorff.

Es ist nicht zu viel gesagt, wenn wir diesen mit glücklicher Hand dem Offiziersleben entnommenen Roman ein echtes Kunstwerk nennen. Die Beherrschung der Darstellungsmittel ist bei allem Maßhalten so virtuos, die Zeichnung so sicher und korrekt, daß die beabsichtigte Stimmung den Leser unwiderstehlich ergreift.

Mademoiselle. Von F. M. Peard. Aus dem Englischen.

In anmutiger Schlichtheit erzählt in dieser Geschichte ein junges Mädchen ihre Erlebnisse während der Schreckenstage der Belagerung von Paris und der Herrschaft der Kommune. Ein anspruchsloses, aber ansprechendes Büchlein für jedermann.

Kosmopolis. Von Paul Bourget. Aus dem Französischen. 2 Bände.

Die Romanbibliothek wird durch Paul Bourgets „Kosmopolis" nicht nur um einen Weltnamen bereichert, ein Meister und ein Meisterwerk sind ihr damit einverleibt. Bezeichnend für Bourgets psychologische Vertiefung, sein Schilderungsvermögen und seinen vornehmen Geist, ist „Kosmopolis" namentlich auch bezeichnend für den Umschwung, der in allen Künsten eingetreten ist und die Herrschaft des sogenannten Naturalismus abgeschwächt hat.

Eine schnurrige Geschichte. Von Frank R. Stockton. Aus d. Engl.

Wer gerne lacht und Freude an lustigen Einfällen hat, der lese diese in der That schnurrige Geschichte, worin der bekannte amerikanische Humorist seiner tollen Laune die Zügel schießen läßt.

Die wahren Reichen. Von François Coppée. Aus dem Französischen.

Diese beiden liebenswürdigen Geschichten, worin Coppées elegante Feder ein höchst glücklich gewähltes Problem mit gewohnter Feinheit variiert, sind so gemütvoll, daß

sie deutsche Leser ganz besonders anmuten werden.

Simson und Delila. Von Annie

Bock. 2 Bä
Ein frisch un
roman von e
und leidensch

Die gelbe Ro
Aus dem Un
Ganz auf sei
ungarische Ex
rin er das Leb
und Gulyás
vollen Bilder

Verloren. V
Aus dem Frc
Eine gemütvo
sittlicher Rein
der modernen

Zwei Herren
Aus dem En
Die beliebte
liebenswürdi
ihres spanne
machen, daß
Freunden m
schied nehmen

Eine Schultr
de Amicis
de Amicis,
deutsche Gem
Realisten. S
Schullebens u
wachsenden e
thatsächlicher

Schiffe, die na
Beatrice H
Ein ungewöhn
regendes Buch,
stimmung den

nimmt und das in England und Amerika einen sensationellen Erfolg davongetragen hat.

Sunt. Von Friedrich Spielhagen.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JUL 30 '51 H